This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

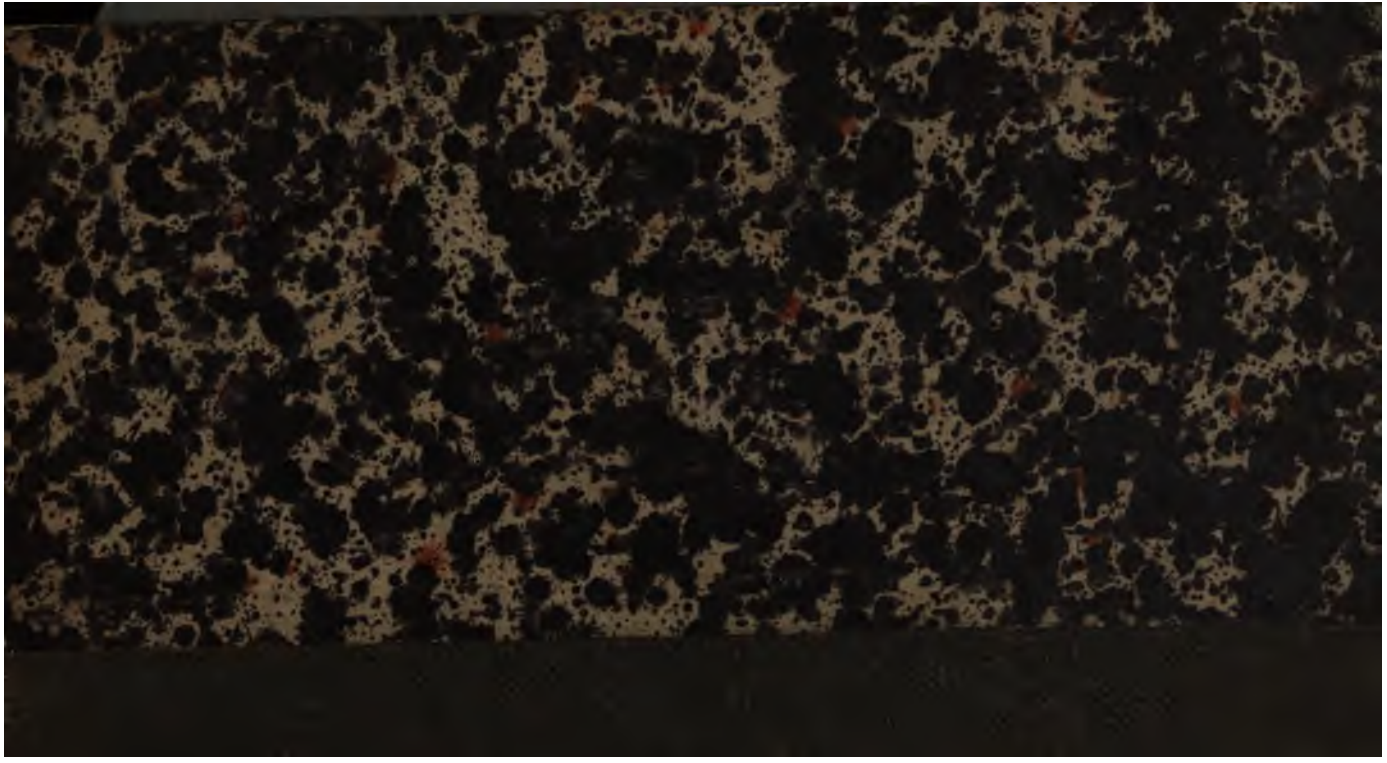
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

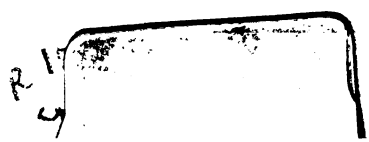
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



Vet. Fr. III B. 2620



CHOIX

D'ANECDOTES AMUSANTES.

CHEZ LE MÊME LIBRAIRE :

GRAMMAIRE ALLEMANDE à l'usage des commençans, contenant les principales règles de la langue allemande, enseignées d'après une méthode claire et facile; suivie de thèmes allemands et français, et de modèles d'écriture; par C.-F. Rüffer; seconde édition, in-12. . . . . 4 fr.

PARIS, IMPRIMERIE DE DECOURCHANT,
rue d'Erfurth, n° 1, près de l'Abbaye.

CHOIX
d'Anecdotes amusantes,

TIRÉES DE

L'HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE,

POUR L'USAGE

DES PERSONNES QUI VEULENT APPRENDRE LA LANGUE ALLEMANDE D'APRÈS LA MÉTHODE NATURELLE,

PAR L. M.

Partie Française.

PARIS,

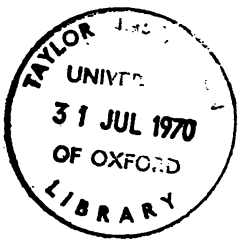
AB. CHERBULIEZ, ÉDITEUR,

RUE DE SEINE SAINT-GERMAIN, N° 57.

GENÈVE,

MÊME MAISON.

1830


TAYLOR
UNIVE
31 JUL 1970
OF OXFORD
LIBRARY

AVANT-PROPOS.

On a publié depuis quelques années un bon nombre d'ouvrages consacrés à l'étude de la langue allemande; mais tout ce qui a paru en ce genre a été composé plutôt dans le but d'enseigner à lire les auteurs que de faire parler et écrire l'allemand. Le petit recueil d'anecdotes que nous offrons aujourd'hui au public est destiné à remplir en partie cette lacune.

Il y a deux méthodes d'étudier les langues, celle de l'analyse logique et grammaticale, et celle de la synthèse, que nous appellerions volontiers pratique et vivante. Il nous a toujours semblé que l'étude commencée par la grammaire a deux grands inconvéniens : celui de la lenteur du procédé et de l'ennui qui en résulte en est un; mais l'autre, plus considérable et bien plus important par ses conséquences, est celui de faire apprendre la partie mécanique et pour ainsi dire morte de la langue aux dépens de son esprit. Les grammairiens considèrent trop la langue comme

un assemblage de mots et de phrases obéissant à un principe logique et rationnel, et ne font pas une part assez large à son génie, dont la marche, souvent indépendante du raisonnement, se trouve toujours dans un accord admirable avec l'esprit, les sentimens, l'imagination du peuple qui la parle.

Observez à cet égard les enfans. N'ayant pas la conscience de ce qu'ils font, et apprenant malgré cela les langues par la simple pratique, leur exemple peut être regardé comme concluant. Ils n'apprennent pas des mots seulement, mais des phrases, des discours entiers; ils ne les arrangent pas péniblement d'après les règles de la logique et de la grammaire, mais ils suivent avec un sentiment exquis, un tact qu'on ne saurait assez admirer, les allures souvent bizarres et capricieuses que prend le génie de la langue. C'est eux qu'il faut imiter. Il faut apprendre le concret avant l'abstrait, parler d'abord et analyser ensuite, se servir de la mémoire et de l'imagination, plus que de la pensée et du calcul grammatical, lequel, surtout dans les commencemens, égare souvent au lieu de servir de guide.

Ce n'est pas ici le lieu de pousser plus loin

ces considérations. Nous n'avons cru devoir les indiquer que pour faire comprendre l'idée qui a donné naissance à ce petit recueil, et la direction que nous voudrions donner à ceux qui désirent s'en servir. Il est presque inutile d'ajouter que si nous accordons à la méthode pratique, naturelle et vivante, la priorité sur la méthode grammaticale et logique, ce n'est pas pour contester les droits réels que peut réclamer cette dernière. Nous sommes au contraire bien convaincus qu'on ne saura jamais parfaitement une langue si on ne finit par contrôler, à l'aide du raisonnement et de l'analyse, ce que l'on a appris par l'usage. Ces études doivent commencer aussitôt que les grandes difficultés pratiques sont vaincues, et peuvent continuer indéfiniment et avec les plus grandes chances de succès.

Voici comment nous désirerions qu'on se servît de ces anecdotes : Si le maître a deux ou plusieurs élèves, il fait lire d'abord l'anecdote en français, afin que celui qui tient la traduction allemande apprenne de quoi il s'agit. Après cette lecture, celui-ci essaie de traduire le texte allemand, traduction que l'autre corrige le livre à la main sous la di-

rection du maître. Cette traduction achevée, le dernier reprend l'anecdote et la retraduit en allemand ; son camarade le corrige et essaie après lui d'en faire autant, et ainsi de suite. Il est rare que des élèves un peu intelligens mettent plus d'une demi-heure à apprendre très-bien une anecdote d'une demi-page. On peut le lendemain en faire faire encore une version par écrit, qui servira à la mieux fixer dans la mémoire.

L'expérience nous a prouvé qu'après avoir traduit ainsi un certain nombre d'anecdotes, les élèves commencent à parler et à employer avec succès, dans la conversation, les phrases et les tournures qu'ils ont apprises. Ces anecdotes servent d'autant mieux à l'étude de la langue parlée, qu'elles ne contiennent que des sujets de conversation familière, et qu'étant traduites du français, elles ne s'éloignent pas trop, dans l'expression, du génie de cette langue.

Un bon maître, après avoir fait traduire ces anecdotes, saura aussi en tirer parti pour exercer l'élève à combiner une infinité de phrases nouvelles, et à s'exprimer avec pureté sur une foule de sujets.

Anecdotes de François Rabelais.

1. Le chancelier Duprat ayant fait abolir, par arrêt du Parlement, les priviléges de la faculté de médecine de Montpellier, Rabelais eut l'adresse de le faire révoquer; et c'est, dit-on, par cette raison que ceux qui sont reçus docteurs en cette université portent la robe de Rabelais, qui y est en grande vénération. L'artifice dont il se servit pour avoir audience du chancelier est assez singulier, s'il est vrai. Il s'adressa au suisse de ce magistrat, auquel il parla latin; celui-ci ayant fait venir un homme qui savait cette langue, Rabelais lui parla grec; un autre qui entendait le grec ayant paru, il lui parla hébreu; et c'est ainsi qu'il parla encore plusieurs autres langues. La capacité de Rabelais surprit tellement ces gens, que l'on courut en avertir le chancelier, qui, charmé de la harangue qu'il lui fit, et de la science qu'il fit paraître, rétablit à sa considération tous les priviléges de l'université de Montpellier, qui avaient été abolis.

2. Rabelais étant à Rome avec le cardinal du Bellay, parla si librement sur beaucoup de choses dangereuses, qu'il fut obligé de se sauver en France en assez mauvais équipage. Ayant gagné la ville de Lyon, il s'avisa, pour vivre, d'un assez plaisant stratagême, qui eût été dangereux à un homme moins connu. Il alla demander à une hôtellerie un bon souper et un bon lit, disant que, quoiqu'il fût mal vêtu et à pied, il paierait bien après son souper. Il remplit plusieurs petits sacs de cendre et demanda un jeune garçon qui sût écrire. Il fit faire par cet enfant plusieurs billets, sur l'un desquels il y avait : Poison pour faire périr le roi ; sur le second, poison pour la reine ; et il appliqua ensuite ces billets sur chacun des petits sacs, et dit à l'enfant : « Gardez-vous bien de parler de cela à votre père et à votre mère ; il y va de votre vie et de la mienne. » L'enfant, comme Rabelais l'avait prévu, n'eut rien de plus pressé que de dire ce qu'on lui avait recommandé de tenir secret. Sa mère, toute transie de peur, courut chez le magistrat. Rabelais est saisi avec ses petits sacs ; il demande d'être traduit à la cour, où il a d'étranges choses à dire. Pour que le chagrin ne le tue pas en route, on lui fait bonne chère, et on le monte sur un excellent cheval. Arrivé à la cour, Rabelais conte son histoire, et le tout se termina par faire bien rire la cour.

Anecdotes de Marc-Antoine Muret.

3. Muret, qui avait l'esprit vif, savait, quand ses écoliers faisaient du bruit et l'interrompaient, les punir aussitôt par quelque mot piquant qui les tenait ensuite dans le respect. Un d'entre eux ayant un jour porté en classe une cloche, vint à sonner pendant l'explication. « Vraiment, dit Muret sans s'émouvoir, j'aurais été bien surpris si, dans ce tas de bêtes, il ne s'était trouvé un bélier avec sa cloche pour conduire le troupeau.

4. Muret ayant été accusé, à Toulouse, d'un certain crime, sortit du royaume pour éviter le péril qui le menaçait, et prit le chemin d'Italie. Il tomba malade en chemin. Comme il était mal vêtu et qu'il avait mauvaise mine, les médecins qui le traitaient le prenant pour tout autre qu'il n'était, dirent entre eux, parlant latin, qu'il fallait qu'ils fissent sur ce corps vil l'essai d'un remède qu'ils n'avaient pas encore éprouvé (*faciamus experimentum in corpore vili*). Muret, connaissant le danger où il était, se leva du lit dès que les médecins furent sortis de sa chambre, et ayant continué son chemin, se trouva guéri de son mal, par la seule crainte du remède qui lui avait été préparé.

Anecdotes de Dorat.

5. Dorat s'acquit tant de réputation par ses vers, qu'il mérita le nom de Pindare français. Charles IX créa pour lui la place de *Poète royal.* Cependant, il ne lui donna qu'une pension fort modique. Ce prince aimait beaucoup les vers, mais il ne récompensait que peu à peu ceux qui lui en présentaient, afin qu'ils fussent toujours contraints de bien faire. « Les poètes, disait-il, ressemblent aux chevaux ; il faut les nourrir, et non pas les engraisser, car après ils ne valent plus rien. »

6. Dorat épousa, dans un âge fort avancé, une jeune personne de dix-neuf ans; comme ses amis lui reprochaient un amour qui leur paraissait hors de saison, il répondit « que cela devait lui être permis par licence poétique. —Mais, lui répliquaient-ils, si vous vouliez passer à un second mariage, pourquoi ne pas épouser une femme d'un âge plus mûr et plus convenable au vôtre? — C'est, dit-il, que j'ai mieux aimé qu'une épée nette et polie me perçât le cœur, qu'un fer rouillé. »

Anecdote de Montaigne.

7. La première langue qu'on fit apprendre à Mon-

taigne dès qu'il fut en état de parler, fut la langue latine. Son père mit auprès de lui, dès son berceau, un Allemand qui y était très-habile, et qui ignorait absolument le français, avec deux autres personnes savantes pour le soulager; d'ailleurs, on ne laissait approcher de lui personne qui ne parlât le latin. Ainsi, il fut jusqu'à l'âge de six ans sans savoir le français.

Montaigne disait des littérateurs qui veulent être universels : « Un peu de tout, rien de tout, à la française. »

Balzac disait de Montaigne : « C'est un guide qui égare, mais qui nous mène en des pays plus agréables qu'il n'avait promis.

Anecdote d'Amyot.

8. Amyot était né extrêmement pauvre; mais la réputation qu'il s'acquit le fit nommer dans la suite précepteur des enfans de France. Il montra d'abord beaucoup de désintéressement dans sa nouvelle charge; mais à la longue il parut avide. Un jour qu'il demandait à Charles IX, son élève, un bénéfice considérable, ce prince lui dit : « Hé quoi, mon maître, vous disiez que si vous aviez mille écus de rente, vous seriez content; je crois

que vous les avez, et plus. — Sire, répondit-il, l'appétit vient en mangeant. »

Anecdote de Desportes.

9. Le plaisir que Desportes trouvait dans l'exercice de la poésie lui causait quelquefois des distractions; souvent il ne prenait pas même la peine de s'habiller décemment. Étant un jour allé faire sa cour avec un habit malpropre, Henri III lui demanda combien il lui donnait de pension, et après que Desportes eut dit au roi quelle somme il recevait tous les ans de sa libéralité, ce généreux monarque lui répondit : « J'augmente votre pension (d'une telle somme), afin que vous ne vous présentiez pas devant moi que vous ne soyez plus propre. »

Les talens de ce poète furent récompensés avec une libéralité dont on ne voit point d'exemple. On peut en juger par *Rodomont,* qui lui valut huit mille écus de la part de Charles IX, et qui n'est pas son meilleur ouvrage. L'amiral de Joyeuse lui donna, pour un sonnet, l'abbaye de Tiron, qui rapportait alors trente mille livres; ce qui doit faire penser que Desportes vécut au siècle d'or de la poésie.

Anecdotes de Joseph de l'Escale (Scaliger).

10. Joseph Scaliger étant appelé par les Hollandais pour être professeur chez eux, alla prendre congé de Henri IV, auquel il exposa en peu de mots le sujet de son voyage. Tout le monde s'attendait à quelque chose d'important de la part du roi; mais on fut bien surpris, lorsque, après lui avoir dit : « Hé bien, monsieur de l'Escale, les Hollandais vous veulent avoir et vous font une grosse pension, j'en suis bien aise, » ce prince, changeant tout-à-coup de conversation, se contenta de lui dire : « Est-il vrai que vous avez été de Paris à Dijon sans aller à la selle? »

11. Chaque peuple donne au latin la prononciation de la langue de son pays; c'est ce qui fit dire plaisamment, par Scaliger, à un gentilhomme écossais qui lui faisait un discours latin dans la prononciation de son pays : « Monsieur, vous me pardonnerez si je ne vous réponds point, je n'entends pas l'écossais.

Anecdotes de Jacques-Auguste de Thou.

12. M. de Thou avait maltraité un grand-

oncle du cardinal de Richelieu; ce ministre, trop vindicatif, fit mourir le fils de ce grand homme; il disait à cette occasion : « M. de Thou le père m'a mis dans son histoire, je mettrai le fils dans la mienne. »

13. Dans un voyage que je fis en Languedoc avec M. de Schomberg, dit M. de Thou, j'allai voir l'évêque de Mende à sa campagne. Nous y fûmes régalés avec magnificence. Nous remarquâmes qu'on ne servait aucune pièce de gibier à laquelle il ne manquât ou la tête, ou la cuisse, ou l'aile, ou quelque autre partie; ce qui donna occasion de faire dire agréablement au prélat qu'il fallait pardonner à la gourmandise de son pourvoyeur, qui goûtait le premier tout ce qu'il apportait. Quand nous eûmes appris que ces pourvoyeurs étaient des aigles, nous souhaitâmes d'examiner les choses de plus près. Nous vîmes ce qu'on nous avait dit, que les aigles font leurs aires dans le creux de quelque roche inaccessible. Aussitôt que les bergers s'en aperçoivent, ils bâtissent au pied de la roche une petite loge qui les met à couvert de la furie de ces aigles, lorsqu'ils portent leur proie à leurs petits. Quand les bergers voient que le père et la mère se sont retirés pour retourner à la chasse, ils grimpent vite sur la roche et en rapportent ce que les aigles ont apporté à leurs petits. Ils laissent à la place les entrailles de quelques animaux; mais comme ils ne le peuvent faire si promptement, que les pè-

res ou les aiglons n'en aient déjà mangé une partie, cela est cause qu'on sert le gibier mutilé; mais il est d'un goût supérieur à tout ce qui se vend au marché. Lorsque les aiglons sont assez forts pour s'envoler, ce qui n'arrive que tard, parce qu'on les a privés de leur nourriture, les bergers les enchaînent, afin que le père et la mère continuent à leur porter de leur chasse, jusqu'à ce que le père le premier et ensuite la mère les oublient entièrement. Alors les bergers les emportent ou les laissent là.

14. Il arriva à M. de Thou une aventure fort singulière à Saumur, où il avait des affaires. Il y avait alors dans cette ville une folle qu'il n'avait jamais vue, et dont il n'avait pas même entendu parler. Cette folle n'étant point gardée par sa famille, courait çà et là et servait de jouet au peuple. Cherchant la nuit un lieu où elle pût se retirer, elle entra par hasard dans la chambre du président de Thou, qui dormait alors, et qui n'avait fermé sa porte ni à la clef ni aux verroux, ses domestiques couchant dans des chambres à côté de la sienne. La folle, qui connaissait la maison, entra sans faire de bruit dans la chambre du président, et se mit à se déshabiller auprès du feu; elle plaça ses habits sur des chaises autour de la cheminée pour les sécher, parce qu'on lui avait jeté de l'eau. Lorsqu'elle eut un peu séché sa chemise, elle se coucha sur le pied du lit, qui était fort étroit, et commença à

dormir profondément. De Thou s'étant quelque temps après tourné dans son lit, sentit un poids extraordinaire sur ses pieds, et voulut le secouer; la folle tomba, et par sa chute réveilla de Thou, qui, ne sachant ce que ce pouvait être, douta pendant quelque temps s'il ne rêvait point : enfin, entendant marcher dans sa chambre, il ouvrit les rideaux de son lit; et comme les volets de ses fenêtres n'étaient point fermés, et qu'il faisait un peu clair de lune, il vit une figure blanche marchant dans sa chambre; apercevant en même temps les haillons qui étaient près de la cheminée, il s'imagina que c'étaient des gueux qui étaient entrés pour le voler. La fille s'étant alors un peu approchée du lit, il lui demanda qui elle était. Elle lui répondit qu'elle était la Reine du ciel. Il connut alors à sa voix que c'était une femme; il se leva, et ayant appelé ses domestiques, il fit mettre cette femme dehors, puis se recoucha. Le matin il raconta ce qui lui était arrivé à Schomberg, qui, quoique très-courageux, lui avoua qu'en pareil cas il aurait eu beaucoup de peur. Schomberg le conta au roi, qui dit la même chose. Quelque temps après, ce prince étant à vêpres le jour de Pâques, lorsqu'on vint à entonner le *Regina cœli lætare,* il se leva, et se souvenant de l'avénture du président de Thou, il le chercha des yeux dans l'église.

Anecdotes du cardinal Duperron.

15. Le cardinal Duperron, demeurant à Paris sur la paroisse de Saint-Paul, envoya un gentilhomme dire au curé de cette paroisse de venir le trouver pour une affaire qu'il avait à lui communiquer. Le curé lui répondit qu'il irait, et n'en fit rien. Duperron, après l'avoir attendu assez longtemps, l'envoya quérir une seconde fois; le curé répondit comme auparavant, et ne s'en remua pas davantage; enfin, M. Duperron, indigné de l'incivilité de cet homme, lui fit dire qu'il trouvait son procédé fort mauvais, et que sans tarder il eût à venir. Le curé répondit froidement au gentilhomme : « Allez dire à monseigneur le cardinal qu'il est curé à Rome et que je le suis à Paris; qu'il est sur ma paroisse et que je ne suis pas sur la sienne. » M. Duperron ayant appris cette vigoureuse réponse, dit : « Il a raison, je suis son paroissien, c'est à moi de l'aller trouver; » et partit aussitôt. Dès que le curé l'aperçut, il courut le recevoir jusque dans la rue, et le cardinal, très-content, l'embrassa et lui donna son estime et son amitié.

16. Un jour le cardinal Duperron osa traiter d'ignorant l'avocat-général Servin. « Il est vrai, monseigneur, lui répondit ce magistrat, que je ne

suis pas assez savant pour prouver qu'il n'y a point de Dieu. » Le cardinal demeura muet et confus. Pour entendre cette réponse, il faut savoir que Duperron, entretenant Henri III durant son dîner, avait eu l'audace de dire : « Je viens de prouver qu'il y a un Dieu; mais demain, si Votre Majesté veut m'écouter encore, je lui prouverai qu'il n'y en a point du tout. » Cette impiété inspira tant d'horreur au roi qu'il le bannit pour jamais de sa présence.

Anecdotes de François Malherbe.

17. Le fils de Malherbe ayant été tué par Despiles, Malherbe voulut se battre contre lui, et sur ce que ses amis lui représentaient qu'il y aurait de la folie à lui de se battre à l'âge de soixante et treize ans avec un homme qui n'en avait pas vingt-cinq : « C'est à cause de cela, leur répondit-il, que je veux me battre; ne voyez-vous pas que je ne hasarde qu'un denier contre une pistole.

18. Un homme de robe et de condition lui apporta un jour des vers assez mauvais qu'il avait faits à la louange d'une dame, et lui dit, avant de les lui montrer, que des considérations particulières l'avaient engagé à les faire. Malherbe les lut

avec mépris et lui demanda, lorsqu'il eut fini la lecture, s'il avait été condamné à faire ces vers ou à être pendu.

19. Sa façon de corriger son valet était assez plaisante : il lui donnait dix sous par jour pour sa nourriture, ce qui était beaucoup en ce temps-là, et vingt écus de gages par an. Quand il n'en était pas content, il lui faisait une remontrance en ces termes : « Mon ami, quand on offense son maître, on offense Dieu, et quand on offense Dieu, il faut avoir l'absolution de son péché, jeûner et faire l'aumône ; c'est pourquoi je retiendrai cinq sous de votre dépense, que je donnerai aux pauvres à votre intention. »

20. Jamais homme n'a dit plus franchement que Malherbe ce qu'il pensait. L'archevêque de Rouen l'ayant prié d'entendre un sermon qu'il devait faire, Malherbe s'endormit au sortir de table ; et comme le prélat voulut l'éveiller pour le conduire au sermon, il le pria de l'en dispenser, disant qu'il dormirait bien sans cela.

21. Un soir que Malherbe se retirait fort tard, il rencontra un gentilhomme qui le voulait entretenir de quelques nouvelles de peu d'importance ; il lui coupa court en lui disant : « Adieu, adieu, monsieur, vous me faites brûler ici pour cinq sous de flambeau, et tout ce que vous me dites ne vaut pas six liards. »

22. Il régnait dans toutes les manières de Mal-

herbe une certaine bizarrerie qu'on lui passait en faveur de son mérite. Il était assez mal logé, et n'avait que sept ou huit chaises de paille ; et comme il était fort visité de ceux qui aimaient les belles-lettres, quand les chaises étaient toutes remplies, il fermait la porte par dedans ; et si quelqu'un venait heurter, il lui criait : « Attendez, il n'y a plus de chaises. »

Anecdotes de Théodor Agrippa d'Aubigné.

23. Un jour que d'Aubigné contait à M. de Talcy ses infortunes, cet homme l'interrompit en lui disant : « Vous avez des papiers qui importent beaucoup au chancelier de l'Hôpital, qui est maintenant retiré à sa maison près d'Etampes, et qui n'est plus bon à rien. Si vous voulez que je lui envoie un homme pour l'avertir de ce qui est entre vos mains, je me fais fort de vous faire donner dix mille écus, soit par lui, soit par ceux qui voudraient s'en servir pour le ruiner. » Sur cela, d'Aubigné fut chercher tous ces papiers et les jeta dans le feu en sa présence ; et comme M. de Talcy l'en reprenait vivement, d'Aubigné répondit : « Je les ai brûlés, de peur qu'ils ne me brûlassent, car j'aurais pu succomber à la tentation. » Le lendemain le bon homme le prit par la main et lui dit : « Quoique

vous ne m'ayez pas ouvert vos pensées, j'ai de trop bons yeux pour n'avoir pas découvert votre amour pour ma fille; vous la voyez recherchée par plusieurs qui vous surpassent en biens; mais ces papiers que vous brûlâtes hier, de peur qu'ils ne vous brûlassent, m'ont déterminé à vous dire que je vous souhaite pour mon gendre. »

24. D'Aubigné, mécontent de Henri IV, quitta la cour. Ce prince, persuadé qu'il avait perdu un fidèle serviteur, le rappela auprès de lui par quatre lettres consécutives que d'Aubigné jeta dans le feu en les recevant; mais lorsqu'il eut appris que ce prince, sur la fausse nouvelle qu'il avait été fait prisonnier dans une entreprise sur Limoges, avait mis à part quelques bagues de la reine son épouse pour payer sa rançon, il se détermina à retourner à son service; ce qu'il fit aussitôt.

Anecdote de Paul, Hay du Chatellet.

25. Du Chatellet, au sortir de la prison où il avait été mis pour n'avoir pas voulu être un des commissaires du maréchal de Marillac, alla à la messe du roi, qui ne le regardait point, et affectait de tourner la tête d'un autre côté, comme par quelque espèce de honte de voir un homme qu'il venait de maltraiter. M. du Chatellet s'approcha

alors de M. de Saint-Simon, et lui dit : « Je vous prie, monsieur, de dire au roi que je lui pardonne de bon cœur, et qu'il me fasse l'honneur de me regarder. » M. de Saint-Simon le dit au roi, qui en rit, et lui fit ensuite des caresses.

Anecdote de Fabri de Peiresc.

26. Peiresc, dînant à Londres avec plusieurs hommes de lettres, ne put jamais obtenir dispense à l'égard d'une santé que le docteur Thorius lui porta. Le verre était d'une grandeur démesurée ; Peiresc s'excusa long-temps et allégua mille raisons; mais il fallut qu'il vidât. Avant de le faire, il stipula que Thorius boirait la santé qu'il lui porterait à son tour. Dès qu'il eut bu ce vin, il fit remplir d'eau le même verre, et l'avala après avoir porté cette santé au docteur. Celui-ci, frappé comme de la foudre, pensa tomber de son haut ; et voyant qu'il n'y avait pas moyen de s'en dédire, il jeta de profonds soupirs ; il porta mille fois sa bouche sur les bords du verre, et l'en retira autant de fois. Il appela à son secours tous les bons mots des anciens poètes grecs et latins, et il fut presque toute la journée à vider ce maudit verre à plusieurs reprises. Le roi ayant entendu faire ce narré, voulut tenir le conte de Peiresc lui-même.

Anecdotes de Vincens Voiture.

27. Voiture ayant offensé un seigneur de la cour par un trait malin, celui-ci, qui cherchait l'occasion de se venger, voulut lui faire mettre l'épée à la main. « La partie n'est pas égale, dit Voiture; vous êtes grand, je suis petit; vous êtes brave, je suis poltron; vous voulez me tuer, eh bien, je me tiens pour mort. » Il fit rire son ennemi et le désarma.

28. Voici un trait bien marqué de la générosité de Voiture. Balzac lui envoya demander quatre cents écus à emprunter. Voiture prêta galamment la somme, et prenant la promesse de Balzac que lui remit le domestique qui faisait la commission, il mit au bas de l'acte : « Je soussigné confesse devoir à M. Balzac la somme de huit cents écus pour le plaisir qu'il m'a fait de m'en emprunter quatre cents. » Il donna ensuite cette promesse au valet, afin qu'il la portât à son maître. Voilà un billet qui fait plus d'honneur à Voiture que ses plus belles lettres.

Anecdotes de Jean Rotrou.

29. Rotrou était revêtu de toutes les magistratures de la ville de Dreux, lorsqu'elle fut affligée

d'une maladie épidémique. Pressé par ses amis de Paris de mettre sa vie en sûreté et de quitter un lieu si dangereux, il répondit que sa conscience ne lui permettait pas de suivre ce conseil, parce qu'il n'y avait que lui qui pût maintenir le bon ordre dans ces circonstances. Il finissait sa lettre par ces mots : « Ce n'est pas que le péril où je me trouve ne soit fort grand, puisqu'au moment où je vous écris, les cloches sonnent pour la vingt-deuxième personne qui est morte aujourd'hui. Ce sera pour moi quand il plaira à Dieu. »

30. Rotrou était joueur, mais il avait une manière singulière pour s'empêcher de perdre tout son argent à la fois et s'en conserver pour les besoins de la vie. Quand les comédiens lui apportaient l'argent de quelqu'une de ses pièces, il le jetait ordinairement sur un tas de fagots qu'il tenait renfermés. Lorsqu'il avait besoin d'argent, il était obligé de secouer ces fagots pour en faire tomber quelque chose, et la peine que cela lui donnait l'empêchait de prendre tout à la fois, et lui faisait toujours laisser quelque chose en réserve.

Anecdotes de Claude Favre de Vaugelas.

31. Le cardinal de Richelieu ayant souhaité que l'Académie française travaillât tout de bon à un

dictionnaire, on lui témoigna que l'unique moyen d'avancer ce travail était d'en charger principalement M. de Vaugelas, et de lui faire rétablir pour cet effet par le roi une pension de deux mille livres dont il n'était plus payé. Le cardinal ayant goûté cet expédient, Vaugelas alla aussitôt le remercier. Le ministre le voyant entrer dans sa chambre, s'avança vers lui et lui dit : « Eh bien, monsieur, vous n'oublierez pas du moins dans le dictionnaire le mot de *pension.* — Non, monseigneur, répondit Vaugelas, et encore moins celui de *reconnaissance.* »

Anecdotes de René Descartes.

32. On conseillait à M. Colbert de faire apprendre à son fils aîné la philosophie de Descartes, et non l'ancienne philosophie qui était remplie de niaiseries et de folies. « On m'a dit aussi, répondit ce ministre, qu'il y a bien des fadaises et des chimères dans la nouvelle ; ainsi, continua-t-il, folie ancienne, folie nouvelle, je crois qu'ayant à choisir, il faut préférer l'ancienne à la nouvelle. »

33. Descartes avait fait avec beaucoup d'industrie une machine automate pour prouver démonstrativement que les bêtes n'ont point d'âme, et que ce ne sont que des machines fort composées qui se remuent à l'occasion des corps étrangers qui

les frappent, et leur communiquent une partie de leur mouvement. Ce philosophe ayant mis cette machine sur un vaisseau, le capitaine eut la curiosité d'ouvrir la caisse dans laquelle elle était enfermée. Surpris des mouvemens qu'il remarqua dans cette machine, qui se remuait comme si elle eût été animée, il la jeta dans la mer, croyant que c'était le diable.

34. Un grand seigneur ignorant voyant un jour Descartes qui faisait bonne chère, lui dit : « Eh quoi ! les philosophes usent-ils de ces friandises ? — Et pourquoi non ? lui répondit-il ; vous imaginez-vous que la nature n'ait produit les bonnes choses que pour les ignorans ? »

35. Un curé de village avait élevé quatre dogues ; il appelait l'un Aristote, l'autre Descartes. Il avait donné à chacun un disciple et avait entretenu les deux parties dans une grande animosité. Aristote ne voyait point Descartes qu'il ne fût prêt à s'élancer sur lui pour le dévorer, et Descartes lui gardait une haine pareille. Quand le curé voulait se divertir, il appelait Aristote et Descartes ; chacun se rangeait à sa place, Aristote à la droite, Descartes à la gauche, et chaque disciple se tenait à côté de son maître. Le curé parlait ensuite à Aristote, pour l'inviter à s'accommoder avec Descartes. Aristote, par ses aboiemens réitérés et ses yeux étincelans, disait qu'il ne voulait entendre à aucun accommodement. Il se tournait ensuite du

côté de Descartes, à qui il ne parlait pas avec plus de succès. « Essayons, disait-il ensuite, si en vous faisant conférer ensemble, vos esprits pourront se réunir. » Il les faisait approcher ; ils se parlaient d'abord en aboyant doucement ; il semblait qu'ils se répondaient l'un à l'autre. Insensiblement ils aboyaient plus fort, et puis se battaient deux contre deux. Ils se seraient étranglés si le curé, par l'autorité qu'il s'était conservée, ne les avait séparés. Le bon curé prétendait que c'était une image naïve des disputes des philosophes.

Anecdote de Jacques Sirmond.

36. Les ouvrages du père Sirmond ne sont tous si parfaits, que parce qu'il n'a commencé à imprimer que dans un âge fort avancé. « Ne vous pressez pas, dit ce savant homme à M. Huet, de rien donner au public ; il n'y a rien dans les sciences qui n'ait ses coins et ses recoins, où la vue d'un jeune homme ne perce pas ; attendez que vous ayez cinquante ans sur la tête pour vous faire auteur. »

Anecdotes de J.-P. Camus, évêque de Bellai (Belley).

37. M. de Bellai, prêchant la passion à Saint-Jean en Grève, devant le duc d'Orléans Gaston, s'aperçut que ce prince était placé entre M. de Mercy et M. Bullion, intendans des finances. Il prit de là occasion de faire cette exclamation équivoque : « Ah ! mon Seigneur, s'écria-t-il, quand je vous vois entre deux larrons, etc. » Cela fut remarqué par une bonne partie de l'assemblée qui ne put s'empêcher de rire. Le duc, qui dormait, se réveilla en sursaut, et demanda ce que c'était. « Ne vous inquiétez pas, lui dit M. de Bullion, en lui montrant M. de Mercy, c'est à nous deux qu'on parle. »

38. Dans un sermon que l'évêque de Bellai faisait aux Cordeliers le jour de Saint-François : « Mes pères, leur disait-il, admirez la grandeur de votre saint : ses miracles surpassent ceux du Fils de Dieu. Jésus-Christ, avec cinq pains et trois poissons, ne nourrit que cinq mille hommes une fois en sa vie ; et saint François, avec une aune de toile, nourrit tous les jours par un miracle quarante mille fainéans. »

Une autre fois il dit, avant de commencer son sermon : « Messieurs, on recommande à vos chari-

tés une jeune demoiselle qui n'a pas assez de bien pour faire le vœu de pauvreté. »

Anecdotes de J.-L. Goez de Balzac.

39. La réputation de Balzac était si grande qu'on allait de fort loin à sa terre de Balzac pour l'y voir. Les complimens qu'on lui faisait étaient quelquefois singuliers. Un de ces curieux commença un jour sa harangue en ces termes : « Le respect et la vénération que j'ai toujours eus pour vous et pour messieurs vos livres. »

40. Balzac disait, en parlant de sa sciatique : « Je suis d'un côté devenu si vaillant, que je ne ferais point un pas si j'étais poursuivi d'une armée ; et de l'autre si glorieux, que quand le pape viendrait me voir je n'irais pas le reconduire jusqu'à la porte. »

Anecdote de Jean-François Sarasin.

41. Sarasin était secrétaire et favori du prince de Conti. Ce prince, qui voyageait souvent, était harangué presque partout où il passait. Le maire et les échevins d'une certaine ville l'attendaient sur son passage, et lui firent leur harangue à la portière de son carrosse. Le harangueur demeura

court à la seconde période, sans pouvoir retrouver le fil de son discours. Sarasin sauta aussitôt de l'autre portière en bas, et ayant fait promptement le tour du carrosse, se joignit au harangueur, et poursuivit la harangue dans la manière à peu près qu'elle devait être conçue, y mêlant des louanges si plaisantes et si ridicules, quoique très-sérieuses en apparence, que ce prince ne pouvait s'empêcher d'éclater de rire. Ce qu'il y eut de plus plaisant, ce fut que le maire et les échevins remercièrent Sarasin de tout leur cœur de les avoir tirés d'un si mauvais pas, et lui présentèrent le vin de la ville, comme à M. le prince de Conti.

42. Le prince de Conti épousa Anne-Marie Martinoci, nièce du cardinal Mazarin, à la persuasion de Sarasin, à qui le cardinal avait promis vingt mille écus. Quand le mariage fut consommé, le cardinal se moqua de Sarasin, et pour comble de malheur, le prince, dégoûté, le chassa comme un homme qui l'avait vendu au cardinal. Ce traitement fut si sensible à Sarasin, qu'il en mourut de honte et de douleur.

Anecdotes de Pierre Gassendi.

43. Un demi-savant de fort peu d'esprit se trouvant avec un grand nombre de gens de lettres, s'avisa de leur vouloir expliquer le système de la

métempsycose. Comme il extravaguait, Gassendi, quoique fort doux et très-modeste, ne put s'empêcher de s'écrier : « Pythagore disait que les âmes des hommes entraient, après leur mort, dans le corps des bêtes, mais je ne croyais pas que l'âme d'une bête entrât dans le corps d'un homme. »

44. Gassendi partit de Paris pour la Provence avec un homme extrêmement habile. Arrivés à Grenoble, ils descendirent à la même auberge. Le compagnon de Gassendi sortit de l'hôtellerie pour aller voir ses amis : il en rencontra un qui, après les civilités ordinaires, lui dit qu'il allait rendre visite à M. Gassendi. Le Parisien le pria de souffrir qu'il l'accompagnât ; mais il fut bien surpris de se voir ramener à son auberge, et plus encore quand il vit que cet excellent philosophe était son compagnon de voyage. Il admira sa modestie, qui durant tout le voyage ne lui avait laissé échapper aucun mot qui eût pu le faire connaître.

Anecdotes de Paul Scarron.

45. Voici le portrait que Scarron fait de lui-même : « Lecteur, dit-il, sache qu'on me dépeint d'une tout autre façon que je ne suis fait. Les uns disent que je suis un cul-de-jatte, les autres que je n'ai point de cuisses et que l'on me met sur

une table dans un étui, où je cause comme une pie borgne; et les autres, que mon chapeau tient à une corde qui passe dans une poulie, et que je hausse et baisse pour saluer ceux qui me visitent; mais tout cela est faux. J'ai trente ans passés; si je vais jusqu'à quarante, j'ajouterai bien des maux à ceux que j'ai déjà soufferts depuis huit ou neuf ans. J'ai eu la taille bien faite, quoique petite; ma maladie l'a raccourcie d'un bon pied. Ma tête est un peu grosse pour ma taille. J'ai le visage assez plein, pour avoir le corps décharné; des cheveux assez pour ne point porter perruque; j'en ai beaucoup de blancs, en dépit du proverbe: Tête de fou ne blanchit jamais. J'ai la vue assez bonne, quoique les yeux gros; je les ai bleus; j'en ai un plus enfoncé que l'autre, du côté que je penche la tête. J'ai le nez d'assez bonne prise. Mes dents, autrefois perles carrées, sont de couleur de bois et seront bientôt de couleur d'ardoise; j'en ai perdu une et demie du côté gauche et deux et demie du côté droit, et deux sont un peu égrignées. Mes jambes et mes cuisses ont fait d'abord un angle obtus et puis un angle égal, et enfin un aigu. Mes cuisses et mon corps en font un autre, et ma tête se penchant sur mon estomac, je ne ressemble pas mal à un Z. J'ai les bras raccourcis aussi bien que les jambes, et les doigts aussi bien que les bras; enfin, je suis un raccourci de la misère humaine. Voilà à peu près comme je suis fait.

Puisque je suis en si beau chemin, je vais t'apprendre quelque chose de mon humeur. J'ai toujours été un peu colère, un peu gourmand et un peu paresseux. J'appelle souvent mon valet *sot*, et un peu après *monsieur*. Je ne hais personne; Dieu veuille qu'on me traite de même! Je suis bien aise quand j'ai de l'argent; je serais encore plus aise si j'avais de la santé. Je me réjouis assez en compagnie; je suis assez content quand je suis seul, et je supporte mes maux assez patiemment.»

46. Scarron aimait à lire ses ouvrages à ses amis à mesure qu'il les composait; il appelait cela *essayer ses livres*.

47. Scarron était railleur, mais il ne voulait pas être raillé. Il ne pardonna jamais à son ami Madaillan, qui lui joua la pièce que je vais rapporter. Madaillan écrivit à Scarron sous le nom d'une demoiselle; il feignait qu'elle était charmée de son esprit, et qu'elle n'aurait pas un plus grand plaisir que de le voir, mais qu'elle ne pouvait se résoudre à aller chez lui. Après plusieurs lettres, Madaillan, toujours sous le nom de la demoiselle, feignit qu'elle lui donnait un rendez-vous au faubourg Saint-Germain. Scarron ne manqua pas de s'y transporter, mais il ne s'y trouva personne; il ne fut pas plutôt de retour chez lui, qu'il reçut un billet par lequel la prétendue demoiselle s'excusait bien fort de ce qu'un obstacle qu'elle n'avait pas prévu l'avait empêchée de tenir sa parole. Il

eut deux ou trois autres rendez-vous dont le succès ne fut pas plus heureux. A la fin, s'étant aperçu de la fourberie de Madaillan, il ne parlait jamais de lui qu'avec de grosses injures.

48. Scarron fut un jour surpris d'un hoquet si violent, que ceux qui étaient auprès de lui craignirent qu'il n'expirât. Cependant, cette attaque diminua. Le fort du mal étant passé : *Si jamais, dit-il, j'en reviens, je ferai une belle satire contre le hoquet.* Ses amis s'attendaient à une tout autre résolution que celle-là; mais il fut dispensé de tenir parole; il ne revint point de cette maladie, et le public a perdu la satire qu'il se proposait de composer. Peu avant de mourir, comme ses parens et ses domestiques, touchés de son état, fondaient en larmes, il ne s'attendrit point de ce spectacle, comme mille autres feraient en pareil cas : « Mes enfans, leur dit-il, vous ne pleurerez jamais tant pour moi que je vous ai fait rire. »

Anecdotes de F. Le Metel de Bois-Robert.

49. Bois-Robert était l'homme le plus agréable de son temps et une espèce de favori du cardinal de Richelieu, qu'il délassait par des contes charmans. Quand ce ministre était malade, son médecin avait coutume de lui dire : « Monseigneur, nous ferons tout ce que nous pourrons pour votre

santé, mais toutes nos drogues seront inutiles si vous n'y mêlez un peu de Bois-Robert. »

50. Un laquais de Despréaux revenant de chez Bois-Robert, lui apprit que sa goutte avait redoublé. « Il jure donc bien, dit Despréaux.—Hélas, monsieur, reprit le domestique, il n'a plus que cette consolation-là. »

Anecdotes de Blaise Pascal.

51. Pascal disait qu'il vaut mieux s'attacher à faire sentir aux hommes la beauté et la majesté de la religion, qu'à leur en montrer sèchement la vérité.

52. Le père Bouhours s'entretenant avec Despréaux sur la difficulté de bien écrire en français, lui nommait les écrivains qu'il regardait comme ses modèles pour la pureté de la langue. Despréaux rejetait tous ceux qu'il nommait. « Quel est donc selon vous, lui dit le père Bouhours, l'écrivain parfait? — Mon père, lui dit Despréaux, lisons les *Lettres provinciales*, et croyez-moi, ne lisons pas d'autre livre. »

53. Pascal, durant les quatre dernières années de sa vie, se trouvait à tous les saluts, visitait toutes les églises où l'on exposait des reliques, et avait un almanach spirituel qui l'instruisait de tous les lieux où il y avait des dévotions particulières.

Anecdotes de Guillaume Bautru.

54. Bautru, considérant un jour au-dessus d'une cheminée la justice et la paix en sculpture, qui se baisaient : « Voyez-vous, dit-il en s'adressant à un ami avec qui il était, elles s'embrassent, elles se baisent, elles se disent adieu pour ne se revoir jamais. »

55. Un président de Bordeaux, homme très-ennuyeux, alla voir un jour M. Bautru. Le laquais lui ayant dit que son maître y était, alla aussitôt l'avertir de cette nouvelle. « Comment, dit Bautru, tu as dit à cet importun que j'y étais ? Va lui dire que je suis malade. » Le domestique s'acquitta de cette commission. « Je veux lui tâter le pouls pour voir la force de son mal, » repartit le président. Le laquais effrayé vint apprendre à Bautru le mauvais succès de son artifice. « Eh bien, lui dit son maître, va lui dire que je suis mort. » Le domestique porta en tremblant cette triste nouvelle au président, qui, tout affligé de ce trépas, s'obstina à voir Bautru pour lui donner de l'eau bénite. Celui-ci eut à peine le loisir de se jeter dans un lit et de s'envelopper d'un drap où il joua le personnage d'un mort très-naturellement. Le président, après avoir fait plusieurs exclamations, fit au pied du lit sa prière, qui dura près d'une heure ; il alla enfin s'emparer d'un grand

béaitier qu'il aperçut dans la ruelle, le versa jusqu'à la dernière goutte sur le prétendu mort, et s'en alla ensuite.

56. M. Bautru fut bâtonné publiquement par l'ordre du duc d'Epernon, sur lequel il avait plaisanté. Desbarreaux, voyant quelque temps après M. Bautru avec un bâton, s'écria : « M. Bautru porte son bâton, comme saint Laurent son gril, pour nous faire souvenir de son martyre. »

57. Bautru disait qu'un cabaret était un lieu où l'on vendait la folie en bouteille.

Anecdote de Samuel Sorbière.

58. Clément IX, avant son élévation au pontificat, était en grand commerce de lettres avec Sorbière ; mais il ne le traita jamais que comme son ami, sans avoir soin de sa fortune. Sorbière s'en plaignait, en disant qu'il avait plus besoin d'une charretée de pain que d'un bassin de confitures. « On envoie, disait-il, des manchettes à un homme qui n'a point de chemise. »

Anecdote d'Antoine Godeau.

58. M. Godeau disait que le paradis d'un auteur

c'était de composer, que son purgatoire c'était de relire et de retoucher ses compositions, mais que son enfer était de corriger les épreuves de l'imprimeur.

Anecdotes de Jean-Baptiste Poquelin de Molière.

60. Molière avait un grand-père qui l'aimait beaucoup ; et comme le bon homme avait du goût pour la comédie, il l'y menait souvent. Le père, qui craignait que ce plaisir ne dissipât son fils et ne lui ôtât l'attention qu'il devait à son métier, demanda un jour au bon homme pourquoi il menait si souvent cet enfant au théâtre. « Avez-vous envie, lui dit-il avec indignation, d'en faire un comédien ? — Plût à Dieu, lui répondit le grand-père, qu'il fût aussi bon comédien que Belle-Rose (célèbre acteur de ce temps-là)! » Cette réponse frappa le jeune homme, le dégoûta de la profession de tapissier, et lui donna du goût pour la comédie.

61. Molière avait le cœur admirable. Baron lui annonça un jour un homme que l'extrême misère empêchait de paraître : « Il se nomme Mondorge, ajouta-t-il. — Je le connais, dit Molière, il a été mon camarade en Languedoc ; c'est un honnête homme. Que jugez-vous qu'il faille lui donner ? —

Quatre pistoles, dit Baron, après avoir hésité quelque temps.—Eh bien! répliqua Molière, je vais les lui donner pour moi ; donnez-lui pour vous ces vingt autres que voilà. » Mondorge parut ; Molière l'embrassa, le consola, et joignit au présent qu'il lui faisait, un magnifique habit de théâtre pour jouer les rôles tragiques.

62. Molière revenait d'Auteuil avec le fameux musicien Charpentier. Il donna l'aumône à un pauvre, qui un instant après fit arrêter le carrosse, et lui dit : « Monsieur, vous n'avez pas eu dessein de me donner une pièce d'or. — Où la vertu va-t-elle se nicher? s'écria Molière après un moment de réflexion : Tiens, mon ami, en voilà une autre. »

63. Molière lisait ses comédies à une vieille servante nommée Laforêt, et lorsque les morceaux de plaisanterie ne l'avaient pas frappée, il les corrigeait, parce qu'il avait plusieurs fois éprouvé sur son théâtre que ces passages ne réussissaient point. Un jour Molière, pour éprouver le goût de cette servante, lui lut quelques scènes d'une comédie qu'il disait être de lui, mais qui était d'un comédien. La servante ne prit point le change ; après en avoir entendu quelques mots, elle soutint que son maître n'avait pas fait cette pièce.

64. Perrault dit, dans ses Hommes illustres, que le père de Molière, fâché du parti que son fils avait pris d'aller dans les provinces jouer la comé-

die, le fit solliciter inutilement par tout ce qu'il avait d'amis de quitter cette pensée. Enfin il lui envoya le maître chez qui il l'avait mis en pension pendant les premières années de ses études, espérant que par l'autorité que cet homme avait eue sur lui pendant ce temps-là, il pourrait le ramener à son devoir : mais, bien loin que ce bon homme lui persuadât de quitter sa profession, le jeune Molière lui persuada de l'embrasser lui-même et d'être le docteur de leur comédie, lui ayant représenté que le peu de latin qu'il savait le rendrait capable de bien faire ce personnage, et que la vie qu'ils menaient serait bien plus agréable que celle d'un homme qui tient des pensionnaires.

65. Sur la fin de ses jours, Molière ne vivait que de lait ; mais lorsqu'il allait à sa maison d'Auteuil, il engageait Chapelle à faire les honneurs de sa table, et lui laissait le choix des convives. Molière s'étant allé coucher un soir, laissa ses amis à table. La conversation tomba insensiblement sur la morale vers les trois heures du matin. « Que notre vie est peu de chose ! dit Chapelle ; qu'elle est remplie de traverses ! Nous sommes à l'affût pendant quarante ans pour jouir d'un moment de plaisir que nous ne trouvons jamais. — Tu as parbleu raison, mon cher ami, répondit J... en l'embrassant. La vie est un pauvre partage ; je n'y vois que chagrins, injustices, malheurs de tous côtés ;

quittons-la, de peur qu'on ne sépare d'aussi bons amis que nous le sommes ; allons nous noyer de compagnie ; la rivière est à notre portée. — Cela est vrai, dit N..., nous ne pouvons jamais mieux prendre notre temps pour mourir bons amis et dans la joie, et notre mort fera du bruit. » Ainsi ce glorieux dessein fut approuvé tout d'une voix. Ces ivrognes se lèvent, et vont gaîment à la rivière. Baron courut avertir du monde et éveiller Molière, qui fut effrayé de cet extravagant projet, parce qu'il connaissait le vin de ses amis. Pendant qu'il se levait, la troupe avait gagné la rivière, et ils s'étaient déjà saisis d'un bateau pour prendre le large, afin de se noyer en plus grande eau. Des domestiques et des gens du lieu accoururent promptement pour repêcher ces ivrognes, qui étaient déjà dans l'eau. Indignés du secours qu'on venait de leur donner, ils mettent l'épée à la main, courent sur leurs ennemis, les poursuivent jusque dans Auteuil, et les voulaient tuer ; ces pauvres gens se sauvent la plupart chez Molière, qui, voyant ce vacarme, dit à ces furieux : « Qu'est-ce donc que ces coquins-là vous ont fait, messieurs? — Comment, ventrebleu, dit J..., qui était le plus opiniâtre à se noyer, ces malheureux nous empêchent de nous noyer. Ecoute, mon cher Molière, tu as de l'esprit, vois si nous avons tort. Fatigués des peines de ce monde-ci, nous avons fait dessein de passer dans l'autre pour être mieux. La ri-

TAYLOR INST. OXFORD

vière nous a paru le plus court chemin pour nous y rendre ; ces marauds nous l'ont bouché. Pouvons-nous faire moins que de les en punir ? — Vous avez raison, répondit Molière ; sortez d'ici, coquins, que je ne vous assomme, dit-il à ces pauvres gens, en feignant une grande colère ; je vous trouve bien hardis de vous opposer à de si belles actions. » Ils se retirèrent, marqués de quelques coups d'épée.

« Comment, messieurs, poursuit Molière, que vous ai-je fait pour former un si beau projet sans m'en faire part ? Quoi ! vous voulez vous noyer sans moi ? Je vous croyais plus de mes amis. — Il a parbleu raison, dit Chapelle ; voilà une injustice que nous lui faisons. Viens donc te noyer avec nous. — Oh ! doucement, répondit Molière, ce n'est point ici une affaire à entreprendre mal à propos ; c'est la dernière action de la vie ; il n'en faut pas manquer le mérite. On serait assez malin pour lui donner un mauvais jour ; si nous nous noyons à l'heure qu'il est, on dirait à coup sûr que nous l'aurions fait la nuit, comme des désespérés, ou comme des gens ivres. Saisissons le moment qui nous fasse le plus d'honneur. Demain, sur les huit ou neuf heures du matin, bien à jeun, et devant tout le monde, nous irons nous jeter la tête devant dans la rivière. — J'approuve fort ces raisons, dit N..., et il n'y a pas le petit mot à dire. — Morbleu ! j'enrage, dit L..., Molière a toujours

cent fois plus d'esprit que nous. Voilà qui est fait; remettons la partie à demain, et allons nous coucher, car je m'endors. » Sans la présence d'esprit de Molière, il serait infailliblement arrivé du malheur, tant ces messieurs étaient ivres et animés contre ceux qui les avaient empêchés de se noyer.

66. Molière était fort ami du célèbre avocat Fourcroi, homme redoutable par la capacité et par la grande étendue de ses poumons. Ils eurent une dispute à table en présence de Despréaux. Molière se tourna du côté du satirique, et dit : « Qu'est-ce que la raison avec un filet de voix, contre une gueule comme cela ? »

67. Le fameux comte de Grammont a fourni à Molière l'idée de son *Mariage forcé*. Ce seigneur, pendant son séjour à la cour d'Angleterre, avait fort aimé mademoiselle de Hamilton. Leurs amours même avaient fait du bruit, et il repassait en France sans avoir conclu avec elle. Les deux frères de la demoiselle le joignirent à Douvres, dans le dessein de faire avec lui le coup de pistolet. Du plus loin qu'ils l'aperçurent, ils lui crièrent : « Comte de Grammont, n'avez-vous rien oublié à Londres ? — Pardonnez-moi, répondit le comte, qui devinait leur intention, j'ai oublié d'épouser votre sœur, et j'y retourne avec vous pour finir cette affaire. »

68. L'*Amour médecin* est le premier ouvrage

dans lequel Molière ait attaqué les médecins. Il logeait chez un médecin, dont la femme, extrêmement avare, dit à madame Molière qu'elle voulait augmenter le loyer de la portion de maison qu'elle occupait. Celle-ci ne daigna seulement pas l'écouter, et son appartement fut loué à un autre. Molière épousa en cette occasion la passion de sa femme, et attaqua le médecin. Depuis ce temps-là, il ne cessa de tourner en ridicule la médecine. Il définissait un médecin : « Un homme que l'on paie pour conter des fariboles dans la chambre d'un malade jusqu'à ce que la nature l'ait guéri ou que les remèdes l'aient tué. »

69. Un jour qu'on représentait le *Tartufe*, Champmêlé, acteur qui n'était point encore dans la troupe, fut voir Molière dans sa loge, qui était proche du théâtre. Comme ils en étaient aux complimens, Molière s'écria : « Ah chien! ah bourreau ! » et se frappait la tête comme un possédé. Champmêlé crut qu'il tombait dans quelque mal, et il était fort embarrassé. Mais Molière, qui s'aperçut de son étonnement, lui dit : « Ne soyez pas surpris de mon emportement ; je viens d'entendre un acteur déclamer faussement et pitoyablement quatre vers de ma pièce, et je ne saurais voir maltraiter mes enfans de cette force-là, sans souffrir comme un damné. »

70. Un abbé crut faire sa cour au grand Condé en lui présentant l'épitaphe qu'il avait faite pour

Molière. « Ah, lui dit ce prince, que celui dont tu me présentes l'épitaphe, n'est-il en état de faire la tienne! »

Anecdotes de Jean Chapelain.

71. Dans la place du cimetière Saint-Jean, à Paris, il y avait un traiteur fameux, chez qui s'assemblait tout ce qu'il y avait de jeunes seigneurs des plus spirituels de la cour, avec MM. Despréaux, Racine, La Fontaine, Chapelle, Furetière, et quelques autres personnes d'élite; et cette troupe avait une chambre particulière du logis qui lui était affectée. Il y avait sur la table un exemplaire de *la Pucelle* de Chapelain qu'on y laissait toujours. Quand quelqu'un d'entre eux avait commis une faute, soit contre la pureté du langage, soit contre la justesse du raisonnement, il était jugé à la pluralité des voix, et la peine ordinaire qu'on lui imposait était de lire un certain nombre de vers de ce poème. Quand la faute était considérable, on condamnait le délinquant à en lire jusqu'à vingt. Il fallait qu'elle fût énorme pour être condamné à lire la page entière.

72. Un jour Chapelain lisait son poème chez le prince de Condé. On y applaudissait, et chacun s'efforçait de le trouver beau; mais madame de Longueville, à qui un des admirateurs demanda si elle n'était pas touchée de la beauté de cet ou-

vrage, répondit : « Oui, cela est parfaitement beau ; mais il est bien ennuyeux. »

73. Chapelain était appelé par quelques académiciens *le chevalier de l'ordre de l'Araignée,* parce qu'il avait un habit si rapiécé et si recousu, que le fil formait dessus comme une représentation de cet animal. Etant un jour chez le prince de Condé, où il y avait une grande assemblée, il vint à tomber du lambris une araignée qui étonna la compagnie par sa grosseur. On crut qu'elle ne pouvait venir de là maison, parce que tout était d'une grande propreté. Aussitôt toutes les dames se mirent à s'écrier, d'une commune voix, qu'elle ne pouvait sortir que de la perruque de M. Chapelain ; ce qui pouvait bien être, puisqu'il n'avait jamais eu qu'une seule perruque. Chapelain à l'avarice joignait la malpropreté. Balzac contait qu'ayant été dix ans sans le voir, parce qu'ils étaient brouillés, il se raccommoda avec lui ; et que l'étant allé visiter, il le trouva dans sa chambre, où il aperçut une même toile d'araignée qui la traversait, et qu'il y avait vue avant d'être brouillé avec lui. Chapelain, pour épargner ses serviettes, avait un balai de jonc sur lequel il s'essuyait les mains.

74. Chapelain portait un manteau au cœur de l'été. Quand on lui en demandait la cause, il répondait toujours qu'il était indisposé. Un de ses amis lui dit un jour : « Je crois plutôt que c'est votre habit qui est indisposé. »

75. Chapelain évitait autant qu'il pouvait d'être directeur de l'Académie, par la crainte qu'il avait que quelqu'un de la compagnie ne mourût pendant le cours de sa charge, et qu'il ne lui en coûtât vingt livres pour le service. Cependant on eut l'adresse de le faire directeur dans le temps de la maladie du chancelier Séguier, protecteur de l'Académie. Vers la fin des trois mois, Chapelain, qui savait qu'on continuait souvent le directeur, eut grand soin de demander qu'on lui donnât un successeur. On différa de quelques jours sous divers prétextes; le chancelier étant mort dans cet intervalle, Chapelain était inconsolable : « Me voilà ruiné, disait-il, mon bien n'y suffira pas. Je me consolerais si c'était un simple académicien, mais c'est le protecteur de l'Académie! cette dépense va me réduire à l'aumône. » Enfin, il pressa tant, qu'il obtint que chaque membre de la compagnie contribuerait aux frais de ce service; de sorte que les uns donnèrent un écu d'or, et d'autres un écu, chacun à sa fantaisie; par là Chapelain n'y contribua que de ce qu'il voulut, et peut-être y gagna-t-il encore.

76. L'avarice de Chapelain fut cause de sa mort. S'étant mis en chemin un jour pour se rendre à l'Académie, et gagner deux ou trois jetons, il fut surpris par un orage affreux. Ne voulant pas payer un liard pour passer le ruisseau sur une planche que l'on y avait jetée, il attendait que l'eau fût

écoulée; mais ayant vu qu'il était près de trois heures, il passa enfin au travers de l'eau et en eut jusqu'à mi-jambe. La crainte qu'il eut qu'on ne soupçonnât ce qui était arrivé, l'empêcha de s'approcher du feu à l'Académie; il s'assit à un bureau, et cacha ses jambes dessous; le froid le saisit, et il eut une oppression de poitrine dont il mourut.

77. Chapelain s'était mis en pension chez son héritier, et quand il dînait ou soupait en ville, il rabattait tant par repas sur sa pension. Dans la maladie dont il mourut, il avait chez lui cinquante mille écus comptant, et le divertissement qu'il prenait de temps en temps, c'était de faire ouvrir son coffre-fort qui était près de son lit, et de faire apporter tous ses sacs pour voir son argent. Le jour qu'il mourut, tous ces sacs étaient encore rangés autour de lui, et une des personnes qui étaient présentes à sa mort, dit à M. de Valois : « Vous saurez, monsieur, que notre ami Chapelain vient de mourir comme un meunier au milieu de ses sacs. »

Anecdote de Jacques de Vallée Desbarreaux.

78. Desbarreaux passait pour un homme sans religion. Un jour de carême que ce débauché et un certain M. d'Elbène étaient ensemble, ils voulu-

rent manger de la viande, et ne trouvèrent que des œufs, dont on leur fit une omelette. Dans le temps qu'ils la mangeaient, il survint un orage et un tonnerre si terrible, qu'il semblait qu'il allât renverser la maison où ils étaient. Desbarreaux, sans se troubler, prit le plat et le jeta par la fenêtre en disant : « Voilà bien du bruit pour une omelette. »

Anecdote d'Olivier Patru.

79. Patru, réduit à une extrême indigence et pressé par un créancier impitoyable, se vit obligé de vendre ses livres, le seul bien qui lui restait. Despréaux ayant appris l'extrémité où il se trouvait, et sachant qu'il était sur le point de les donner pour une somme assez modique, alla aussitôt offrir près d'un tiers davantage ; mais, l'argent compté, il mit dans le marché une condition qui surprit agréablement M. Patru, ce fut qu'il garderait ses livres comme auparavant, et que sa bibliothèque ne serait qu'en survivance à Despréaux.

Anecdote de Charles Cotin.

80. L'abbé Cotin, fatigué de l'administration de son bien, qui lui attirait des chagrins et des procès, le donna à un de ses amis, qui s'engagea à lui

fournir ce dont il aurait besoin. Ses proches présentèrent aussitôt requête pour lui faire nommer un curateur, prétendant qu'il devait être regardé comme insensé, vu qu'un homme ne pouvait pas faire une plus grande folie que de donner son bien. L'abbé Cotin, au lieu de répondre juridiquement, va voir ses juges et les prie de venir à quelques-unes de ses prédications, consentant de recevoir un curateur, si l'on jugeait qu'il en eût besoin après l'avoir entendu. Les juges acceptèrent sa proposition, et revinrent si satisfaits de ses sermons et si indignés de l'insolence de ses parens, qu'ils les condamnèrent aux dépens et à l'amende.

Anecdotes de F. Eudes de Mézerai.

81. Mézerai était si négligé dans sa personne, qu'on le prenait pour un mendiant plutôt que pour ce qu'il était. Il lui arriva même un matin d'être arrêté par les archers des pauvres. La bévue, au lieu de l'irriter, le charma, car il aimait les aventures singulières. Il leur dit qu'il était trop incommodé pour aller avec eux à pied; mais qu'aussitôt qu'on aurait mis une nouvelle roue à son carrosse, ils s'en iraient de compagnie où il leur plairait.

82. Une des bizarreries de Mézerai était de ne travailler qu'à la chandelle, même en plein jour au cœur de l'été; et, comme s'il se fût alors persuadé qu'il n'y avait plus de soleil au monde, il ne manquait jamais de reconduire jusqu'à la porte de la rue, le flambeau à la main, ceux qui lui rendaient visite.

83. Mézerai demanda un jour au père Pétau, que l'on consultait comme un oracle sur tous les points d'érudition, ce qu'il pensait en général de sa nouvelle *Histoire de France;* celui-ci lui répondit durement qu'il y avait découvert mille fautes grossières. Un autre que Mézerai se serait déconcerté d'une repartie si imprévue; mais il n'en fit que rire, et dit d'un ton ironique : « J'ai été plus sévère observateur que vous, car j'en ai trouvé deux mille. »

Anecdotes de Pierre Corneille.

84. Corneille se maria singulièrement. Il se présenta un jour, plus rêveur qu'à l'ordinaire, devant le cardinal de Richelieu, qui lui demanda s'il travaillait toujours. Il lui répondit qu'il était bien éloigné de la tranquillité nécessaire pour la composition, et qu'il avait la tête renversée par l'amour. Il en fallut venir à un plus grand éclaircissement, et il dit au cardinal qu'il aimait passionnément

une fille du lieutenant-général d'Andely, et qu'il ne pouvait l'obtenir de son père. Le cardinal voulut que ce père si difficile vînt lui parler à Paris. Il arriva tout tremblant d'un ordre si imprévu, et s'en retourna bien content d'en être quitte pour avoir donné sa fille à un homme qui avait tant de crédit.

85. L'abbé d'Aubignac rapporte que Corneille lut une de ses tragédies à Colletet. Celui-ci, tout mauvais poète qu'il était, condamna plusieurs vers comme rudes, obscurs, ou mal construits. Corneille en demeura d'accord, sans néanmoins vouloir les corriger, parce que, disait-il, ils étaient payés comme les autres.

86. Corneille parlait peu, même sur la matière qu'il entendait parfaitement; et quand on lui reprochait qu'il se négligeait un peu trop dans la conversation, il répondait ordinairement : « Je n'en suis pas moins Pierre Corneille. »

87. Jamais pièce de théâtre n'eut un aussi grand succès que le *Cid*. Corneille avait dans son cabinet cette pièce traduite en toutes les langues de l'Europe, excepté l'esclavonne et la turque. On la faisait apprendre aux enfans; et en plusieurs provinces du royaume il était passé en proverbe de dire : *Cela est beau comme le Cid*. Le cardinal de Richelieu souhaita de passer pour l'auteur de cette pièce. Corneille, qui aimait la gloire plus que l'argent, n'y voulut pas consentir. Le tout puissant ministre

prit alors le parti de la faire examiner par l'Académie. Toutes les critiques qu'on a faites du *Cid* ont abouti à dire que toutes les règles du théâtre y étaient violées. Les partisans de Corneille en conviennent; mais de là même ils tirent un argument invincible contre ses adversaires. « Cette pièce, malgré ses énormes défauts, disent-ils, règne sur nos théâtres depuis plus d'un siècle, il faut donc qu'il y ait des beautés supérieures à tout ce qui a jamais paru. »

Anecdotes de Claude Emmanuel Lullier, surnommé Chapelle.

88. Chapelle était l'homme le plus voluptueux de son siècle. Un jour qu'il était à table chez un de ses amis, à Paris, un seigneur qui revenait de la cour arriva au milieu du repas, et prit brusquement sa place auprès de Chapelle, qu'il serrait un peu. Ce seigneur, après avoir débité quelques nouvelles, vint à parler des poètes qui avaient la hardiesse de faire des chansons contre quelques personnes de condition, et dit en même temps : « Si je les connaissais, je leur donnerais volontiers vingt coups de canne. » Chapelle, fatigué de ces discours, et inquiet de n'être pas à son aise à table, se lève en présentant le dos, et lui dit :

« Frappe, et va-t-en. » Ce seigneur, étonné du ton dont Chapelle avait prononcé ces paroles, en sentit la force ; il lui fit beaucoup d'honnêtetés, et le serra moins.

89. Chapelle avait pris de l'inclination pour mademoiselle de Chouars, qui avait de l'esprit, de l'érudition et de bon vin ; il allait souvent souper chez elle. Un jour la femme de chambre, étant entrée, après un long repas, dans la salle, pour desservir, elle trouva sa maîtresse tout en pleurs, et Chapelle d'une tristesse extrême. Elle parut curieuse d'en savoir la raison, et Chapelle lui dit qu'ils pleuraient la mort du poète Pindare, que les médecins avaient tué par des remèdes contraires à son état. Il recommença alors le détail des belles qualités de Pindare d'un air si pénétré, que la femme de chambre oublia ce qu'elle était venue faire, et se mit à pleurer avec eux.

90. Le duc de Brissac, voulant aller passer quelque temps dans ses terres, fit si bien qu'il engagea Chapelle à l'y suivre. Ils arrivèrent le quatrième jour à Angers, sur le midi, avec dessein d'y passer le reste de la journée. Chapelle avait dans cette ville un chanoine de ses amis, chez lequel il allà faire un long et agréable dîner. Le lendemain, comme le duc était près de monter en carrosse pour continuer son voyage, Chapelle lui signifia qu'il ne pouvait le suivre ; qu'il avait trouvé un vieux Plutarque sur la table de son ami, où il avait

lu à l'ouverture du livre : *Qui suit les grands, serf devient.* Le duc de Brissac eut beau lui dire qu'il le regardait comme son ami, et que Chapelle serait absolument le maître chez lui, il n'en put tirer d'autre réponse, sinon que Plutarque l'avait dit, et que ce n'était pas sa faute. Sur cela, il quitta le duc, et s'en revint à Paris.

91. Chapelle soupait un soir tête à tête avec le maréchal de B***. Quand ils eurent bien bu, ils se mirent à faire des réflexions sur les misères de cette vie et sur l'incertitude de ce qui doit la suivre. Ils convinrent que rien au monde n'était si dangereux que de vivre sans religion; mais ils trouvaient en même temps qu'il n'était pas possible de passer en bon chrétien un grand nombre d'années, et que les martyrs avaient été bien heureux de n'avoir que des momens à souffrir pour gagner le ciel. Là-dessus Chapelle imagina qu'ils feraient fort bien l'un et l'autre d'aller en Turquie prêcher la religion chrétienne. « On nous arrêtera, disait-il, on nous conduira à quelque bacha. Je lui répondrai avec fermeté; vous ferez comme moi, monsieur le maréchal, on m'empalera, on vous empalera après moi, et nous voilà en paradis. » Le maréchal trouva mauvais que Chapelle se mît ainsi avant lui : « C'est à moi, dit-il, qui suis maréchal de France et duc et pair, à parler au bacha et à être empalé le premier, et non pas à un petit compagnon comme vous. — Je me moque du maréchal

et du duc, » répliqua Chapelle. Le maréchal lui jette son assiette au visage ; Chapelle se jette sur le maréchal ; ils renversent tables et siéges ; on accourut au bruit. On peut penser quelle scène ce fut de leur entendre expliquer le sujet de leur querelle, et conter chacun ses raisons.

Anecdotes de Jean-Baptiste Lulli.

92. Lorsque Lulli eut été choisi pour surintendant de la musique du roi, il négligea si fort le violon, qu'il n'en avait pas même chez lui. Il n'y avait que M. le maréchal de Grammont qui trouvât le secret de lui en faire jouer quelquefois par le moyen d'un domestique qui en jouait mal en présence de Lulli. Aussitôt celui-ci lui arrachait le violon des mains, il s'échauffait, et ne le quittait qu'à regret.

93. Lulli a laissé à ses héritiers six cent trente mille livres tout en or. Il avait acquis tous ses biens dans sa profession ; aussi s'en occupait-il entièrement ; il formait lui-même ses acteurs et ses actrices. Son oreille était si fine, que d'un bout du théâtre à l'autre il distinguait le violon qui jouait faux. Dans la colère que cela lui causait, il brisait l'instrument sur le dos du violon. La répétition faite, il l'appelait, lui payait son instrument plus

qu'il ne valait, et l'emmenait dîner avec lui. Il était si passionné pour sa musique, que, de son propre aveu, il aurait tué un homme qui lui aurait dit qu'elle était mauvaise. Il fit jouer pour lui seul un de ses opéras que le public n'avait pas goûté. Cette singularité fut rapportée au roi, qui jugea que puisque Lulli trouvait son opéra bon, il l'était. Il le fit exécuter. La cour et la ville changèrent de sentiment : cet opéra était *Armide*.

94. Lulli se blessa un jour au petit doigt du pied en battant la mesure avec sa canne. Cette blessure, qu'on négligea d'abord, devint si considérable, que son médecin lui conseilla de se faire couper le doigt. Malheureusement on retarda l'opération, et la gangrène gagna insensiblement la jambe. Son confesseur, qui le vit en danger, lui dit qu'à moins de jeter au feu tout ce qu'il avait noté de son opéra nouveau, il n'y avait point d'absolution à espérer. Il le fit. Le duc d'Orléans vint le voir, et lui dit : « Quoi ! tu as jeté au feu ton opéra ; que tu es fou d'en croire un janséniste ! — Paix, monseigneur, paix, lui dit Lulli à l'oreille, je savais bien ce que je faisais ; j'en avais une seconde copie. » Par malheur, cette plaisanterie fut suivie d'une rechute qui l'emporta.

Anecdotes de Philippe Quinaut ou Quinault.

95. Tristan avait engagé Quinaut à entrer chez un avocat. Cet avocat le chargea un jour de mener une de ses parties, gentilhomme d'esprit et de mérite, chez son rapporteur pour l'instruire de son affaire. Le rapporteur ne s'étant point trouvé chez lui, et ne devant revenir que fort tard, Quinaut proposa au gentilhomme de le mener à la comédie en attendant. A peine furent-ils sur le théâtre, que tout ce qu'il y avait de gens de la plus haute qualité vint embrasser Quinaut et le féliciter sur la beauté de sa pièce (c'était *l'Amant indiscret*), qu'ils venaient voir représenter, disaient-ils, pour la troisième ou la quatrième fois. Le gentilhomme, étonné de ce qu'il entendait, le fut encore davantage quand on joua la comédie, qui fut également applaudie par les loges et par le parterre. Quelque grande que fût sa surprise, elle fut encore tout autre lorsque, étant chez son rapporteur, il entendit Quinaut lui expliquer son affaire avec une netteté incroyable, mais avec des raisons si solides, qu'il ne douta presque plus du gain de sa cause.

96. Quinaut s'apercevant qu'une de ses tragédies était mal reçue, dit à un courtisan que la scène était en Cappadoce, qu'il fallait se transporter

dans ce pays-là, et entrer dans le génie de la nation. « Vous avez raison, dit le courtisan, franchement je crois qu'elle n'est bonne qu'à jouer sur les lieux. »

Anecdote d'Antoine Furetière.

97. Benserade étant à l'Académie, y prit la place de Furetière, qu'il n'aimait pas, et dit en s'y mettant : « Voilà une place où je dirai bien des sottises. — Courage, lui répondit Furetière, vous avez fort bien commencé. »

Anecdotes de Charles Ducange.

98. On rapporte de M. Ducange une anecdote fort singulière. Il fit venir un jour quelques libraires dans son cabinet, et leur montrant un vieux coffre qui était placé dans un coin, il leur dit qu'ils y pourraient trouver de quoi faire un livre, et que s'ils voulaient l'imprimer, il était prêt à traiter avec eux. Ils acceptèrent l'offre avec joie; mais s'étant mis à chercher le manuscrit, ils ne trouvèrent qu'un tas de petits morceaux de papier qui n'étaient pas plus grands que le doigt, et qui paraissaient avoir été déchirés, parce qu'ils n'étaient plus d'aucun usage. Ducange rit de leur em-

barras, et les assura de nouveau que son manuscrit était dans le coffre. Enfin l'un d'eux ayant considéré plus attentivement quelques-uns de ces petits lambeaux, y trouva des remarques qu'il reconnut pour le travail de M. Ducange. Il s'aperçut même qu'il ne lui serait pas impossible de les mettre en ordre, parce que commençant toutes par le mot que le savant auteur entreprenait d'expliquer, il n'était question que de les ranger suivant l'ordre alphabétique. Avec cette clef, et sur la connaissance qu'il avait de l'érudition de M. Ducange, il ne balança point à faire marché pour le coffre, et pour toutes les richesses qui étaient dedans. Ce traité fut conclu sans autre explication, et telle est, dit-on, l'origine du Glossaire.

99. Un étranger qui voyageait en France, cherchait à y connaître les savans qui avaient le plus de réputation, et demanda à qui il devait s'adresser pour s'instruire de l'ancienne histoire de France. On lui indiqua M. Ducange; il va le trouver et lui apprend le sujet de sa visite. M. Ducange, qui disait que pour faire des ouvrages tels que les siens, il ne fallait que des yeux et des doigts, répondit à cet étranger : « La matière sur laquelle vous venez de me consulter n'a jamais fait l'objet de mes études. Je n'en sais que ce que j'ai retenu en lisant les ouvrages dont j'avais besoin pour composer mon dictionnaire de la basse latinité. Pour trouver ce que vous cherchez, allez

voir dom Mabillon.» L'étranger croit ce qu'on lui dit, et va chez ce savant bénédictin, qui lui dit: « On vous a trompé quand on vous a adressé à moi; cette matière n'a point été l'objet de mes études; je n'en sais que ce que j'en ai appris en lisant les ouvrages dont j'avais besoin pour composer l'histoire de mon ordre. Pour trouver un homme capable de vous satisfaire, allez trouver M. Ducange. — C'est lui-même qui m'envoie à vous, répliqua l'étranger. — Il est mon maître, poursuivit dom Mabillon; cependant si vous m'honorez de vos visites, je vous communiquerai le peu que je sais. »

Anecdote de Raimond Poisson.

100. Poisson était bien venu partout. M. de Colbert avait tenu un de ses enfans sur les fonts baptismaux, ce qui lui avait donné entrée chez ce ministre. Il y fut un jour pour lui présenter des vers. Le ministre, rebuté de pareilles pièces, les refusa et ajouta: « Vous n'êtes faits, vous autres poètes, que pour nous incommoder de la fumée de votre encens. — Monseigneur, dit Poisson, je vous assure que celui-là ne vous montera pas à la tête. » Toute la compagnie, impatiente de voir les vers de Poisson, pria instamment M. de Colbert

de les lui laisser dire. Il le permit à condition qu'il n'y aurait point de louanges, et Poisson commença ainsi :

Ce grand ministre de la paix,
Colbert, que la France révère,
Dont le nom ne mourra jamais. . . .

« Poisson, dit M. de Colbert, vous ne me tenez pas parole, ainsi finissez. » La compagnie insista, et Poisson le pria de si bonne grâce, qu'il lui permit d'achever :

Eh bien, tenez, c'est mon compère :
Fier d'un honneur si peu commun,
On est surpris si je m'étonne
Que de deux mille emplois qu'il donne,
Mon fils n'en puisse obtenir un.

M. de Colbert accorda sur-le-champ à Poisson, pour son fils, un emploi de contrôleur général des aides.

Anecdote de René Le Pays.

101. Le Pays eut une aventure assez singulière dans un voyage qu'il fit en Languedoc. Le prince de Conti, qui vivait le plus ordinairement dans cette province, s'écarta un jour de son équipage

de chasse, vint à l'hôtellerie où était Le Pays, et demanda à l'hôte s'il n'y avait personne chez lui. On lui répondit qu'il y avait un gentilhomme qui faisait cuire une poularde dans sa chambre, pour son dîner. Le prince, qui aimait à s'amuser, y monta, et trouva Le Pays appliqué à parcourir ses papiers. Il s'approcha de la cheminée en disant : «La poularde est cuite, il faut la manger.» Le Pays, qui ne connaissait point le prince, ne se leva point, et lui répondit : « La poularde n'est point cuite, et elle n'est destinée que pour moi. » Le prince s'opiniâtra à soutenir qu'elle était cuite, et Le Pays à dire qu'elle ne l'était pas. La dispute s'échauffait lorsqu'une partie de la suite du prince arriva ; pour lors Le Pays le reconnut, quitta ses papiers et vint se mettre à ses genoux, en lui disant plusieurs fois : « Monseigneur, elle est cuite, elle est cuite. » Le prince, qui était spirituel, aimable et familier, se divertit fort de cette aventure, et lui répondit : « Puisqu'elle est cuite, il faut la manger ensemble. »

Le même prince ayant trouvé dans cette hôtellerie cette inscription sur la cheminée :

Je m'appelle Jean Robineau,
Qui boit toujours mon vin sans eau,

écrivit de suite :

Et moi le prince de Conti,
Qui de même le bois aussi.

Anecdotes d'Isaac de Benserade.

102. Isaac de Benserade n'avait que six ans, lorsque l'évêque qui le confirmait lui demanda s'il voulait changer son nom juif avec un nom plus chrétien? « J'y consens, répondit-il, mais que me donnerez-vous de retour? » Le prélat, surpris du génie de cet enfant, ne voulut point lui changer son nom. « Il faut le lui laisser, dit-il, il le rendra très-illustre. »

103. Benserade a mis les Métamorphoses d'Ovide en rondeaux; son errata même était un rondeau dans lequel il jugea de son livre beaucoup mieux qu'il ne pensait :

Pour moi, parmi des fautes innombrables,
Je n'en connais que deux considérables
Et dont je fais ma déclaration :
C'est l'entreprise et l'exécution,
A mon avis fautes irréparables
Dans ce volume.

L'auteur ayant envoyé un exemplaire de cet ouvrage à M. La Chapelle, avec une lettre où il le priait de lui dire son sentiment, celui-ci lui envoya un rondeau qui finissait ainsi :

De ces rondeaux un livre tout nouveau
A bien des gens n'a pas eu l'art de plaire,

Mais quant à moi je trouve tout fort beau,
Papier, dorure, image, caractère,
Hormis les vers, qu'il fallait laisser faire
A Lafontaine.

104 Le duc d'Enghien, fils du grand Condé, plaignait le malheureux sort des rondeaux de Benserade ; « car enfin, disait-il, ses rondeaux sont clairs, ils sont parfaitement rimés, et disent bien ce qu'ils veulent dire. — Monseigneur, répondit Despréaux au prince, il y a quelque temps que je vis une estampe enluminée qui représentait un soldat poltron qui se laissait manger par les poules. Au bas de l'estampe étaient ces vers :

Le soldat qui craint le danger
Aux poules se laisse manger.

Cela est clair, cela est bien rimé, cela dit ce que cela veut dire, cela ne laisse pas d'être le plus plat du monde.

Anecdote de Gilles Ménage.

105. Le cardinal de Retz dit un jour à Ménage : « Apprenez-moi un peu à me connaître en vers, afin que je puisse du moins juger de ceux qu'on m'apporte. — Monsieur, lui répondit Ménage, ce serait une chose trop longue à vous apprendre ;

vous n'avez pas le temps de cela; mais lorsqu'on vous en lira, dites toujours que cela ne vaut rien vous ne vous tromperez guère. »

Anecdotes de Paul Pélisson.

106. La petite vérole défigura si fort Pélisson, que madame de Sévigné disait qu'il abusait de la permission qu'ont les hommes d'être laids.

L'aventure que sa laideur attira à Pélisson est assez plaisante. Une belle dame le prit par la main un jour qu'il passait dans la rue, et le conduisit dans une maison voisine. Ébloui par les charmes de la dame, il n'avait pas la force de résister, et il se flattait que cette aventure ne pouvait pas avoir de dénoûment désagréable. La dame le présenta au maître du logis, en lui disant : « Trait pour trait, comme cela. » Elle quitta ensuite brusquement le bel esprit et le laissa là. Pélisson, revenu de son étonnement, demanda l'explication de tout cela au maître du logis; après s'en être défendu quelque temps, celui-ci lui avoua qu'il était peintre. « J'ai, dit-il, entrepris pour cette dame la représentation de la tentation de Jésus-Christ dans le désert. Nous contestions depuis une heure sur la forme qu'il fallait donner au diable, et elle vient de m'expliquer qu'elle souhaite que je vous prenne pour modèle. »

Anecdotes d'Antoinette Déshoulières.

107. Madame Déshoulières étant allée voir une de ses amies à la campagne, on lui dit qu'un fantôme avait coutume de se promener toutes les nuits dans l'un des appartemens du château, et que depuis bien du temps personne n'osait y habiter. Comme elle n'était ni superstitieuse ni crédule, elle eut la curiosité, quoique grosse alors, de s'en convaincre par elle-même, et voulut absolument coucher dans cet appartement. L'aventure était assez téméraire et délicate à tenter pour une femme dans son état. Au milieu de la nuit elle entendit ouvrir sa porte. Elle parla; mais le spectre ne lui répondit rien; il marchait pesamment et s'avançait en poussant des gémissemens. Une table qui était aux pieds du lit fut renversée, et ses rideaux s'entr'ouvrirent avec bruit. Un moment après le guéridon qui était dans la ruelle fut culbuté, et le fantôme s'approcha de la dame. Elle, de son côté, peu troublée, alongeait les deux mains, pour sentir s'il avait une forme palpable. En tâtonnant ainsi, elle lui saisit les deux oreilles, sans qu'il y fît aucun obstacle. Ces oreilles étaient longues et velues, et lui donnaient beaucoup à penser. Elle n'osait retirer une de ses mains pour toucher le reste du corps, de peur qu'il ne lui échappât; et pour ne point perdre le fruit de ses travaux, elle

persista jusqu'à l'aurore dans cette pénible attitude. Enfin, au point du jour, elle reconnut l'auteur de tant d'alarmes pour un gros chien assez pacifique, qui, n'aimant point à coucher à l'air, avait coutume de venir chercher un abri dans cette chambre, dont la serrure ne fermait pas. Le lendemain elle railla de leurs frayeurs ses hôtes, étonnés de sa bravoure.

Anecdotes de Jean La Fontaine.

108. Jamais homme ne fut si facile à croire ce qu'on lui disait que La Fontaine; témoin son aventure avec Poignan, ancien capitaine de dragons, retiré à Château-Thierry. Tout le temps que Poignan n'était pas au cabaret il le passait, sans être galant, auprès de madame La Fontaine, qui de son côté était d'une conduite irréprochable. On en fit cependant de mauvais rapports à La Fontaine, et on lui dit qu'il était déshonoré s'il ne se battait avec Poignan. Il le crut Un jour d'été il va chez lui à quatre heures du matin, le presse de s'habiller et de le suivre avec son épée. Poignan le suit sans savoir où, ni pourquoi. Quand ils furent hors de la ville, La Fontaine lui dit : « Je veux me battre contre toi, on me l'a conseillé; » et après lui en avoir expliqué le sujet, il mit l'épée à la main. Poignan

tire à l'instant la sienne, et d'un coup ayant fait sauter celle de La Fontaine à dix pas, il le ramena chez lui, où la réconciliation se fit en déjeûnant.

109. Madame de La Sablière délivra La Fontaine de tout soin domestique, dont il était incapable, en le retirant chez elle. Un jour qu'elle avait congédié tous ses domestiques à la fois, « je n'ai gardé avec moi, dit-elle, que mes trois animaux, mon chien, mon chat et La Fontaine. »

110. Rabelais, que Despréaux appelait la raison habillée en masque, était l'idole de La Fontaine; il l'admirait follement, et l'on raconte là-dessus une extravagante saillie qu'il eut chez Despréaux, en présence de Valincour, Racine, Boileau le docteur et quelques autres personnes. On y parlait beaucoup de saint Augustin; La Fontaine écoutait avec cette stupidité qui était ordinairement peinte sur son visage; enfin, il se réveilla comme d'un profond sommeil, et demanda d'un grand sérieux au docteur s'il croyait que saint Augustin eût plus d'esprit que Rabelais? Le docteur l'ayant regardé depuis les pieds jusqu'à la tête, lui dit pour toute réponse : « Prenez garde, monsieur de La Fontaine, vous avez mis un de vos bas à l'envers; » et cela était vrai.

111. La Fontaine eut un fils qu'il mit, à l'âge de quatorze ans, entre les mains de M. Harlai, et lui recommanda son éducation et sa fortune. On rap-

porte que Lafontaine se rendit un jour dans une maison où devait venir ce fils, qu'il n'avait vu de long-temps. Il ne le reconnut point, et témoigna cependant à la compagnie qu'il lui trouvait de l'esprit et du goût. Quand on lui eut dit que c'était son fils, il répondit tranquillement : « Ah ! j'en suis bien aise. »

112. La Fontaine étant allé voir un de ses amis, celui-ci le reconduisit, lorsqu'ils rencontrèrent le fils de ce poète. « Monsieur, lui dit cet ami, vous voilà en pays de connaissance ; entrez dans mon appartement, je reconduis monsieur votre père. » La Fontaine, l'instant d'après, demanda quel était ce jeune homme ? « Quoi ! lui dit M. Dupin (c'était le nom de son ami), vous n'avez pas connu votre fils ? » Le bon homme, après avoir un peu réfléchi, lui répliqua d'un air embarrassé : « Je crois l'avoir vu quelque part. »

113. La Fontaine ayant été invité à dîner dans une maison où l'on espérait qu'il amuserait les convives, il mangea beaucoup et ne dit pas un mot. Il se leva de table de bonne heure, sous prétexte de se rendre à l'Académie. On lui représenta inutilement qu'il n'était pas encore temps. Il répondit simplement : « Je prendrai le plus long chemin. » Ce fut chez un fermier général qu'il fit si bonne chère et si peu de dépense d'esprit.

114. On persuada à La Fontaine d'aller dans sa province pour voir sa femme et se réconcilier avec

elle. Il part de Paris dans la voiture publique, arrive chez lui et demande son épouse. Le domestique, qui ne le connaissait pas, répond que madame est à l'église. La Fontaine va tout de suite chez un ami, qui lui donne à souper et à coucher, et le régale pendant deux jours. La voiture publique retourne à Paris; La Fontaine s'y met et ne songe plus à sa femme. Quand ses amis de Paris le revoient, ils lui demandent s'il est réconcilié avec elle. « J'ai été pour la voir, leur dit-il, mais je ne l'ai pas trouvée; elle était à l'église. »

115. Racine mena un jour La Fontaine à la messe, et s'apercevant que l'office lui paraissait long, il lui donna, pour l'occuper, un volume de la Bible, qui contenait les petits prophètes. Il tomba sur la prière des Juifs dans Baruch, et ne pouvant se lasser de l'admirer, il disait à Racine : « C'était un beau génie que ce Baruch; qui était-il? » Le lendemain et plusieurs jours suivans, lorsqu'il rencontrait dans la rue quelque personne de connaissance, après les complimens ordinaires, il élevait sa voix pour dire : « Avez-vous lu Baruch? c'était un beau génie. »

116. Une particularité qui montre bien l'idée qu'on avait de La Fontaine, c'est que la garde qui était auprès de lui dans sa dernière maladie, voyant avec quel zèle on l'exhortait à la pénitence, dit un jour à M. Pouget : « Eh! ne le tourmentez pas tant, il est plus bête que méchant; » et une

autre fois : « Dieu n'aura pas le courage de le condamner. »

Anecdotes d'Antoine Varillas.

117. Varillas avait un neveu qui, lui écrivant un jour, termina sa lettre par ces mots ordinaires, mais mal orthographiés : *Votre très-hobéissant serviteur.* Varillas fut si indigné de cette faute, qu'il s'imagina que celui qui l'avait faite ne serait jamais capable de rien, et ne méritait point d'avoir sa succession. Sur cela, il fonda de son bien un collége dans sa patrie.

118. Lorsque l'Histoire des hérésies par Varillas parut, on y trouva des fautes sans nombre. Ménage ayant rencontré l'auteur quelques jours après, lui dit : « Monsieur, vous venez de faire un livre plein d'hérésies. »

Anecdotes de J.-B. Santeuil.

119. Quoique Santeuil ait été souvent pressé de se faire ordonner prêtre, il n'a jamais été que sous-diacre. Cela ne l'empêcha pas de prêcher dans un village un jour que le prédicateur avait manqué. A peine fut-il monté en chaire, qu'il se troubla. Il se retira en disant : « Messieurs, j'au-

rais bien d'autres choses à vous dire, mais il est inutile de vous prêcher davantage, vous n'en deviendriez pas meilleurs. »

120. On demandait un jour à Santeuil quelle ville il croyait la plus belle, et on lui nomma Rouen, Lyon, Toulouse. « N'y en a-t-il pas quelqu'une plus éloignée que toutes celles-là de la capitale ? » On lui en nomma une au fond de la Provence. « Eh bien, dit Santeuil, c'est la plus belle. — Pourquoi ? lui demanda-t-on. — C'est, reprit-il, parce que c'est la plus éloignée de mon couvent. »

121. Dominique, célèbre Arlequin de la comédie italienne, ayant fait faire son portrait, voulut avoir des vers latins pour mettre au bas. Il s'adressa à Santeuil, qui le reçut mal. Après lui avoir demandé brusquement qui il était, pourquoi il venait, qui est-ce qui l'envoyait, où il l'avait vu, le poète, sans attendre de réponse, lui ferma la porte. Dominique, qui vit qu'il fallait agir singulièrement pour avoir raison d'un homme si singulier, retourna à Saint-Victor dans son habit d'Arlequin, qu'il avait couvert d'un manteau rouge. Il frappa à la porte du poète, qui, après lui avoir dit cinq ou six fois inutilement d'entrer, lui cria en colère : « Oh ! quand tu serais le diable, entre si tu veux. » Dominique jeta sur-le-champ son manteau, et entra brusquement. Santeuil, surpris, tendit les bras, ouvrit de gros yeux, et se tint immobile pendant quelque temps sans pouvoir rien dire ; il croyait

effectivement que c'était le diable. Dominique étant resté assez long-temps dans une posture qui répondait à l'étonnement du poète, en changea et commença à courir d'un bout de la chambre à l'autre, en faisant mille contorsions. Santeuil, revenu de sa surprise, se leva, et fit les mêmes tours de chambre. Dominique, voyant que ce jeu lui plaisait, tira son épée de bois, et alongeant et raccourcissant le bras, lui donnait de petites tapes tantôt sur les joues, tantôt sur les doigts, tantôt sur les épaules. Santeuil irrité lui rendait de temps en temps des coups de poing qui étaient esquivés fort adroitement. Ensuite Arlequin, détachant sa sangle, et Santeuil prenant son bonnet, ils se firent sauter l'un et l'autre, jusqu'à ce que le poète, las de cette comédie, dit à l'autre : « Mais enfin, quand tu serais le diable, si faut-il que je sache qui tu es? — Qui je suis? répondit Dominique, avec le ton de voix propre de son habit, je suis le Santeuil de la comédie italienne. — O pardi! si cela est, reprit Santeuil, je suis l'Arlequin de Saint-Victor. » Dominique leva alors son masque; ils s'embrassèrent très-cordialement l'un et l'autre, et Santeuil ne se fit pas presser davantage pour faire ce qu'on souhaitait de lui. Il trouva sur-le-champ ce mot : *Castigat ridendo mores.*

122. Le prieur de Saint-Victor ayant su que Santeuil et l'abbé Bouin, qui étaient tous deux novices, jouaient continuellement, leur défendit le

jeu. Santeuil fut mis en prison pour avoir désobéi le jour même. L'abbé Bouin alla lui proposer de jouer à travers la chatière qui était à la porte ; ils s'assirent à terre chacun de son côté, et mirent l'argent au milieu du trou. A peine Santeuil eut pris les cartes, qu'il s'écria : « J'ai quinte, quatorze et le point. » Bouin se saisit aussitôt de l'argent et s'enfuit sans rien dire. Santeuil cria de toutes ses forces : « Au voleur ! au voleur ! au voleur ! » Ces cris attirèrent toute la maison dans le lieu où on les entendait. Le prieur, qui fut d'abord au fait de ce dont il s'agissait, se mit à gronder son prisonnier, qui, au lieu de l'écouter, ne cessait de crier comme auparavant que Bouin était un fripon, qu'il avait emporté son argent, en ajoutant perpétuellement : « J'avais quinte, quatorze et le point. » Le supérieur, qui dans le fond de l'âme riait de l'extravagance de Santeuil, eut toutes les peines du monde à le calmer, et fut contraint de l'enfermer plus étroitement.

123. Un abbé, homme de qualité et de mérite, ayant paru médiocrement admirateur de quelques vers que Santeuil lui montra, le poète lui dit des choses très-désobligeantes. Le lendemain l'abbé, pour adoucir le chagrin qu'il lui avait causé, lui envoya dix pistoles. Santeuil, en les recevant, dit au laquais qui les lui portait : « Vous direz à votre maître que je suis fâché de ne lui avoir dit que des injures, et qu'une autre fois je le battrai

parce que sans doute il m'enverra beaucoup plus d'argent. »

124. Un gentilhomme se plaignait à un procureur de Paris d'avoir été trompé par un moine. « Quoi, monsieur, lui répondit Santeuil, qui était présent à l'entretien, un homme de votre âge ne connaît-il pas les moines? Il y a quatre choses dans le monde, poursuivit-il, dont il faut se défier : le visage d'une femme, le derrière d'une mule, le côté d'une charrette, et un moine de tous les côtés. »

125. Santeuil étant retourné à Saint-Victor à onze heures du soir, le portier refusa de lui ouvrir, parce que, disait-il, on le lui avait défendu. Après bien des négociations et des pourparlers, Santeuil fit glisser un demi-louis sous la porte, et elle lui fut ouverte. Il était à peine entré, qu'il feignit d'avoir oublié un livre sur un banc où il s'était assis pendant qu'on le faisait attendre. L'officieux portier sortit pour l'aller chercher, et on ferma aussitôt la porte. Maître Pierre, qui était à demi nu, frappa à son tour, et Santeuil lui ayant fait les mêmes questions et les mêmes difficultés qui lui avaient été faites, disait toujours qu'il ne lui ouvrirait pas, que M. le prieur le lui avait défendu. « Eh! M. de Santeuil, répliqua le portier, je vous ai ouvert de si bonne grâce. — Je t'ouvrirai de même, si tu veux, dit Santeuil, il ne tient qu'à toi; » et ensuite il fit semblant de s'en aller.

Le portier l'appela, et lui dit : « J'aime mieux encore vous rendre votre argent. » Santeuil le prit, et lui ouvrit la porte.

126. Santeuil rêvant, une nuit, dans son lit, à quelques vers, se leva tout-à-coup, ouvrit la porte de sa chambre, et courut dans le dortoir en chemise, en criant de toutes ses forces : « Je l'ai trouvé, je l'ai trouvé. » Ses confrères, éveillés par ce bruit, lui demandèrent ce qu'il avait trouvé ? « Le plus beau vers que Dieu ait jamais fait, » répondit Santeuil. Les religieux rirent de son extravagance et se recouchèrent.

Anecdotes de Pradon.

127. Pradon ayant fait une pièce de théâtre, s'en alla, le nez dans son manteau, avec un ami, se mêler dans la foule du parterre, afin de se dérober à la flatterie, et d'apprendre lui-même, sans être connu, ce que le public penserait de son ouvrage. Dès le premier acte la pièce fut sifflée. Pradon, qui ne s'attendait qu'à des louanges et des exclamations, perdit d'abord contenance, et frappait fortement du pied. Son ami le voyant troublé, le prit par le bras, et lui dit : « Monsieur, tenez bon contre les revers de la fortune ; et si vous m'en croyez, sifflez hardiment comme les autres. »

Pradon, revenu à lui-même et trouvant ce conseil à son goût, prit son sifflet et siffla de son mieux. Un mousquetaire, qui s'en aperçut, le poussa rudement, et lui dit en colère : « Pourquoi sifflez-vous, monsieur? La pièce est belle, et son auteur n'est pas un sot; il fait figure et bruit à la cour. » Pradon, un peu trop en chaleur, repoussa le mousquetaire, et jura qu'il sifflerait jusqu'au bout. Le mousquetaire prend le chapeau et la perruque de Pradon, et les jette jusque sur le théâtre. Pradon donne un soufflet au mousquetaire, et celui-ci, l'épée à la main, tire deux lignes en croix sur le visage de Pradon et veut le tuer. Enfin Pradon, sifflé et battu pour l'amour de lui-même, gagne la porte et va se faire panser.

128. Pradon était l'homme du monde le moins instruit. On prétend qu'un jour, au sortir d'une de ses tragédies, le prince de Conti lui ayant dit qu'il avait transporté en Europe une ville qui est en Asie : « Je prie Votre Altesse de m'excuser, lui dit Pradon, car je ne sais pas la chronologie. »

Anecdotes de Jean Racine.

129. Racine fut élevé à Port-Royal. M. Lancelot, sacristain de cette abbaye, homme très-habile, lui apprit le grec, et en moins d'une année le mit

en état d'entendre les tragédies de Sophocle et d'Euripide. Elles l'enchantèrent à un tel point, qu'il passait les journées à les lire et à les apprendre par cœur dans les bois qui sont autour de l'étang de Port-Royal. Il trouva moyen d'avoir le roman de Théagène et de Chariclée en grec. Le sacristain lui prit ce livre et le jeta au feu. Huit jours après Racine en eut un autre, qui éprouva le même traitement. Il en acheta un troisième et l'apprit par cœur; après quoi il l'offrit au sacristain pour le brûler comme les autres.

130. Despréaux, accablé un jour des railleries de Racine, lui dit d'un grand sang-froid, quand la dispute fut finie : « Avez-vous eu envie de me fâcher? — Dieu m'en garde! répond son ami. — Hé bien, dit Despréaux, vous avez donc tort, car vous m'avez fâché. »

131. Lorsque Louis XIV partit pour aller faire le siége de Mons, il ordonna à ses deux historiographes de le suivre. Racine, qui aimait une vie plus tranquille, s'en dispensa. Le roi, à son retour, lui en fit des reproches. « Je n'avais, Sire, dit ingénieusement le poète, que des habits de ville; j'en avais ordonné de campagne, mais les villes que Votre Majesté assiégeait ont été plutôt prises que mes habits n'ont été faits. »

132. Dans le temps que Racine faisait sa tragédie de *Mithridate,* il allait tous les matins aux Tuileries, où travaillaient alors toutes sortes d'ou-

vriers ; là, récitant ses vers à haute voix, sans s'apercevoir seulement qu'il y eût personne dans le jardin, tout d'un coup il se trouva environné de tous ces ouvriers. Ils avaient quitté le travail pour le suivre, le prenant pour un homme qui, par désespoir, allait se jeter dans le bassin.

Anecdote de Madelaine de Scudéry.

133. Dans un voyage que M. et mademoiselle de Scudéry firent en Provence, ils couchèrent au pont Saint-Esprit. On les plaça dans une chambre où il y avait deux lits. Avant de s'endormir, M. de Scudéry parla de *Cyrus*, et demanda à sa sœur ce qu'ils feraient du prince Masare. Après quelques contestations, il fut arrêté qu'on le ferait assassiner. Des marchands qui étaient dans une chambre voisine, entendirent cette conversation, et crurent que ces deux étrangers complotaient la mort de quelque grand prince, dont ils déguisaient le nom sous celui de Masare. La justice fut avertie ; M. et mademoiselle de Scudéry furent saisis et mis en prison. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'ils réussirent à se justifier et à obtenir leur élargissement.

Anecdote d'Edme Boursault.

134. Boursault faisait en vers, tous les huit jours, une gazette qui plaisait beaucoup au roi et à toute la cour. Une semaine s'étant trouvée stérile en nouvelles, le gazetier se plaignit, à la table du duc de Guise, de n'avoir rien de divertissant dont il pût remplir sa gazette. Ce prince s'offrit d'abord à lui donner un sujet très-propre à réjouir le roi et la cour : c'était une aventure arrivée à la porte de l'hôtel de Guise, chez une brodeuse, où les capucins faisaient broder un saint François. Un jour que leur sacristain était allé chez la brodeuse, pour voir où en était l'ouvrage, il s'endormit profondément, la tête sur le métier, où il regardait travailler. L'habile et malicieuse ouvrière, qui en était précisément à broder le menton du Saint, saisit l'occasion favorable d'ajuster artistement la longue barbe du révérend père, pour en composer en diligence la barbe de saint François. Au réveil, le religieux fut aussi étonné qu'indigné de se trouver pris par un endroit qu'il croyait si respectable; il y eut un débat assez plaisant entre lui et la brodeuse pour savoir à qui resterait cette barbe. Ce fut de cette aventure que Boursault fit la plus jolie de toutes ses gazettes; mais les capucins firent tant, par leurs intrigues, qu'une pension de 2,000

livres et son privilége lui furent retirés, et qu'il manqua d'être mis à la Bastille.

Anecdote du père Bourdaloue.

135. Despréaux et le père Bourdaloue disputaient un jour sur quelque matière avec tant d'opiniâtreté, que le jésuite ne sachant plus que répondre au satirique, lui dit : « Il est bien vrai que tous les poètes sont fous. — Vous vous trompez, mon père, lui repartit Despréaux : allez aux Petites-Maisons, vous y trouverez dix prédicateurs contre un poète. »

Anecdote de J.-B. Bossuet.

136. Bossuet étant encore enfant, récitait des sermons de très-bonne grâce. Madame la marquise de Rambouillet eut envie de l'entendre, et inspira la même pensée aux personnes de qualité et de mérite qui s'assemblaient chez elle. On y mena le jeune Bossuet à onze heures du soir. Il prêcha avec beaucoup d'assurance. Voiture, qui y était, dit : « En vérité, je n'ai jamais entendu prêcher ni si tôt, ni si tard. »

Anecdote de Claude Ménétrier.

137. La reine Christine, de Suède passant par Lyon pour se rendre à Rome, voulut connaître par elle-même si tout ce qu'on lui avait dit de la prodigieuse mémoire du père Ménétrier, jésuite, était vrai. Elle fit prononcer en sa présence et écrire trois cents mots, les plus bizarres et les plus extraordinaires qu'on pût imaginer; il les répéta d'abord tous dans l'ordre qu'ils avaient été écrits, et ensuite en tel ordre et en tel dérangement qu'on voulût lui proposer.

Anecdote de Jean-Foy Vaillant.

138. M. Vaillant s'étant embarqué à Marseille pour aller à Rome, fut pris par des Algériens. Il fut cependant relâché après quatre mois et demi de captivité. On lui rendit une vingtaine de médailles d'or qu'on lui avait prises, et il entra dans une barque qui partait pour Marseille. Elle faisait route depuis deux jours avec un vent favorable, lorsque le pilote aperçut un bâtiment de Salé qui avançait à force de voiles, et quelque manœuvre qu'il fît pour l'éviter, le corsaire l'approcha jusqu'à la portée du canon. Alors M. Vaillant, qui

redoutait les misères d'un nouvel esclavage, avala les médailles d'or qu'on lui avait rendues à Alger. Un coup de vent les éloigna presque dans le même instant du Corsaire, et les jeta sur les côtes de la Catalogne, où ils faillirent échouer. Ils vinrent ensuite s'embarrasser entre les bancs de sable qui sont vers les embouchures du Rhône, et ils y perdirent leurs ancres. Toutefois, M. Vaillant, lui cinquième, s'étant mis dans un esquif, aborda au rivage. Cependant, les médailles qu'il avait avalées, et qui pouvaient peser cinq ou six onces, l'incommodaient beaucoup. Il consulta deux médecins sur ce qu'il avait à faire. L'accident leur parut singulier; mais ils ne demeuraient pas d'accord sur ce qu'il fallait faire; et dans l'incertitude, M. Vaillant ne fit rien. La nature se soulagea cependant elle-même de temps à autre, et il avait recouvré plus de la moitié de son trésor lorsqu'il arriva à Lyon. Il y alla voir un curieux de ses amis, à qui il conta son aventure, et n'oublia pas l'article des médailles. Il lui montra celles qui lui étaient déjà revenues, et lui fit la description de celles qu'il attendait encore. Parmi ces dernières était un Othon, qui fit tant d'envie à son ami, qu'il lui proposa de l'en accommoder pour un certain prix. M. Vaillant y consentit pour la rareté du fait, et heureusement il se trouva le jour même en état de tenir son marché.

Anecdotes de Péchantré.

139. Il y a un conte plaisant au sujet de la tragédie de *la Mort de Néron.* Péchantré ayant laissé sur la table d'une petite auberge un papier où il y avait au haut quelques chiffres, et au-dessous était écrit : « Ici le roi sera tué, » le traiteur, déjà frappé de la physionomie et de la distraction du poète, crut devoir porter cet écrit au commissaire du quartier, persuadé qu'en pareille matière on ne doit rien négliger. Le commissaire lui dit que si l'inconnu revenait manger, il ne manquât pas de l'en faire avertir. Il y revint en effet quelques jours après, et à peine le pauvre Péchantré commençait à dîner, qu'il se vit enveloppé par une troupe d'archers. Le commissaire lui ayant produit la preuve littérale de son crime de lèse-majesté : « Ah ! monsieur, s'écria Péchantré, que j'ai de joie de retrouver ce papier, que je cherchais depuis plusieurs jours ! c'est la scène où j'ai dessein de placer la mort de Néron dans une tragédie à laquelle je travaille. » C'est ainsi que l'innocence de Péchantré fut découverte.

140. Péchantré avait une bague qui valait bien cent pistoles, et qu'un de ses amis l'avait prié de vendre. Il en parla par hasard à Campistron, son ami ; celui-ci le pria de la garder quelques jours « On va jouer ma tragédie nouvelle, ajouta-t-il,

et je m'en accommoderai. » Péchantré, qui trouva à s'en défaire, ne jugea pas à propos d'attendre le succès de la pièce de son ami. Il se trouva à la première représentation. Le parterre recevait fort mal cette tragédie. Péchantré aperçut par hasard Campistron derrière un pilier, aux troisièmes loges; il y monta et lui dit: « Veux-tu ma bague? je l'ai gardée. »

Anecdotes de Thomas Corneille.

141. Pierre et Thomas Corneille avaient épousé deux sœurs, en qui se trouvait la même différence d'âge qui était entre eux. Il y avait des enfans de part et d'autre en pareil nombre. Ce n'était qu'une même maison, qu'un même domestique. Enfin, après plus de vingt-cinq ans de mariage, les deux frères n'avaient pas encore songé à faire le partage des biens de leurs femmes, et ce partage ne fut fait que par une nécessité indispensable, à la mort de Pierre Corneille.

142. Le début de Corneille dans la tragédie fut des plus heureux : *Timocrate* eut quatre-vingts représentations. Le public ne se lassait point d'y courir en foule; on ne cessait point de le redemander aux comédiens. Ces messieurs s'en ennuyèrent les premiers, et un acteur s'avança un jour

sur le bord du théâtre, et dit aux spectateurs : « Messieurs, vous ne vous lassez point d'entendre *Timocrate;* pour nous, nous sommes las de le jouer. Nous courons risque d'oublier nos autres pièces ; trouvez bon que nous ne le représentions plus. »

Anecdotes de J.-F. Regnard.

143. L'inclination que Regnard se sentit de bonne heure pour les voyages, le conduisit en différentes contrées de l'Europe. A son retour d'Italie, il fut pris par deux vaisseaux corsaires, et conduit à Alger avec ses compagnons de disgrâce. Comme il avait toujours aimé la bonne chère, il était un grand faiseur de ragoûts, et son adresse, en ce genre, lui procura l'emploi de cuisinier du maître entre les mains duquel il tomba. Ses manières prévenantes et son enjoûment, joints à sa bonne mine, le firent aimer des femmes favorites. Son maître ayant découvert ses intrigues, le livra à la justice pour être puni selon les lois, qui veulent qu'un chrétien qui séduit une mahométane expie son crime par le feu ou se fasse mahométan. Le consul de la nation française, qui avait reçu depuis peu de temps une somme considérable pour le délivrer, ayant appris ce qui se passait, interposa son autorité, et alla trouver le maître, qui

d'abord ne voulut rien écouter; mais le consul, ne se rebutant pas, lui représenta que rien n'était plus trompeur que les apparences; que quand la chose serait vraie, il y aurait peu de gloire à lui de faire périr son esclave; que d'ailleurs, en le perdant, il perdrait une somme considérable qu'il avait à lui donner pour sa rançon. Cette dernière raison fut plus forte que les autres. Le maître se laissa gagner, retira Regnard des mains du divan, en avouant qu'il l'avait accusé sur un simple soupçon, et que son crime n'était confirmé par aucune preuve. Il le remit en liberté, après avoir reçu le prix dont il était convenu avec le consul.

Anecdotes d'Alexandre Lainez.

144. A. Lainez était de Chimay, où après quelques voyages il s'était réfugié. Comme il était pauvre, il y mena une vie assez retirée pendant deux ans, lorsqu'il fut ramené dans le monde par une aventure singulière. M. l'abbé Fautrier, homme de beaucoup d'esprit, intendant de la province, reçut ordre de M. Louvois de faire en sorte d'arrêter quelques libelles qui inondaient la Flandre, et d'en saisir, s'il pouvait, les auteurs. M. Fautrier apprit qu'il y avait un homme, à Chimay, qui était toujours enfermé dans sa maison, occupé à

écrire. Il s'y transporta avec un détachement de cinquante hommes, et y trouva Lainez, vêtu d'une mauvaise robe de chambre et entouré de papiers. On les visita, et on n'y trouva que d'agréables relations et des vers charmans. L'intendant, après cette lecture, l'embrassa, lui dit qu'il était déplacé, et lui proposa de le suivre. Lainez lui dit nettement qu'il n'avait point d'autre vêtement que sa robe de chambre. « Montez toujours dans mon carrosse, répliqua l'abbé, vous aurez avant trois jours des habits et tout ce qui vous sera nécessaire. » Depuis ce jour-là cet agréable poète fit les honneurs de l'intendance.

145. Le grand appétit de Lainez surprenait ceux avec qui il mangeait souvent. Un jour qu'il avait dîné pendant cinq ou six heures, on lui demanda, le voyant un instant après se remettre à table, s'il n'avait pas dîné? Il répondit : « Est-ce que mon estomac a de la mémoire? »

146. Lainez amusait les gens de toute sorte d'état, jusqu'à leur faire oublier leurs affaires et leur devoir. Il rencontra un matin son ami Moreau, musicien, qui passait dans la rue Saint-Jacques pour aller donner des leçons à quelques écoliers; il lui dit: « Entrons un moment au Lion-d'Or pour boire une bouteille d'un excellent vin nouvellement arrivé. » Moreau accepta la partie, et, la bouteille étant bue, descendit pour en demander une autre. Il vit dans ce moment passer à cheval deux

maîtres à danser de sa connaissance, qui allaient donner des leçons. Il les invite à venir boire un coup. Ces messieurs mettent pied à terre, attachent leurs chevaux dans une petite cour et montent à la chambre où était Lainez. Ils furent si charmés de sa conversation, que non-seulement ils y déjeûnèrent, mais y firent un repas qui dura jusqu'à six heures du soir, ayant oublié et leurs écoliers et leurs propres chevaux, qui se débridèrent enfin et entrèrent dans la chambre de la servante, où ils défirent le lit et mangèrent la paillasse.

147. Lainez récitait, chez madame la comtesse de Verrue, des vers tout-à-fait charmans. Un célèbre académicien, qui se trouvait dans l'assemblée, croyant faire un compliment agréable au poète, lui dit : « Pourquoi un homme de votre mérite ne demande-t-il pas à être des nôtres? — Eh! monsieur, lui repartit-il d'un ton fier, qui serait votre juge? »

148. Après que Lainez eut reçu les sacremens dans sa dernière maladie, le prêtre à qui il s'était confessé fit emporter, pendant la nuit, une cassette pleine de vers licencieux. Le moribond s'étant réveillé, cria au voleur, fit venir un commissaire, dressa sa plainte, obligea le prêtre de rapporter lui-même la cassette, et sur-le champ se fit transporter dans une chaise sur la paroisse Saint-Roch, où il mourut. Il avait imaginé follement de se faire mener dans la plaine de Montmartre, et

d'y mourir, pour voir encore une fois lever le soleil.

Anecdotes de N. Boileau-Despréaux.

149. Despréaux excellait au jeu de quilles, qu'il aimait, et il les abattait quelquefois toutes neuf d'un seul coup de boule. « Il faut avouer, disait-il, que j'ai deux grands talens aussi utiles l'un que l'autre à un état et à la société : l'un de bien jouer aux quilles, l'autre de bien faire des vers. »

150. Louis XIV ayant donné une pension de deux cents pistoles à Despréaux, peu de temps après qu'il eut publié ses satires, un grand seigneur dit que bientôt le roi donnerait des pensions aux voleurs de grands chemins.

151. Despréaux ayant appelé le traiteur Mignot un empoisonneur, celui-ci porta sa plainte au magistrat, qui le renvoya, en lui disant que l'injure dont il se plaignait n'était qu'une plaisanterie dont il devait rire tout le premier. Cette raison, bien loin de l'apaiser, ne fit qu'irriter sa colère. Il résolut de se faire justice lui-même. Pour cet effet il s'avisa d'un expédient tout nouveau. Mignot avait la réputation de faire d'excellens biscuits, et tout Paris en envoyait chercher chez lui. Il sut que l'abbé Cotin avait fait une satire contre

Despréaux, leur ennemi commun. Mignot la fit imprimer à ses dépens, et quand on venait chercher du biscuit, il l'enveloppait dans la feuille qui contenait la satire imprimée, afin de la répandre dans le public, associant ainsi ses talens à ceux de l'abbé Cotin. Quand Despréaux voulait se réjouir avec ses amis, il envoyait chercher des biscuits chez Mignot, pour avoir la satire de Cotin. Cependant la colère de Mignot s'apaisa, quand il vit que la satire de Despréaux, loin de le décrier, l'avait rendu extrêmement célèbre. En effet, depuis ce temps-là tout le monde voulait aller chez lui. Mignot gagna du bien dans sa profession, et il faisait gloire d'avouer qu'il devait sa fortune à Despréaux.

152. Mademoiselle de Lamoignon ne trouvait pas bon que Despréaux fît des satires, parce qu'elles blessent la charité. « Mais ne me permettriez-vous pas, lui dit-il un jour, de faire une satire contre le Grand-Turc, ce prince infidèle, l'ennemi de notre religion? — Contre le Grand-Turc? reprit mademoiselle de Lamoignon, c'est un souverain, et il ne faut jamais manquer de respect aux personnes de ce rang. — Mais contre le diable? répliqua Despréaux, vous me le permettez bien. — Non, dit-elle encore après un moment de réflexion, il ne faut jamais dire de mal de personne. »

153. Les grands hommes sont ceux qui aperçoi-

vent le mieux leurs fautes, et qui se le pardonnent le moins. « Les critiques que je crains le plus, disait Despréaux, sont celles que je me fais à moi-même. »

154. Un homme de fort bon esprit, mais qui n'avait point de lettres, disait un jour devant Despréaux qu'il aimerait mieux savoir faire la barbe que de faire un bon poème. « Qu'est-ce que des vers, disait-il, et où cela mène-t-il? — C'est en cela, reprit Despréaux, que j'admire la poésie, que n'étant bonne à rien, elle ne laisse pas de faire les délices des hommes intelligens. »

155. Lorsque Despréaux avait donné au public un nouvel ouvrage, et qu'on venait lui dire que les critiques en parlaient fort mal : « Tant mieux, répondait-il ; les mauvais ouvrages sont ceux dont on ne parle pas. »

Anecdotes de Philippe de Courcillon, Marquis de Dangeau.

156. Le marquis de Dangeau avait souverainement l'esprit de calcul et de combinaison. Un jour qu'il allait se mettre au jeu du roi, il demanda à Sa Majesté un appartement dans Saint-Germain, où était la cour. La grâce était difficile à obtenir, parce qu'il y avait peu de logemens en ce lieu-là. Le roi lui répondit qu'il le lui accorderait, pourvu qu'il

le lui demandât en cent vers qu'il ferait pendant le jeu; mais cent vers bien comptés; pas un de plus ni de moins. Après le jeu, où il avait paru aussi peu occupé qu'à l'ordinaire, il dit les cent vers au roi. Il les avait faits, exactement comptés, placés dans sa mémoire, et ces trois efforts n'avaient pas été troublés par le cours rapide du jeu, ni par les différentes attentions promptes et vives qu'il demande à chaque instant.

157. Le talent que le marquis de Dangeau avait pour la poésie lui valut une aventure fort singulière. Le roi et sa belle-sœur avaient entrepris de faire des vers, à l'envi l'un de l'autre. Ils se montrèrent leurs ouvrages, qui n'étaient que trop bons. Ils se soupçonnèrent réciproquement d'avoir eu du secours, et par l'éclaircissement où leur bonne foi les mena bientôt, il se trouva que le marquis de Dangeau, à qui ils s'étaient adressés, chacun avec beaucoup de mystère, était l'auteur caché des vers de tous les deux. Il lui avait été ordonné, de part et d'autre, de ne pas faire trop bien; mais le plaisir d'être doublement employé de cette façon ne lui permettait guère de bien obéir.

Anecdote de Bernard de La Monnaye.

158. La Monnaye était d'une humeur gaie, et

il avait quelquefois des saillies assez plaisantes. Un de ses amis, appelé Lainez, l'entraîna un jour dans un cabaret, où une conversation vive et aimable, échauffée par d'excellent vin, les retint jusqu'au lendemain à neuf heures du matin. Madame de La Monnaye, inquiète de l'absence de son mari, fut le chercher jusque dans ce cabaret, où Lainez, l'apercevant de loin, s'écria : « Voilà ta femme. » La Monnaye qui ne la voyait point encore, parce qu'il avait la vue basse, lui dit : « Ah ! mon ami, voilà le premier bon office que m'ait rendu ma vue ! »

TAYLOR INST. OXFORD

Anecdote d'Anne Lefèvre, devenue madame Dacier.

159. M. Lefèvre ne pensait nullement à élever sa fille dans les lettres; mais le hasard en décida autrement. Ce savant avait un fils qu'il élevait avec un grand soin. Pendant qu'il lui donnait des leçons, Anne Lefèvre, qui avait alors onze ans, était présente et travaillait en tapisserie. Il arriva un jour que le jeune écolier répondant aux questions de son père, sa sœur le soufflait en travaillant, et lui suggérait ce qu'il devait répondre. Le père l'entendit, et, ravi de cette découverte, il résolut d'étendre sur elle ses soins et de l'appliquer à l'étude.

Elle fut très-fâchée d'avoir tant parlé ; car dès ce moment elle fut assujétie à des leçons réglées. Elle fit en peu de temps de si grands progrès, que son père, charmé d'un si excellent naturel, s'appliqua entièrement à l'instruire. De son écolière elle devint son conseil, de sorte qu'il ne faisait rien sans le lui communiquer.

160. Madame Dacier avait un fils qui était plus avancé à dix ans que les autres ne le sont à vingt. On en jugera par ce seul trait. Elle lui avait fait lire Hérodote ; et comme il avait une passion extrême pour les lettres et une avidité insatiable pour la lecture, il lui avait dérobé un Polybe qu'il lisait en secret. Ce vol fut découvert ; et une personne d'esprit lui ayant demandé un jour quel jugement il portait sur ces deux historiens, cet enfant lui répondit : « Hérodote est un grand enchanteur ; mais Polybe est un homme d'un grand sens. »

161. Quand madame Dacier eut entrepris sa traduction de Térence, plusieurs de ses amis tâchèrent de la détourner de son entreprise, en lui représentant que le Térence de Port-Royal était si estimé, que quand même le sien serait meilleur, le préjugé serait contre elle, et qu'elle aurait le déplaisir d'échouer dans son dessein. Mais ces oppositions, bien loin de la rebuter, enflammèrent encore plus son courage. Elle se donna des peines incroyables pour vaincre ce préjugé. Elle se levait à cinq heures du matin pendant un hiver fort

rude, et fit quatre comédies. Mais quelques mois après, quand elle relut son ouvrage, et qu'elle le compara avec l'original, elle trouva que son grand travail lui avait nui, et qu'elle était fort éloignée d'avoir attrapé les grâces, la naïveté et la noble simplicité de son auteur. Affligée au dernier point du mauvais succès de cet essai, et dégoûtée de son travail, elle eut le courage de jeter au feu ces quatre comédies et de recommencer. Comme elle s'y prit avec plus de modération, elle réussit beaucoup mieux, et mit enfin cet ouvrage dans une si grande perfection qu'il fut admiré de ceux mêmes qui lui avaient été le plus opposés.

Anecdotes de Jean Palaprat.

162. Palaprat logeait au Temple chez le duc de Vendôme, où quelquefois il n'y avait point de dîner, et d'autres fois il y avait des repas énormes. Palaprat disait sur cela : « Dans cette maison on ne peut mourir que d'indigestion ou d'inanition. »

163. On prétend que Palaprat avait fait sa comédie du *Grondeur* en un acte, et que Brueys, à qui il l'envoya, la mit en trois. Sur quoi Palaprat dit : « Jarnidious ! j'avais envoyé à ce coquin une jolie petite montre d'Angleterre, il m'en a fait un tourne-broche. »

L'abbé Brueys contait la chose autrement. Etant

un jour dans une compagnie avec Palaprat, quelqu'un vint à parler du *Grondeur*, et en fit l'éloge. « Le *Grondeur !* reprit vivement Brueys; oui, c'est une bonne pièce. Le premier acte est excellent, il est tout de moi; le second, couci-couci: Palaprat y a travaillé; pour le troisième, il ne vaut pas le diable : je l'avais abandonné à ce barbouilleur.— Ce coquin! dit alors Palaprat, il me pouille tout le jour de cette façon, et mon chien de tendre pour lui m'empêche de me fâcher. »

Anecdotes de P.-D. Huet.

164. M. Huet était plus occupé de ses livres que de ses fonctions épiscopales. Un paysan, à qui on répondit trois fois consécutives qu'il ne pouvait point voir le prélat, parce qu'il étudiait: « Eh! pourquoi, repartit-il, le roi ne nous a-t-il pas donné un évêque qui ait fait toutes ses études? »

165. « Je ne lis jamais, disait M. Huet, mes lettres le soir avant de me mettre au lit, ni sur le midi avant de me mettre à table. On trouve ordinairement dans les lettres bien plus de mauvaises nouvelles que de bonnes; en les lisant on se présente à soi-même des sujets d'inquiétude qui troublent le sommeil et le repas. »

Anecdotes d'André Dacier.

166. M. Dacier épousa, en 1683, Anne Lefèvre. On rapporte que Gaston, duc d'Orléans, ayant vu marier deux personnes si peu favorisées des biens de la fortune, dit assez plaisamment que c'était la faim qui épousait la soif. On a dit aussi de l'union de M. Dacier et de mademoiselle Lefèvre que c'était le mariage du grec et du latin.

167. On demandait un jour à M. Dacier lequel était plus beau, de Virgile ou d'Homère. Il répondit qu'Homère était plus beau de mille ans.

168. Despréaux appelait les interprétations singulières que Dacier faisait des anciens poètes, « les révélations de M. Dacier. » Il disait aussi en parlant de M. Dacier : « Il fuit les Grâces, et les Grâces le fuient. »

169. M. Pavillon disait qu'il ferait un livre sous le titre de *Guerre des auteurs*, où il travestirait M. Dacier en un bon gros mulet chargé du bagage de toute l'antiquité.

Anecdotes de J.-C. de Campistron.

170. Campistron avait tout ce qu'il fallait pour

remplir les devoirs des différentes places que lui donna M. de Vendôme. Sa négligence à répondre aux lettres qu'on lui écrivait, est la seule chose qu'on eût à lui reprocher. Il avait là-dessus une réputation si bien établie, qu'un jour qu'il brûlait un tas immense de lettres, M. de Vendôme, qui lui voyait faire cette expédition avec un soin infini, dit à ceux qui se trouvèrent présens : « Le voilà tout occupé à faire ses réponses. »

171. Campistron alla dîner un jour à la maison de plaisance de M. l'archevêque de Toulouse. A son retour il voulut prendre, sur la place, des porteurs, pour le reconduire chez lui. Ils firent quelques difficultés à cause de sa pesanteur et de l'éloignement de sa maison. Campistron les menaça et leur donna même des coups de bâton. La colère où il se mit, jointe à la réplétion que lui causait le grand repas qu'il avait fait chez M. l'archevêque, le fit aussitôt tomber en apoplexie. On le porta promptement chez un chirurgien, qui le saigna, et de là chez lui, où il mourut au bout de quelques heures.

Anecdotes de Charles Rivière Dufreny.

172. Dufreny était un des plus grands dissipateurs qui aient jamais été au monde. L'or du Pé-

rou n'aurait pas suffi à ses profusions. Il était un des trois particuliers que Louis XIV disait qu'il ne pouvait pas enrichir. Ce prince lui assigna un jour deux mille écus pour une course qu'il lui fit faire du camp de Compiègne, où la cour était alors, à Paris. Quand Dufreny eut touché cette somme, il courut chez un ami du même caractère que lui. Ils tinrent conseil entre eux sur ce qu'ils feraient de cet argent, et après de mûres délibérations, ils arrêtèrent qu'ils se feraient habiller tous les deux, et que le surplus serait employé à faire un repas dont il serait parlé. Leurs emplettes faites, ils allèrent chez un fameux traiteur, à qui ils ordonnèrent de leur tenir prêts pour le lendemain matin une prodigieuse quantité d'œufs frais, cinquante épaules de veaux et une centaine de carpes. La singularité de cette demande surprit le traiteur; il ne put s'empêcher de rire et de leur demander s'ils voulaient traiter tout un régiment. Dufreny lui répondit, l'argent à la main, de ne s'embarrasser de rien. Le traiteur envoya, dès la pointe du jour, acheter tous les œufs frais dont il avait besoin; il rassembla aussi le nombre des épaules de veaux et des carpes qu'on lui avait demandées. Dufreny et son ami se rendirent chez le traiteur à l'heure dite. Ils se firent faire un potage de petit-lait et des œufs frais; ils ne prirent, des épaules de veaux, qu'un petit morceau délicat qu'on appelle la noix, et des carpes, que les langues, dont on leur fit un

ragoût. Ils firent donner aux pauvres le surplus des carpes et des épaules de veaux.

173. On dit de ce même auteur qu'il devait un jour trois cents livres à sa blanchisseuse. Elle lui assura qu'elle ne sortirait pas de chez lui qu'il ne l'eût payée. Comme il avait dans Paris plusieurs maisons, « Voilà la clef, lui dit-il; quand tu seras lasse de rester ici, tu t'en iras; pour moi, je n'y reviendrai de huit jours. Mais, ajouta-t-il, voyant que cette femme s'emportait, tu n'as pas coutume de me presser ainsi. — C'est qu'il me faut de l'argent, lui répondit-elle; je me marie. — Comment, répliqua Dufreny, tu te maries avec cent écus? — J'ai encore, reprit-elle, deux mille sept cents livres argent comptant. — Et qui épouses-tu? interrompit Dufreny. — Un laquais, répondit la blanchisseuse. — Un laquais? repartit Dufreny. Apporte-moi ces deux mille sept cents livres; je vaux mieux qu'un laquais, et je t'épouserai, moi. » Elle accepta l'affaire, et l'histoire n'ajoute pas s'il fut content d'un pareil mariage.

174. Dufreny fit une comédie sous le titre de *Sancho Pança*, qui n'a pas été imprimée. A la fin de cette pièce, le duc dit : « Je commence à être las de ce Sancho. — Et moi aussi, » reprit aussitôt un plaisant du parterre. Ce brusque jugement fut confirmé par celui du public, et l'auteur n'a jamais osé en appeler.

175. Dufreny ne jugea pas à propos de prendre

parti dans la querelle sur les anciens et les modernes; mais il fit assez entendre ce qu'il pensait, lorsqu'il dit dans son *Mercure :* « En voyant Homère à travers vingt-six siècles, imaginez-vous voir de loin une femme à travers un brouillard épais. Quelqu'un qui en serait devenu amoureux par accident, aurait beau vous crier : « Voyez-vous la délicatesse de ses traits, la douce vivacité de ses yeux, la nuance imperceptible des lis et des roses de ce teint délicat. — Eh morbleu ! répondriez-vous à cet amant enthousiasmé, comment voulez-vous que j'en juge à travers ce brouillard? »

Quelqu'un disait à Dufreny : « Pauvreté n'est pas vice. — C'est bien pis, » répondit-il.

Anecdotes de F.-T. de Choisi.

176. L'abbé de Choisi perdit un jour cinquante louis sur sa parole contre la belle madame Dufrenoi ; et n'ayant point d'argent pour la payer, il se passa je ne sais combien de jours sans qu'elle entendît parler de lui. Elle s'en ennuya à la fin, et le fit souvenir de son engagement. L'abbé de Choisi lui envoya un exemplaire des livres qu'il avait composés. Il lui manda en même temps que, s'il était vrai, comme il était porté dans le billet qu'elle lui avait écrit, qu'elle attendît après sa

dette, pour jouer, il la priait de se désennuyer avec ses livres, en attendant qu'il pût la satisfaire. Madame Dufrenoi trouva nouvelle cette manière de s'excuser de payer ses dettes, et elle fut tentée de faire des livres comme les autres, afin qu'avec ses ouvrages elle pût contenter ses créanciers quand ils lui enverraient demander de l'argent.

177. « Pendant que je travaillais, dit l'abbé de Choisi, à l'histoire de Charles VI, monseigneur le duc de Bourgogne m'adressa un jour ces paroles : « Comment vous y prendrez-vous pour dire que ce roi était fou? — Monsieur, lui réponds-je sans hésiter, je dirai qu'il était fou. La seule vertu distingue les hommes dès qu'ils sont morts. »

Anecdote de C.-F. Fraguier.

178. L'abbé Fraguier était connu par son admiration pour les anciens. Dans la lecture d'Homère qu'il avait recommencée cinq ou six fois, il lui arriva une chose qui, quoique probablement arrivée à la plupart de ceux qui en ont fait de même leur principale étude, ne laisse pas de paraître fort singulière. Pour mieux retenir, ou pour reconnaître plus facilement tous les beaux endroits d'Homère, il les soulignait d'un coup de crayon dans son

exemplaire, à mesure qu'il le lisait. A la seconde lecture, il fut surpris de retrouver des beautés qu'il n'avait pas aperçues la première fois, et qui, plus vives encore, semblaient lui reprocher une injuste préférence. Ce spectacle se renouvela à la troisième, à la quatrième lecture ; et de surprise en surprise, de remarques en remarques, l'ouvrage se trouva presque souligné d'un bout à l'autre. Ce n'était, selon lui, qu'après avoir éprouvé quelque chose de semblable, qu'on pouvait parler dignement du Prince des poètes.

Anecdotes de J.-B. Fruchet.

179. Le père Sébastien, carme, a été extrêmement célèbre par le talent qu'il avait pour les mécaniques. Charles II, roi d'Angleterre, avait envoyé à Louis XIV deux montres à répétition, les premières qu'on ait vues en France. Elles ne pouvaient s'ouvrir que par un secret : précaution des ouvriers anglais pour cacher la nouvelle construction et s'en assurer d'autant plus de gloire et de profit. Les montres se dérangèrent et furent remises entre les mains de Martineau, horloger du roi, qui n'y put travailler, faute de les savoir ouvrir. Il dit à M. Colbert qu'il ne connaissait qu'un jeune carme capable d'ouvrir les montres ;

que, s'il n'y réussissait pas, il fallait se résoudre à les renvoyer en Angleterre. M. Colbert consentit qu'il les donnât au père Sébastien, qui les ouvrit assez promptement, et de plus, les raccommoda sans savoir qu'elles étaient au roi, ni combien était important par les circonstances l'ouvrage dont on l'avait chargé. Il était habile en horlogerie, et ne demandait que des occasions de s'y exercer. Quelque temps après, il vient de M. Colbert un ordre au père Sébastien de le venir trouver à sept heures du matin d'un jour marqué : nulle explication sur les motifs de cet ordre : silence qui pouvait causer quelque terreur. Le père Sébastien ne manqua pas à l'heure. Il se présente interdit et tremblant. Le ministre, accompagné de deux membres de l'Académie des sciences, le loue sur les montres et lui apprend pour qui il a travaillé; l'exhorte à suivre son grand talent pour les mécaniques, surtout à étudier les hydrauliques, qui devenaient nécessaires à la magnificence du roi; lui recommande de travailler sous les yeux de ces deux académiciens qui le dirigeront ; et, pour l'animer davantage et parler plus dignement en ministre, il lui donna 600 liv. de pension, dont la première année, suivant la coutume de ce temps-là, lui fut payée le même jour. Il n'avait alors que dix-neuf ans : de quel désir de bien faire dut-il être enflammé!

180. Le czar Pierre le Grand honora le père

Sébastien d'une visite qui dura trois heures. Ce monarque, né dans une barbarie si épaisse et avec tant de génie, créateur d'un peuple nouveau, ne pouvait se rassasier de voir dans le cabinet de cet habile homme tant de modèles de machines ou inventées ou perfectionnées par lui, tant d'ouvrages dont ceux qui n'étaient pas recommandables par une grande utilité, le devenaient au moins par une extrême industrie. Après la longue application que ce prince donna à cette espèce d'étude, il voulut boire et ordonna au père Sébastien, qui s'en défendit le plus qu'il put, de boire après lui dans le même verre, où il versa lui-même le vin, lui à qui le despotisme le plus absolu aurait pu persuader que le commun des hommes n'était pas de la même nature qu'un empereur de Russie. On peut même penser qu'il fit naître exprès une occasion de mettre le père Sébastien de niveau avec lui.

181. C'est le père Sébastien qui a inventé pour Marly une machine à transporter de gros arbres tout entiers, sans les endommager, de sorte que du jour au lendemain Marly changeait de face, et était orné de longues allées arrivées la veille.

Anecdotes de Simon de Laloubère.

182. M. de Laloubère perdit de bonne heure son père, mais il trouva dans sa mère un guide sûr et zélé : c'était une femme de mérite, qui résolut de suivre par elle-même les études de son fils qui était déjà en rhétorique. Chaque jour elle lui en fit rendre un compte exact. Le jeune Laloubère, à qui cette inspection paraissait gênante et peut-être déplacée, se flatta qu'au moins elle ne durerait pas; et comme il lisait alors dans le grec les poêmes d'Homère dont il était enchanté, il y ajoutait le plaisir malin de lui en réciter soir et matin un grand nombre de vers, persuadé qu'un langage si extraordinaire mettrait bientôt sa patience à bout. Il se trompa; l'attention de sa mère se renouvelait sans cesse et augmentait au point qu'il ne put s'empêcher de lui en marquer son étonnement et de lui avouer de bonne foi quel avait été son projet. Elle répondit à cet aveu par un autre qui ne le surprit pas moins; c'est qu'insensiblement elle avait pris un tel goût à l'harmonie de ces vers grecs, que quand il ne lui en réciterait plus par devoir, elle lui en demanderait quelquefois par amitié.

183. Lorsque M. de Laloubère se fut retiré à Toulouse, âgé de 50 ans, il rechercha mademoiselle Bertrand, sa parente; et pour l'obtenir il

fit lui-même son propre portrait, le présenta à la demoiselle sans se nommer, lui demanda sa main pour cet inconnu, et l'obtint.

Anecdote de Michel Baron.

184. On rapporte de Baron qu'étant à la foire de Bourges, où son père l'avait envoyé pour y vendre ses marchandises, il fut si charmé de quelques pièces qu'il vit représenter dans cette ville, qu'il fut s'offrir à la troupe qui y jouait. On l'accepta; et après avoir couru quelques années la province, il vint briller à Paris. Il mourut dans un âge assez avancé par un accident très-singulier. Il représentait dans le *Cid* le rôle de don Dièguc; en poussant avec le pied son épée que le comte de Gormas lui fait tomber, il en rencontra malheureusement la pointe, qui le blessa. Il négligea cette petite blessure, et au bout de quelques jours la grangrène s'y mit. On lui fit entendre qu'il fallait lui couper la jambe; mais il répondit qu'il aimait mieux mourir que de souffrir cette opération, ajoutant qu'un roi de théâtre se ferait huer avec une jambe de bois. Il mourut deux jours après.

Anecdote de J.-B. du Trousset de Valincour.

185. M. de Valincour ayant perdu sa bibliothèque dans l'incendie qui consuma sa belle maison de Saint-Cloud, répondit à ceux qui cherchaient à le consoler de ce malheur : « J'aurais bien mal profité de mes livres, si je n'avais pas appris à m'en savoir passer. »

Anecdote d'A. Houdart de La Motte.

186. Lorsque, dans le cours de la dispute sur Homère, M. de La Motte critiquait quelque endroit de cet auteur, madame Dacier lui répondait toujours avec enthousiasme : « Ah, si vous saviez le grec ! — Il me semble, dit à ce propos ingénieusement M. de La Motte, entendre le héros de Cervantes, qui, parce qu'il est armé chevalier, voit des enchanteurs où son écuyer ne voit que des moutons. »

Anecdote de R.-A. de Vertot.

187. L'Histoire des révolutions de Suède fut si estimée à Stockholm même, que l'envoyé qui était sur le point de passer en France, fut chargé par ses instructions de faire connaissance avec l'auteur, et de l'engager à entreprendre une histoire générale de Suède. Cet envoyé, qui croyait trouver l'abbé de Vertot à Paris dans les meilleures compagnies et répandu dans le plus grand monde, surpris de ne le voir nulle part, s'informa où il était. Ayant appris que ce n'était qu'un curé de village, il rendit compte de sa commission d'une manière qui fit échouer le projet.

Anecdote de J.-B. Rousseau.

188. Rousseau était si honteux de sa naissance, qu'il ne voulait pas même porter le nom de son père. Il se fit appeler quelque temps *Verniettes*, et c'est sur ce faux nom que quelques-uns de ses amis mêmes firent cette anagrame : « *Tu te renies.* »

A la première représentation de la comédie du *Flatteur*, où l'on prétend que Rousseau s'est peint, son père, qui était entré au spectacle pour son argent fut sensible, autant qu'on peut le juger, aux

applaudissemens qu'on donnait à son fils ; il ne put contenir sa joie, et il fit connaître à ceux qui l'environnaient qu'il était le père de l'auteur. La pièce finie, ce bon homme, tout ému, cherchait avec empressement à embrasser son fils. Il l'arrêta au sortir du théâtre, et lui fit un discours touchant, qui finissait par ces mots : « Enfin je suis ton père. —Vous, mon père ! » s'écria Rousseau ; et dans ce moment il s'enfuit et laissa ce pauvre homme pénétré de douleur et fondant en larmes.

Anecdotes de Melchior de Polignac.

189. Six mois après que M. de Polignac fut venu au monde, il fut exposé à un grand malheur. Il était nourri à la campagne. Sa nourrice, qui était fille, fit une faute qui l'obligea à s'enfuir. Elle disparut un soir après avoir porté l'enfant sur un fumier où il passa toute la nuit. Heureusement c'était dans la belle saison ; on le trouva le lendemain, sans qu'il lui fût arrivé aucun accident.

190. M. le duc de Chaulnes ayant été envoyé à Rome sous le pontificat d'Alexandre VIII, pour terminer les démêlés du précédent pontificat avec la France, il souhaita que l'abbé de Polignac eût quelque part à la négociation. Le nouveau pape se plaignit en badinant que ce jeune abbé était un

séducteur. « Il ne me contredit jamais, disait-il, il paraît être toujours de mon avis, et je ne sais comment, pour l'ordinaire, il m'entraîne dans le sien. » Les affaires ayant été heureusement terminées, et les articles de l'accommodement étant dressés, l'abbé de Polignac revint à la cour, pour les proposer au roi, qui, après une longue audience qu'il lui avait donnée, dit : « Je viens d'entretenir un homme et un jeune homme qui m'a toujours contredit et m'a toujours plu. »

191. L'abbé de Polignac, indigné de la hauteur avec laquelle les Hollandais le traitaient aux conférences de Gertruidembourg, leur dit : « Messieurs, vous parlez bien comme des gens qui ne sont pas accoutumés à vaincre. » Quelque temps après, la face des affaires étant changée par la réunion des cours de Versailles et de Londres, les plénipotentiaires hollandais déclarèrent aux ministres du roi qu'ils pouvaient se préparer à sortir de Hollande. L'abbé de Polignac, qui n'avait pas oublié la hauteur avec laquelle ils lui avaient parlé aux conférences de Gertruidembourg, leur dit : « Non, messieurs, nous ne sortirons pas d'ici; nous traiterons chez vous, nous traiterons de vous, et nous traiterons sans vous. »

Anecdotes de Charles Rollin.

192. Rollin avait été reçu maître coutellier, lorsqu'un bénédictin dont il servait souvent la messe découvrit en lui des dispositions pour les lettres. Ce bon religieux obtint une bourse dans un collége pour ce jeune homme et le fit étudier.

193. Le célèbre M. Hersan, qui était dans l'usage de redoubler l'ardeur de ses écoliers de rhétorique par d'honorables épithètes, disait publiquement qu'il n'en trouvait point qui distinguât assez le jeune Rollin, et qu'il était quelquefois tenté de le qualifier de divin. Il lui renvoyait presque tous ceux qui lui demandaient des pièces de vers ou de prose. « Adressez-vous à lui, disait-il, il fera encore mieux que moi. »

194. M. Rollin étant devenu professeur de rhétorique, montra un talent singulier pour former des jeunes gens. M. le premier président Portail se plaisait quelquefois à faire semblant de lui reprocher qu'il l'avait excédé de travail; et M. Rollin lui répondait sérieusement: « Il vous sied bien, monsieur, de vous en plaindre; c'est cette habitude au travail qui vous a distingué dans la place d'avocat général et qui vous a élevé à celle de premier président. Vous me devez votre fortune. »

195. Le collége de Beauvais était presque inconnu quand la direction en fut confiée à M. Rol-

lin. Cette école devint bientôt célèbre par les soins de son nouveau principal. Un homme de province qui ne le connaissait que de réputation, lui amena son fils pour être pensionnaire à Beauvais, ne croyant pas que cela pût souffrir aucune difficulté. M. Rollin se défendit de le recevoir sur ce qu'il n'avait pas un pouce de terrain qui ne fût occupé; et pour l'en convaincre, il lui fit parcourir tous les logemens. Ce père, au désespoir, ne chercha point à l'exprimer par de vaines exclamations. « Je suis venu, lui dit-il, exprès à Paris : je partirai demain; je vous enverrai mon fils avec un lit. Je n'ai que lui. Vous le mettrez dans la cour, à la cave si vous voulez; mais il sera dans votre collége, et dès ce moment-là je n'en aurai aucune inquiétude. » Il le fit comme il l'avait dit. M. Rollin fut obligé de recueillir le jeune homme et de l'établir dans son propre cabinet, jusqu'à ce qu'il lui eût ménagé une place ordinaire.

196. Dans le temps qu'en qualité de recteur de l'université, M. Rollin assistait à une thèse qui se soutenait au collége des Grassins, on vint l'avertir que M. de La Hoguette, archevêque de Sens et protecteur de ce collége, entrait dans la cour. Il envoya aussitôt au-devant de lui le prier de vouloir attendre deux minutes dans son carrosse; à quoi M. de Sens ne fit pas grande attention et entra dans la classe. Rollin donna ordre aussitôt à un homme entendu d'aller au-devant de lui le

complimenter, et de le retenir le plus long-temps qu'il pourrait avant de le mener au rang des fauteuils, où comme recteur il occupait la première place. Mais voyant qu'il n'y avait pas moyen d'arrêter le prélat, il dit à haute voix : « *Thesi finem impono* » (je mets fin à la thèse). M. de Sens remonta dans son carrosse, fort mécontent de ce procédé de la part d'un homme qui lui avait obligation. Rollin ne manqua pas d'aller le lendemain matin chez lui ; il lui demanda pardon de ce qui s'était passé la veille, et lui fit connaître qu'il avait été obligé d'en agir comme il avait fait, en qualité le recteur de l'université, qui doit toujours avoir la première place dans les assemblées publiques des colléges qui en dépendent. M. de Sens fut satisfait de son excuse et l'embrassa.

Anecdote de J.-B. Massillon.

197. Le fameux acteur Baron voulut entendre le père Massillon. Il fut frappé du vrai qu'il trouva dans toute son action, et dit à un autre acteur qui l'avait accompagné : « Mon ami, voilà un orateur, et nous, nous ne sommes que des comédiens. »

Anecdotes de Guiot Desfontaines.

198. L'abbé Desfontaines voulant se justifier auprès d'un magistrat qui ne pensait pas avantageusement de lui, le magistrat lui dit : « Si l'on écoutait tous les accusés, il n'y aurait pas de coupable. — Si l'on écoutait tous les accusateurs, repartit l'abbé, il n'y aurait point d'innocent. »

199. M. l'abbé d'Olivet a fort bien dit, à l'occasion de ses démêlés avec l'abbé Desfontaines : « Je suis fort étonné que l'abbé Desfontaines me poursuive si fort; il n'y a point de rivalité entre nous. Je travaille à faire honneur aux morts; lui, de son côté, il s'applique à déchirer les vivans. »

Anecdotes de F.-M. Arouet de Voltaire.

200. Voltaire, accusé d'avoir fait une satire contre Louis XIV, fut mis à la Bastille. C'est là que le jeune poète (il n'avait alors que vingt-deux ans) ébaucha le poème de la *Ligue*, corrigea sa tragédie

d'*OEdipe*, commencée long-temps auparavant, et fit une pièce de vers fort gaie sur le malheur d'y être. M. le duc d'Orléans, régent du royaume, instruit enfin de son innocence, lui rendit sa liberté et lui accorda une gratification. « Monseigneur, lui dit Voltaire, je remercie Votre Altesse royale de vouloir bien continuer à se charger de ma nourriture; mais je la prie de ne plus se charger de mon logement. »

201. Dans un moment où l'on parlait beaucoup d'un homme arrêté sur une lettre de cachet suspecte de fausseté, il demanda au président Hénault ce qu'on faisait à ceux qui fabriquaient de fausses lettres de cachet. « On les pend. — C'est toujours bien fait, dit Voltaire, en attendant qu'on pende ceux qui en signent de vraies. »

202. Tout le monde sait les querelles de Voltaire et de l'abbé Desfontaines. S'il en faut croire les biographes de Voltaire, cet abbé était un monstre d'ingratitude. Accusé d'un vice honteux, il avait été emprisonné dans un temps où l'on brûlait encore les hommes pour ces sortes de crimes. Voltaire, instruit du malheur de l'abbé Desfontaines, dont il ne connaissait pas la personne, et qui n'avait auprès de lui d'autre recommandation que de cultiver les lettres, courut à Fontainebleau trouver madame de Prie, alors toute puissante, et obtint d'elle la liberté du prisonnier, à condition

qu'il ne se montrerait point à Paris. Ce fut encore Voltaire qui lui procura une retraite dans la terre d'une de ses amies. Desfontaines y fit un libelle contre son bienfaiteur. On l'obligea de le jeter au feu, mais jamais il ne pardonna à Voltaire de lui avoir sauvé la vie. Il saisissait avidement dans les journaux toutes les occasions de le blesser. Il fit dénoncer *le Mondain* comme un poème dangereux, et exposa Voltaire aux fureurs d'une persécution. Enfin, il publia aussi *la Voltairomanie,* et ce ne fut qu'alors que Voltaire s'abandonna aux mouvemens de sa colère, en livrant ses adversaires au mépris public.

203. La tragédie de *Mérope* eut un succès étonnant. Entraîné par l'intérêt des situations, par une rapidité de dialogue inconnue au théâtre, par le talent d'une actrice qui avait su prendre l'accent vrai et passionné de la nature, le parterre fut agité d'un enthousiasme sans exemple. Il força Voltaire, caché dans un coin du théâtre, à venir se montrer aux spectateurs : il parut dans la loge de la maréchale de Villars; on cria à la jeune duchesse de Villars d'embrasser l'auteur de *Mérope,* et elle fut obligée de céder à l'impérieuse volonté du public, ivre d'admiration et de plaisir.

204. Comme on savait que Voltaire était en grand crédit auprès du roi de Prusse, la cour de Versailles le chargea, en secret, de négocier une alliance avec ce prince, et on convint que les per-

sécutions qu'il éprouvait de la part du théatin Boyer seraient le prétexte de son voyage en Prusse. Il y gagna la liberté de se moquer du pauvre théatin, qui alla se plaindre au roi que Voltaire le faisait passer pour un sot dans les cours étrangères. Le roi lui répondit : « C'est une chose convenue. »

205. Un orage de libelles venait de tomber sur Voltaire. Il s'en plaignit. On arrêta un malheureux violon de l'Opéra appelé Travenol, qui, avec l'avocat Rigoley de Juvigny, colportait ces libelles. Le père de Travenol, vieillard de quatre-vingts ans, va chez Voltaire demander la grâce du coupable; toute sa colère cède au premier cri de l'humanité. Il pleure avec le vieillard, l'embrasse, le console, et court avec lui demander la grâce de son fils.

206. Plusieurs désagrémens que Voltaire avait essuyés dans sa patrie, le déterminèrent enfin à se rendre aux invitations réitérées que le roi de Prusse lui avait faites de s'établir à Berlin. Il trouva dans le palais de ce prince la paix et presque la liberté, sans aucun autre assujétissement que celui de passer quelques heures avec le roi, pour corriger ses ouvrages et lui apprendre les secrets de l'art d'écrire. Il soupait presque tous les soirs avec lui. Ces soupers, où la liberté était extrême, où l'on traitait avec une franchise entière toutes les questions de métaphysique et de mo-

rale, où la plaisanterie la plus libre égayait ou tranchait les discussions les plus sérieuses, où le roi disparaissait presque toujours pour ne laisser voir que l'homme d'esprit, n'étaient pour Voltaire qu'un délassement agréable; le reste du temps était consacré librement à l'étude. La famille royale protégeait les goûts de Voltaire; il adressait des vers aux princesses, jouait la tragédie avec les frères et les sœurs du roi, et, en leur donnant des leçons de déclamation, il leur apprenait à mieux sentir les beautés de la poésie française. Voltaire se crut transporté dans un palais enchanté; mais la jalousie des gens de lettres appelés plus anciennement que lui à Berlin, dissipa bientôt cet enchantement. La Métrie, médecin du roi, vint dire à Voltaire que le roi, auquel il parlait un jour de toutes les marques de bonté dont il accablait son chambellan, lui avait répondu: « J'en ai encore besoin pour revoir mes ouvrages; on suce l'orange et on jette l'écorce. » Ce mot jeta dans l'âme de Voltaire une défiance qui ne lui permit pas de rester plus long-temps à Berlin. En même temps on dit au roi que Voltaire avait répondu un jour au général Manstein, qui le pressait de revoir ses mémoires : « Le roi m'envoie son linge sale à blanchir, il faut que le vôtre attende; » qu'une autre fois, en montrant un paquet de vers du roi, il avait dit dans un mouvement d'humeur : « Cet homme-là, c'est César et l'abbé Cottin. » Tous ces rapports,

faux ou non, remplirent fort bien leur but, ils causèrent la désunion du roi et de Voltaire. Mais Frédéric disait, long-temps après leur séparation, que jamais il n'avait vu d'homme aussi aimable que Voltaire ; et Voltaire, malgré son ressentiment, avouait que, quand Frédéric le voulait, il était le plus aimable des hommes.

207. Voltaire eut plusieurs fois la gloire de protéger l'innocence contre les fureurs du fanatisme. Tranquille dans sa retraite de Ferney, il voit arriver un jour une famille infortunée dont le chef a été traîné sur la roue par des juges fanatiques. Il apprend que Calas, vieillard infirme, a été accusé d'avoir pendu son fils, jeune et vigoureux, au milieu de sa famille, en présence d'une servante catholique ; qu'il avait été porté à ce crime par la crainte de le voir embrasser la religion catholique. Ce jeune homme passait sa vie dans les salles d'armes et dans les billards, et au milieu de l'effervescence générale, personne ne put jamais citer un seul mot, une seule démarche qui annonçassent de sa part le dessein de changer de religion, tandis qu'un autre fils de Calas, déjà converti, jouissait d'une pension, que ce père très-peu riche consentait à lui faire. Jamais dans un événement de ce genre un tel concours de circonstances n'avait plus éloigné les soupçons d'un crime, plus fortifié les raisons de croire à un suicide. La conduite du jeune homme, son caractère, le genre de

ses lectures, tout confirmait cette idée. Cependant un capitoul *, dont la tête ardente et faible était enivrée de superstition, et dont la haine pour les protestans n'hésitait pas à leur imputer des crimes, fait arrêter la famille entière. Bientôt la populace catholique s'échauffe; le jeune homme est à ses yeux un martyr. On répand bientôt que la religion protestante prescrit aux pères d'assassiner leurs enfans quand ils veulent abjurer; que pour plus de sûreté on élit dans des assemblées le bourreau de la secte. Le tribunal inférieur, conduit par le furieux David, prononce que le malheureux Calas est coupable. Le Parlement confirme le jugement à une pluralité très-faible. Condamné à la roue et à la question, ce père infortuné meurt en protestant qu'il n'est pas coupable; et les juges absolvent sa famille, complice nécessaire du crime ou de l'innocence de son chef. Cette famille, ruinée et flétrie par le préjugé, va chercher chez les hommes de sa croyance une retraite, des secours et surtout des consolations. Elle s'arrête auprès de Genève. Voltaire, attendri et indigné, se fait instruire de ces horribles détails, et bientôt sûr de l'innocence du malheureux Calas, il ose concevoir l'espérance d'obtenir justice. Le zèle des avocats est excité, et leur courage soutenu par ses lettres.

*On appelle *capitoul* à Toulouse ce qu'on appelle *échevin* en d'autres villes.

TAYLOR INST. OXFORD

Il intéresse à la cause de l'humanité l'âme naturellement sensible du duc de Choiseul. Le procès fut commencé. Aux mémoires des avocats, trop remplis de longueurs et de déclamations, Voltaire joignit des écrits plus courts, séduisans par le style, propres tantôt à exciter la pitié, tantôt à réveiller l'indignation publique. En plaidant la cause de Calas il soutenait celle de la tolérance. Des lettres remplies de ces louanges fines qu'il savait répandre avec tant de grâce, animaient le zèle des défenseurs, des protecteurs et des juges. L'arrêt de Toulouse fut cassé, et Calas fut déclaré innocent. Sa mémoire fut réhabilitée, et un ministre généreux fit réparer par le trésor public le tort que l'injustice des juges avait fait à cette famille aussi respectable que malheureuse. Les applaudissemens de la France et de l'Europe parvinrent jusqu'à Toulouse, et le malheureux David, succombant sous le poids du remords et de la honte, perdit bientôt la raison et la vie.

208. Quand Voltaire revint à Paris en 1778, un jour que le peuple l'entourait sur le Pont-Royal, on demanda à une femme du peuple qui était cet homme qui traînait la foule après lui : « Ne savez-vous pas, dit-elle, que c'est le sauveur de Calas ?» Voltaire sut cette réponse, et au milieu de toutes les marques d'admiration qui lui furent prodiguées, ce fut ce qui le toucha le plus.

209. Ces marques d'admiration furent cepen-

dant inouies. A peine Voltaire était-il arrivé à Paris, qu'une foule d'hommes, de femmes de tous les rangs, de toutes les professions, brûlaient du désir de voir le grand homme qu'ils admiraient: la jalousie se tut devant sa gloire. Le ministère, l'orgueil épiscopal furent obligés de respecter l'idole de la nation. L'enthousiasme avait passé jusque dans le peuple; on s'arrêtait devant ses fenêtres; on y passait des heures entières dans l'espérance de le voir un moment; sa voiture, forcée d'aller au pas, était entourée d'une foule nombreuse qui le bénissait et qui célébrait ses ouvrages. L'Académie française, qui ne l'avait adopté qu'à cinquante-deux ans, lui prodigua les honneurs, et le reçut moins comme un égal que comme le souverain de l'empire des lettres; les enfans des courtisans briguaient l'honneur de lui être présentés et de pouvoir se vanter de l'avoir vu. C'était au théâtre, où il avait régné si long-temps, qu'il devait attendre les plus grands honneurs. Il vint à la troisième représentation d'*Irène*, pièce faible à la vérité, mais remplie de beautés, et où les rides de l'âge laissaient voir encore du génie. Lui seul attira les regards d'un peuple avide de démêler ses traits, de suivre ses mouvemens, d'observer ses gestes. Son buste fut couronné sur le théâtre au milieu des applaudissemens, des cris de joie, des larmes d'enthousiasme et d'attendrissement. Il fut obligé, pour sortir, de percer la

foule entassée sur son passage; faible, se soutenant à peine, les gardes qu'on lui avait donnés pour l'aider lui étaient inutiles; à son approche on se retirait avec une respectueuse tendresse; chacun se disputait la gloire de l'avoir soutenu un moment sur l'escalier; chaque marche lui offrait un secours nouveau, et on ne souffrait pas que personne s'arrogeât le droit de le soutenir trop long-temps. Les spectateurs le suivirent jusque dans son appartement: les cris de *Vive Voltaire, vive la Henriade, vive Mahomet!* retentissaient autour de lui. On se précipitait à ses pieds, on baisait ses vêtemens. Jamais homme n'a reçu des marques plus touchantes de l'admiration, de la tendresse publique; jamais le génie n'a été honoré par un hommage plus flatteur. L'âme sublime et passionnée de Voltaire fut attendrie de ces tributs de respect et de zèle. « On veut me faire mourir de plaisir, » s'écriait-il; et, à en juger par les apparences, il semblait dire vrai.

210. On reproche à Voltaire d'avoir été un peu superficiel sur les matières qu'il a traitées, et il y a là-dessus quelques anecdotes assez plaisantes. Un jour, dit-on, plusieurs savans se trouvaient réunis chez M. Duclos. On y célébrait le génie universel de l'auteur de la Henriade. « Oui, dit d'abord un jurisconsulte, cela n'est pas douteux; M. de Voltaire est également versé dans la poésie, l'histoire, la physique, les belles-lettres, les ma-

thématiques, la médecine, l'histoire naturelle, etc.; c'est dommage qu'il soit un peu faible sur la jurisprudence : oh ! il faut convenir qu'il n'y entend pas grand'chose; mais c'est une bagatelle, et cela n'empêche pas qu'on ne puisse dire qu'il est universel. » Un mathématicien regrette ensuite qu'il ait voulu s'essayer dans les mathématiques; un historien, qu'il ait écrit l'histoire; un médecin, qu'il ait parlé de médecine; un théologien, de matières théologiques, etc.; et le refrain de chacun est toujours que dans les genres étrangers à celui qui parle, M. de Voltaire est un génie universel. A la fin on se regarde les uns les autres, on se met à rire, et M. Duclos recommande le secret à tous les assistans.

211. Voltaire étant à Leyde fut curieux d'y voir le célèbre Gravesande, qui y enseignait les mathématiques. Il alla lui faire sa visite sans se faire connaître, et fit tomber la conversation sur les systèmes astronomiques de Newton. Il en parla si mal, que le professeur voulut plusieurs fois changer d'entretien et parler d'autres choses; mais ce fut en vain, car M. de Voltaire y revenait toujours. Enfin Gravesande lui dit : « Je vois bien, monsieur, que vous ne connaissez les systèmes du philosophe anglais que par certains ouvrages de M. de Voltaire, qui prouvent bien qu'il n'y entend rien. —Comment, monsieur! c'est moi, répliqua le voyageur avec vivacité. — J'en suis bien fâché, repartit

le docteur hollandais; mais je n'ai dit que la vérité, et je ne puis m'en dédire. »

212. Voltaire, passant un jour par Soissons, reçut les députés de l'académie de cette ville. Ceux-ci, pour vanter leur académie, lui dirent que c'était la fille aînée de l'Académie française. «Oui, oui, répondit-il, fille aînée, fille sage et modeste qui n'a jamais fait parler d'elle. »

213. Un jour qu'il allait en poste, le postillon voulut absolument mettre un cheval de plus à sa voiture en disant qu'elle était trop lourde. Le maître de poste, qui savait que c'était Voltaire, lui cria : « Pars, coquin, l'esprit ne pèse rien. »

214. Pendant que Voltaire était à Berlin, vint à passer un Anglais qui avait une mémoire prodigieuse. Le roi, voulant rire aux dépens de Voltaire, et savoir jusqu'où pouvait aller la mémoire de l'Anglais, fit placer celui-ci derrière une tapisserie dans un moment où Voltaire allait lui faire la lecture d'un poème de plusieurs centaines de vers qu'il venait de composer. Aussitôt qu'il les eut récités, le roi lui dit d'un ton piqué : « Vous vous moquez donc de moi de venir me donner pour votre ouvrage des vers qu'un Anglais m'a déjà récités il y a plusieurs jours? » Voltaire, tout surpris, comme on peut bien le penser, assura au roi qu'il avait à peine fini ces vers, et qu'il y avait encore travaillé le matin. « Ce n'est pas ainsi qu'on me joue, » répliqua le roi, feignant d'être bien irrité;

et aussitôt il ordonna à un page d'appeler l'Anglais avec lequel on avait si bien concerté ce rôle. « Eh bien! voyons, lui dit le monarque en le voyant entrer, récitez-moi encore une fois la pièce de vers que vous m'avez présentée il y a quelques jours. » L'Anglais, dont la mémoire fidèle n'avait pas perdu un mot derrière la tapisserie, se mit à réciter les vers tels que Voltaire les avait lus. Celui-ci, ne pouvant comprendre que deux poètes eussent rencontré les mêmes mots dans une aussi longue pièce, commença à se frapper la tête et à faire toutes les protestations imaginables, disant que les vers dont il avait fait la lecture étaient à lui, et qu'il fallait qu'un sorcier s'en fût mêlé pour inspirer à l'Anglais les mêmes paroles. Le roi, après avoir joui quelque temps de son embarras, finit la scène par éclater de rire et par conter à Voltaire le tour qu'il lui avait joué. Celui-ci ne fut pas peu étonné de la mémoire prodigieuse de l'Anglais, à qui le roi fit un joli présent pour le récompenser du plaisir qu'il lui avait causé.

Anecdotes de J.-J. Rousseau.

214. Rousseau nous a conservé dans ses *Confessions*, avec une rare ingénuité, plusieurs traits qui peignent si bien son caractère et sa vie que nous

allons les rapporter en ses propres termes :

« J'ignore, dit-il, ce que je fis jusqu'à cinq ou six ans : je ne sais comment j'appris à lire ; je ne me souviens que de mes premières lectures et de leur effet sur moi. Ma mère avait laissé des romans. Nous nous mîmes à les lire après souper, mon père et moi. Il n'était question d'abord que de m'exercer à la lecture par des livres amusans ; mais bientôt l'intérêt devint si vif que nous lisions tour à tour, sans relâche, et passions les nuits à cette occupation. Nous ne pouvions jamais quitter qu'à la fin du volume. Quelquefois mon père entendant le matin les hirondelles, disait tout honteux : « Allons nous coucher, je suis plus enfant que toi. » En peu de temps j'acquis par cette dangereuse méthode, non-seulement une extrême facilité à lire et à entendre, mais une intelligence unique à mon âge sur les passions. Je n'avais aucune idée des choses que tous les sentimens m'étaient déjà connus. Je n'avais rien conçu, j'avais tout senti. Ces émotions confuses que j'éprouvai coup sur coup, n'altéraient point la raison que je n'avais point encore ; mais elles m'en formèrent une d'une autre trempe, et me donnèrent de la vie humaine des notions bizarres et romanesques dont l'expérience et la réflexion n'ont jamais bien pu me guérir. Les romans finirent avec l'été de 1719. La bibliothèque de ma mère épuisée, nous eûmes recours à la portion de celle de son père qui nous était échue.

Heureusement il s'y trouva de bons livres, et cela ne pouvait guère être autrement, cette bibliothèque ayant été formée par un ministre, à la vérité, et savant même, mais homme de goût et d'esprit. L'*Histoire de l'Eglise et de l'Empire,* par Lesueur, le *Discours de Bossuet sur l'histoire universelle*, les *Hommes illustres* de Plutarque, l'*Histoire de Venise,* par Nani, les *Métamorphoses* d'Ovide, La Bruyère, *les Mondes* de Fontenelle, ses *Dialogues des morts* et quelques tomes de Molière furent transportés dans le cabinet de mon père, et je les lui lisais tous les jours durant son travail. J'y pris un goût rare et peut-être unique à cet âge. Plutarque surtout devint ma lecture favorite. Le plaisir que je prenais à le lire sans cesse me guérissait un peu des romans; et je préférai bientôt Agésilas, Brutus, Aristide, à Orontade, Artamène et Juba. De ces intéressantes lectures, des entretiens qu'elles occasionaient entre mon père et moi, se forma cet esprit libre et républicain, ce caractère indomptable et fier, impatient de joug et de servitude qui m'a tourmenté tout le temps de ma vie, dans les situations les moins propres à lui donner l'essor.

215. « On m'avait mis en pension à la campagne chez M. Lambercier. J'étudiais un jour, seul, ma leçon, dans la chambre contiguë à la cuisine. La servante avait mis sécher à la plaque les peignes de mademoiselle Lambercier; quand elle revint les prendre, il s'en trouva un dont un côté des

dents était brisé. A qui s'en prendre de ce dégât? personne autre que moi n'était entré dans la chambre. On m'interroge, je nie d'avoir touché le peigne. M. et mademoiselle Lambercier se réunissent, m'exhortent, me pressent, me menacent; je persiste avec opiniâtreté; mais la conviction était trop forte, elle l'emporta sur toutes mes protestations, quoique ce fût la première fois qu'on m'eût trouvé tant d'audace à mentir. La chose fut prise au sérieux; elle méritait de l'être. La méchanceté, le mensonge, l'obstination parurent également dignes de punition. On écrivit à mon oncle Bernard; il vint. Mon pauvre cousin, enfant de mon âge, qui était avec moi dans la même maison, était chargé d'un autre délit non moins grave; nous fûmes enveloppés dans la même exécution; elle fut terrible. On ne put m'arracher l'aveu qu'on exigeait; je fus inébranlable. J'aurais souffert la mort, et j'y étais résolu. Il fallut que la force même cédât au diabolique entêtement d'un enfant: car on n'appela pas autrement ma constance. Enfin, je sortis de cette cruelle épreuve en pièces, mais triomphant. Il y a maintenant près de cinquante ans de cette aventure. Hé bien, je déclare à la face du ciel que j'en étais innocent, et que je n'avais ni cassé ni touché le peigne.

» Je n'avais jamais éprouvé d'injustice; je n'avais pas encore assez de raison pour sentir combien les apparences me condamnaient, et pour me met-

tre à la place des autres. Je me tenais à la mienne; et tout ce que je sentais, c'était la rigueur d'un châtiment effroyable pour un crime que je n'avais pas commis. La douleur du corps, quoique vive, m'était peu sensible; je ne sentais que l'indignation, la rage, le désespoir. Mon cousin, dans un cas à peu près semblable, et qu'on avait puni d'une faute involontaire comme d'un acte prémédité, se mettait en fureur à mon exemple, et se montait, pour ainsi dire, à mon unisson. Tous deux, dans le même lit, nous nous embrassions avec des transports convulsifs; nous étouffions; et quand nos jeunes cœurs, un peu soulagés, pouvaient exhaler leur colère, nous nous levions sur notre séant, et nous nous mettions tous deux à crier cent fois de toute notre force : *Carnifex, carnifex, carnifex.*

216. » J'étais intimement lié avec ce cousin. Nous avions si peu besoin de nous faire des camarades, que nous en négligions même l'occasion. Quand nous allions nous promener, nous regardions en passant leurs jeux sans convoitise, sans songer même à y prendre part. L'amitié remplissait si bien nos cœurs, qu'il nous suffisait d'être ensemble pour que les plus simples goûts fissent nos délices.

» A force de nous voir inséparables, on y prit garde; d'autant plus que mon cousin étant très-grand et moi très-petit, nous faisions un couple assez plaisamment assorti. Sa longue figure effilée,

son petit visage de pomme cuite, son air mou, sa démarche nonchalante excitaient les enfans à se moquer de lui. Dans le patois du pays on lui donna le surnom de *Barnâ Bredanna*, et sitôt que nous sortions, nous n'entendions que *Barnâ Bredanna* tout autour de nous. Il endurait cela plus tranquillement que moi. Je me fâchai, je voulus me battre; c'était ce que les petits coquins demandaient. Je battis, je fus battu. Mon pauvre cousin me soutenait de son mieux; mais il était faible; d'un coup de poing on le renversait. Alors je devenais furieux. Cependant, quoique j'attrapasse force horions, ce n'était pas à moi qu'on en voulait; c'était à Barnâ Bredanna; mais j'augmentai tellement le mal par ma mutine colère, que nous n'osions plus sortir qu'aux heures où l'on était en classe, de peur d'être hués et suivis par les écoliers.

216. «Le précieux temps de mon enfance s'écoulait avant qu'on eût décidé de ma destination. Après de longues délibérations pour suivre mes dispositions naturelles, on prit enfin le parti pour lequel j'en avais le moins, et l'on me mit chez M. Masseron, greffier de la ville, pour apprendre sous lui, comme disait M. Bernard, l'utile métier de Grapignan. Ce surnom me déplaisait souverainement. L'espoir de gagner force écus par une voie ignoble flattait peu mon humeur hautaine; l'occupation me paraissait ennuyeuse, insupportable;

l'assiduité, l'assujétissement achevèrent de m'en rebuter, et je n'entrais jamais au greffe qu'avec une horreur qui croissait de jour en jour. M. Masseron, de son côté, peu content de moi, me traitait avec mépris, me reprochant sans cesse mon engourdissement, ma bêtise, me répétant tous les jours que mon oncle l'avait assuré *que je savais, que je savais*, tandis que dans le vrai je ne savais rien ; qu'il lui avait promis un joli garçon et qu'il ne lui avait donné qu'un âne. Enfin, je fus renvoyé du greffe ignominieusement pour mon inepţie, et il fut prononcé par les clercs de M. Masseron que je n'étais bon qu'à mener la lime. Ma vocation ainsi déterminée, je fus mis en apprentissage chez un graveur de montres rustre et violent, qui vint bientôt à bout de ternir tout l'éclat de ma jeunesse. Mon latin, mes antiquités, mon histoire, tout fut pour long-temps oublié ; je me souvenais à peine qu'il y eût eu des Romains au monde. Les goûts les plus vils, la plus basse polissonnerie succédèrent à mes aimables amusemens. Adieu l'aisance, la gaîté, les mots heureux, qui jadis souvent, dans mes fautes, m'avaient fait échapper au châtiment. Je ne puis me rappeler sans rire qu'un soir, chez mon père, étant condamné, pour quelque espiéglerie, à m'aller coucher sans souper, et passant par la cuisine avec mon triste morceau de pain, je vis et flairai le rôti tournant à la broche. On était autour du feu ; il fallut en passant saluer

tout le monde. Quand la ronde fut faite, lorgnant du coin de l'œil ce rôti qui avait si bonne mine, et qui sentait si bon, je ne pus m'abstenir de lui faire aussi la révérence et de lui dire d'un ton piteux : « Adieu, rôti. » Cette saillie de naïveté parut si plaisante, qu'on me fit rester à souper. Peut-être eût-elle eu le même bonheur chez mon maître, mais il est sûr qu'elle ne m'y serait pas venue, ou que je n'aurais osé m'y livrer.

218. » Il y avait chez mon maître un compagnon, appelé Verrat, dont la maison, dans le voisinage, avait un jardin assez éloigné qui produisait de très-belles asperges. Il prit envie à M. Verrat, qui n'avait pas beaucoup d'argent, de voler à sa mère des asperges et de les vendre pour faire quelques bons déjeûners. Comme il ne voulait pas s'exposer lui-même, et qu'il n'était pas ingambe, il me choisit pour cette expédition. Après quelques cajoleries préliminaires, qui me gagnèrent d'autant mieux que je n'en voyais pas le but, il me la proposa comme une idée qui lui venait sur-le-champ. Je disputai beaucoup, il insista. Je n'ai jamais pu résister aux caresses; je me rendis. J'allais tous les matins moissonner les plus belles asperges; je les portais au marché, où quelque bonne femme qui voyait que je venais de les voler, me le disait pour les avoir à meilleur compte. Dans ma frayeur, je prenais ce qu'elle voulait bien me donner; je le portais à M. Verrat. Cet argent se changeait promp-

tement en un déjeûner dont j'étais le pourvoyeur, et qu'il partageait avec un autre camarade ; car pour moi, très-content d'en avoir quelque bribe, je ne touchais pas même à leur vin. Cependant, si j'eusse été surpris, que de coups, que d'injures, quels traitemens cruels n'eussé-je point essuyés ! tandis que le misérable en me démentant eût été cru sur sa parole, et moi doublement puni pour avoir osé le charger, attendu qu'il était compagnon et que je n'étais qu'apprenti. Voilà comment, en tout état, le fort coupable se sauve aux dépens du faible innocent.

219. » J'appris ainsi qu'il n'était pas si terrible de voler que je l'avais cru, et je tirai bientôt si bon parti de ma science, que rien de ce que je convoitais n'était à ma portée en sûreté. Un souvenir qui me fait frémir encore et rire tout à la fois, est celui d'une chasse aux pommes qui me coûta cher. Ces pommes étaient au fond d'une dépense, qui par une jalousie élevée recevait du jour de la cuisine. Un jour que j'étais seul dans la maison, je montai sur la may pour regarder dans le jardin des Hespérides ce précieux fruit, dont je ne pouvais approcher. J'allai chercher la broche pour voir si elle y pourrait atteindre : elle était trop courte. Je l'alongeai par une autre petite broche qui servait pour le menu gibier ; car mon maître aimait la chasse. Je piquai plusieurs fois sans succès ; enfin, je sentis avec transport que j'amenais une pomme.

Je tirai très-doucement; déjà la pomme touchait à la jalousie, j'étais prêt à la saisir. Qui dira ma douleur? La pomme était trop grosse; elle ne put passer par le trou. Que d'inventions ne mis-je point en usage pour la tirer? Il fallut trouver des supports pour tenir la broche en état, un couteau assez long pour fendre la pomme, une latte pour la soutenir. A force d'adresse et de temps je parvins à la partager, espérant tirer ensuite les pièces l'une après l'autre. Mais à peine furent-elles séparées, qu'elles tombèrent toutes deux dans la dépense. Je ne perdis point courage, mais j'avais perdu beaucoup de temps. Je craignais d'être surpris; je renvoie au lendemain une tentative plus heureuse, et je me remets à l'ouvrage tout aussi tranquillement que si je n'avais rien fait, sans songer aux deux témoins indiscrets qui déposaient contre moi dans la dépense. Le lendemain, retrouvant l'occasion belle, je tente un nouvel essai. Je monte sur mes tréteaux, j'alonge la broche, je l'ajuste, j'étais prêt à piquer.... Malheureusement le dragon ne dormait pas; tout-à-coup la porte de la dépense s'ouvre; mon maître en sort, croise les bras, me regarde et me dit: « Courage..... » La plume me tombe des mains.

» J'atteignis ainsi ma seizième année, inquiet, mécontent de tout et de moi, sans goûts de mon état, sans plaisirs de mon âge. Les dimanches, mes camarades venaient pourtant me chercher après le

prêche pour aller m'ébattre avec eux. Je leur aurais volontiers échappé si j'avais pu; mais une fois en train dans leurs jeux, j'étais plus ardent et j'allais plus loin qu'aucun autre. Difficile à ébranler et à retenir : ce fut là de tout temps ma disposition constante. Dans nos promenades hors de la ville, j'allais toujours en avant sans songer au retour, à moins que d'autres n'y songeassent pour moi. J'y fus pris deux fois ; les portes furent fermées avant que je pusse arriver. Le lendemain je fus traité comme on s'imagine, et la seconde fois il me fut promis un tel accueil pour la troisième, que je résolus de ne m'y pas exposer. Cette troisième fois si redoutée arriva pourtant. Ma vigilance fut mise en défaut par un maudit capitaine qui fermait toujours la porte où il était de garde une demi-heure avant les autres. Je revenais avec deux camarades. A demi-lieu de la ville j'entends sonner la retraite; je double le pas; j'entends battre la caisse, je cours à toutes jambes : j'arrive essoufflé, tout en nage : le cœur me bat, je vois de loin les soldats à leur poste; j'accours, je crie d'une voix étouffée. Il était trop tard. A vingt pas de moi je vois lever le premier pont. Je frémis en voyant en l'air ces cornes terribles, sinistre et fatal augure du sort inévitable que ce moment commençait pour moi. — Je pris mon parti. Sur le lieu même je jurai de ne retourner jamais chez mon maître et je dis adieu à mes camarades. »

Après avoir erré quelque temps aux environs de Genève, Rousseau alla à Turin se faire catholique. On le mena à l'hospice des Catéchumènes pour le préparer, avec plusieurs autres personnes, à faire une abjuration solennelle. Voici encore en ses propres termes ce qu'il dit au sujet de sa conversion :

« Un vieux prêtre, petit, mais assez vénérable, nous fit en commun la première conférence. Cette conférence était pour mes camarades un catéchisme plutôt qu'une controverse, et il avait plus à faire à les instruire qu'à résoudre leurs objections. Il n'en fut pas de même avec moi. Quand mon tour vint, je l'arrêtai sur tout; je ne lui sauvai pas une des difficultés que je pus lui faire. Cela rendit la conférence fort longue et fort ennuyeuse pour les assistans. Mon vieux prêtre parlait beaucoup, s'échauffait, battait la campagne et se tirait d'affaire en disant qu'il n'entendait pas bien le français. Le lendemain, de peur que mes indiscrètes objections ne scandalisassent mes camarades, on me mit à part dans une autre chambre avec un autre prêtre plus jeune et beau parleur, c'est-à-dire faiseur de longues phrases, et content de lui, si jamais docteur le fut. Je ne me laissai pourtant pas trop subjuguer; je me mis à lui répondre avec assez d'assurance et à le bourrer par-ci par-là du mieux que je pus. Il croyait m'assommer avec saint Augustin, saint Grégoire et

les autres pères ; et il trouvait avec une surprise incroyable que je maniais tous ces pères-là presque aussi légèrement que lui ; ce n'était pas que je les eusses jamais lus, ni lui peut-être ; mais j'en avais retenu beaucoup de passages tirés de mon Lesueur ; et sitôt qu'il m'en citait un, sans disputer sur la citation, je lui ripostais par un autre du même père et qui souvent l'embarrassait beaucoup. Il l'emportait pourtant à la fin par deux raisons : l'une qu'il était le plus fort, l'autre qu'il avait de l'étude et que je n'en avait point. Cela faisait qu'il mettait dans sa manière d'argumenter une méthode que je ne pouvais pas suivre ; et que sitôt qu'il se sentait pressé d'une objection imprévue, il la remettait au lendemain, disant que je sortais du sujet présent, etc.

» Enfin suffisamment instruit et suffisamment disposé au gré de mes maîtres, je fus conduit processionnellement à l'église métropolitaine de Saint-Jean pour y faire une abjuration solennelle et recevoir les accessoires du baptême, quoiqu'on ne me rebaptisât pas réellement ; mais comme ce sont à peu près les mêmes cérémonies, cela sert à persuader au peuple que les protestans ne sont pas chrétiens. J'étais revêtu d'une certaine robe grise, garnie de brandebourgs blancs et destinée pour ces sortes d'occasions. Deux hommes portaient devant et derrière moi des bassins de cuivre sur lesquels ils frappaient avec une clef, et où cha-

cun mettait son aumône au gré de sa dévotion ou de l'intérêt qu'il prenait au sort du nouveau converti. Enfin rien du faste catholique ne fut omis pour rendre la cérémonie plus édifiante pour le public et plus humiliante pour moi.

» Ce ne fut pas tout; il fallut ensuite aller à l'inquisition recevoir l'absolution du crime d'hérésie et entrer dans le sein de l'Eglise. L'air et les manières du très-révérend père inquisiteur n'étaient pas propres à dissiper la terreur secrète qui m'avait saisi en entrant dans cette maison. Après plusieurs questions sur ma foi, sur mon état, sur ma famille, il me demanda brusquement si ma mère était damnée ? L'effroi me fit réprimer le premier mouvement de mon indignation; je me contentai de répondre que je voulais espérer que Dieu avait pu l'éclairer à sa dernière heure. Le moine se tut; mais il fit une grimace qui ne me parut point du tout un signe d'approbation. Tout cela fait, on me mit à la porte avec un peu plus de vingt francs en petite monnaie qu'avait produit ma quête. On me recommanda de vivre en bon chrétien; on me souhaita bonne fortune, et tout disparut. »

222. Au sortir de l'hospice des Catéchumènes le nouveau converti entra comme domestique au service de la comtesse de Vercellis, qui mourut bientôt après. Le trait suivant, qu'il rapporte fidèlement dans ses Confessions, fait peu d'honneur à sa mémoire :

« Mademoiselle Pontal perdit un petit ruban couleur de rose et argent déjà vieux. Beaucoup d'autres meilleures choses étaient à ma portée ; ce ruban seul me tenta, je le volai ; et comme je ne le cachais guère, on me le trouva bientôt. On voulut savoir où je l'avais pris. Je me trouble, je balbutie, et enfin je dis en rougissant que c'est Marion qui me l'a donné. Marion était une jeune fille dont madame de Vercellis avait fait sa cuisinière. Non-seulement Marion était jolie, mais elle avait une fraîcheur de coloris qu'on ne trouve que dans les montagnes, et surtout un air de modestie et de douceur qui faisait qu'on ne pouvait la voir sans l'aimer ; d'ailleurs bonne fille, sage, et d'une fidélité à toute épreuve. C'est ce qui surprit quand je la nommai. L'on n'avait guère moins de confiance en moi qu'en elle, et l'on jugea qu'il importait de vérifier lequel était le fripon des deux. On la fit venir ; l'assemblée était nombreuse. Marion arrive ; on lui montre le ruban ; je la charge effrontément ; elle reste interdite, se tait, me jette un regard qui aurait désarmé les démons, et auquel mon barbare cœur résiste. Elle nie enfin avec assurance, mais sans emportement, m'apostrophe, m'exhorte à rentrer en moi-même, à ne pas déshonorer une fille innocente qui ne m'a jamais fait de mal ; et moi avec une impudence infernale je confirme ma déclaration et lui soutiens en face qu'elle m'a donné le ruban : la pauvre fille se mit

à pleurer, et ne me dit que ces mots : « Ah ! Rousseau, je vous croyais un bon caractère. Vous me rendez bien malheureuse, mais je ne voudrais pas être à votre place ; voilà tout. » Elle continua de se défendre avec autant de simplicité que de fermeté, mais sans se permettre jamais contre moi la moindre invective. Cette modération comparée à mon ton décidé lui fit tort. Il ne semblait pas naturel de supposer d'un côté une audace aussi diabolique, et de l'autre une aussi angélique douceur. On ne se donna pas le temps d'approfondir la chose, et le comte de la Roque (héritier de madame la comtesse de Vercellis), en nous renvoyant tous deux, se contenta de dire que la conscience du coupable vengerait assez l'innocent. Sa prédiction n'a pas été vaine ; elle ne cesse pas un seul jour de s'accomplir. »

223. Après la mort de la comtesse de Vercellis Rousseau fut présenté au comte de Gouvon, où il eut le bonheur de se distinguer du commun des domestiques. Le comte le prit en amitié, et lui conseilla de s'attacher à l'abbé de Gouvon son fils, qui, étant destiné à l'épiscopat, avait par conséquent poussé ses études plus loin qu'il n'est ordinaire aux enfans de qualité. Il eut de nouveaux torts dans cette maison, où il aurait pu faire sa fortune, comme on le verra par son propre aveu.

« L'abbé Gouvon, dit Rousseau, ne me reçut point en domestique ; il me fit asseoir au coin de

son feu, et, m'interrogeant avec la plus grande douceur, il vit bientôt que mon éducation, commencée sur tant choses, n'était achevée sur rien. Trouvant surtout que je savais peu de latin, il entreprit de m'en enseigner davantage. Nous convînmes que je me rendrais chez lui tous les matins, et je commençai dès le lendemain. J'étais donc disciple et valet dans la même maison, et dans ma servitude j'avais cependant un précepteur d'une naissance à ne l'être que des enfans des rois. L'abbé de Gouvon avait bien lu les poètes, il faisait passablement des vers latins et italiens, en un mot, il avait le goût qu'il fallait pour former le mien et mettre quelque choix dans le fatras dont je m'étais farci la tête. Je travaillais sous lui avec beaucoup de zèle, et il me prodiguait ses soins avec une bonté dont le souvenir m'attendrit encore. Je passais avec lui une bonne partie de la matinée, tant pour mon instruction que pour son service ; non pour celui de sa personne, car il ne souffrit jamais que je lui en rendisse aucun ; mais pour écrire sous sa dictée et pour copier : et ma fonction de secrétaire me fut plus utile que celle d'écolier. Non-seulement j'appris aussi l'italien dans sa pureté, mais je pris du goût pour la littérature, et quelque discernement des bons livres, qui me servit beaucoup dans la suite quand je me mis à travailler seul.

« Tout allait à merveille. J'avais obtenu, presque

arraché l'estime de tout le monde; les épreuves étaient finies, et l'on me regardait généralement dans la maison comme un jeune homme de la plus grande espérance, qui n'était pas à sa place et qu'on s'attendait d'y voir arriver. Mais ma place n'était pas celle qui m'était assignée par les hommes; et j'y devais parvenir par des chemins bien différens.

»Quoiqu'il y eût à Turin beaucoup de nouveaux convertis de mon espèce, je ne les aimais pas, et n'en avais jamais voulu voir aucun. Mais j'avais vu quelques Genevois qui ne l'étaient pas, entre autres un nommé Mussard, surnommé tort-gueule, peintre en miniature et un peu mon parent. Ce M. Mussard déterra ma demeure chez le comte de Gouvon, et vint m'y voir avec un autre Genevois appelé Bâcle dont j'avais été camarade pendant mon apprentissage. Ce Bâcle était un garçon très-amusant, très-gai, plein de saillies bouffonnes que son âge rendait agréables. Me voilà tout d'un coup engoué de M. Bâcle, mais engoué au point de ne pouvoir le quitter. Il allait partir bientôt pour s'en retourner à Genève. Quelle perte j'allais faire! J'en sentis bien toute la grandeur. Pour mettre du moins à profit le temps qui m'était laissé, je ne le quittais plus, ou plutôt il ne me quittait pas lui-même, car la tête ne me tourna pas d'abord au point d'aller hors de l'hôtel passer la journée avec lui sans congé; mais bientôt voyant

qu'il m'obsédait entièrement, on lui défendit la porte, et je m'échauffai si bien, qu'oubliant tout, hors mon ami Bâcle, je n'allais ni chez M. l'abbé ni chez M. le comte, et l'on ne me voyait plus dans la maison. On me fit des réprimandes que je n'écoutai pas. On me menaça de me congédier. Cette menace fut ma perte; elle me fit entrevoir qu'il était possible que Bâcle ne s'en allât pas seul. Je me conduisis si bien que je vins à bout de me faire chasser, et en vérité ce ne fut pas sans peine. Un soir comme je rentrais, le maître-d'hôtel me signifia mon congé de la part de M. le comte. C'était précisément ce que je demandais. On me dit de la part du comte de Favria, petit-fils du comte de Gouvon, d'aller lui parler le lendemain matin avant mon départ; et comme on voyait que la tête m'ayant tourné j'étais capable de n'en rien faire, le maître-d'hôtel remit après cette visite à me donner quelque argent qu'on m'avait destiné et qu'assurément j'avais fort mal gagné; car, ne voulant pas me laisser dans l'état de valet, on ne m'avait pas fixé de gages.

» Le comte de Favria, tout jeune et tout étourdi qu'il était, me tint en cette occasion les discours les plus sensés, et j'oserais presque dire les plus tendres, tant il m'exposa d'une manière flatteuse et touchante les soins de son oncle et les intentions de son grand-père. Enfin après m'avoir mis vivement devant les yeux tout ce que je sacrifiais

pour courir à ma perte, il m'offrit de faire ma paix, exigeant pour toute condition que je ne visse plus ce petit malheureux qui m'avait séduit.

» Il était si clair qu'il ne disait pas tout cela de lui-même, que malgré mon stupide aveuglement je sentis toute la bonté de mon vieux maître et j'en fus touché : mais ce cher voyage était trop empreint dans mon imagination, pour que rien pût en balancer le charme. J'étais tout-à-fait hors de sens; je me raffermis, je m'endurcis; je fis le fier, et je répondis arrogamment que puisqu'on m'avait donné mon congé, je l'avais pris, qu'il n'était plus temps de s'en dédire, et que, quoi qu'il pût arriver en ma vie, j'étais bien résolu de ne jamais me faire chasser deux fois d'une maison. Alors ce jeune homme, justement irrité, me donna les noms que je méritais, me mit hors de sa chambre par les épaules, et me ferma la porte aux talons. Moi, je sortis triomphant, comme si je venais de remporter la plus grande victoire; et de peur d'avoir un second combat à soutenir, j'eus l'indignité de partir sans aller remercier M. l'abbé de ses bontés.»

224. Rousseau se rendit de Turin à Annecy chez madame de Warens, son ancienne bienfaitrice. Elle le reçut avec bonté et lui donna, entre plusieurs autres instituteurs, un maître de musique appelé Le Maître, à qui il avoue aussi avoir joué un tour assez perfide.

« M. Le Maître, dit-il, maître de musique du chapitre, avait les goûts de son art; il aimait le vin. A table cependant il était sobre; mais en travaillant dans son cabinet il fallait qu'il bût. Sans jamais être absolument ivre, il était presque toujours pris de vin; et en vérité c'était dommage, car c'était un garçon essentiellement bon, et si gai que madame de Warens ne l'appelait que *petit-chat*. Malheureusement il aimait son talent, travaillait beaucoup, et buvait de même. Cela prit sur son humeur; il était quelquefois ombrageux et facile à offenser. Les chanoines traitaient souvent le pauvre Le Maître avec assez de hauteur, et celui-ci n'endurait pas volontiers ces dédains. Cette année ils eurent durant la semaine sainte un démêlé plus vif qu'à l'ordinaire; on lui fit quelque passe-droit, et on lui dit des paroles dures qu'il ne put digérer. Il prit sur-le-champ la résolution de s'enfuir la nuit suivante, et rien ne put l'en faire démordre, quoique madame de Warens, à qui il alla faire ses adieux, n'épargnât rien pour l'apaiser. Après bien des efforts inutiles pour le retenir, le voyant résolu de partir, elle prit le parti de l'aider en tout ce qui dépendait d'elle. Elle me fit venir, m'ordonna de suivre M. Le Maître au moins jusqu'à Lyon, et de m'attacher à lui aussi longtemps qu'il aurait besoin de moi. Nous partîmes donc; et nous aurions fait ce voyage très-agréablement, si M. Le Maître, qui ne cessait de boire,

n'eût été attaqué deux ou trois fois d'une atteinte qui ressemblait fort à l'épilepsie. Cela me jeta dans des embarras qui m'effrayèrent, et dont je pensai bientôt à me tirer comme je pourrais.

» Arrivés à Lyon, nous fûmes loger à Notre-Dame-de-Pitié. Deux jours après, comme nous passions dans une petite rue non loin de notre auberge, Le Maître fut surpris d'une de ces atteintes, et celle-là fut si violente que j'en fus saisi d'effroi. Je fis des cris, appelai du secours, nommai son auberge, et suppliai qu'on l'y fît porter; puis tandis qu'on s'assemblait et s'empressait autour d'un homme tombé sans sentiment et écumant au milieu de la rue, il fut délaissé du seul ami sur lequel il eût dû compter. Je pris l'instant où personne ne songeait à moi; je tournai le coin de la rue et je disparus.

225. » En approchant de Lausanne, je rêvais à la détresse où je me trouvais et aux moyens de m'en tirer. Je m'avisai d'enseigner la musique, que je ne savais pas, et de me dire de Paris, où je n'avais jamais été. Sans pouvoir noter le moindre vaudeville, je me donnai pour compositeur. Ce n'est pas tout : ayant été présenté à M. Freytorens, professeur en droit, qui aimait la musique et faisait des concerts chez lui, je voulus lui donner un échantillon de mon talent, et je me mis à composer une pièce pour son concert aussi effrontément que si j'avais su comment m'y prendre. J'eus

la constance de travailler pendant quinze jours à ce bel ouvrage, de le mettre au net, d'en tirer les parties et de les distribuer avec autant d'assurance que si c'eût été un chef-d'œuvre d'harmonie. Enfin, pour couronner dignement cette sublime production, je mis à la fin un joli menuet qui courait les rues, et je le donnai pour être de moi aussi résolument que si j'avais parlé aux habitans de la lune.

»On s'assemble pour exécuter ma pièce. J'explique à chacun le genre du mouvement, le goût de l'exécution, les renvois des parties; j'étais fort affairé. On s'accorde pendant cinq ou six minutes, qui furent pour moi cinq ou six siècles. Enfin tout étant prêt, je frappe avec un beau rouleau de papier sur mon pupitre magistral les cinq ou six coups du *prenez garde à vous*. On fait silence. Je me mets gravement à battre la mesure : on commence..... Non, depuis qu'il existe des opéras français, de la vie on ouït un semblable charivari. Quoi qu'on eût pu penser de mon prétendu talent, l'effet fut pire que tout ce qu'on semblait attendre. Les musiciens étouffaient de rire; les auditeurs ouvraient de grands yeux, et auraient bien voulu fermer les oreilles; mais il n'y avait pas moyen. Mes bourreaux de symphonistes qui voulaient s'égayer râclaient à percer le tympan d'un sourd. J'eus la constance d'aller toujours mon train, suant, il est vrai, à grosses gouttes; mais retenu par la honte, n'osant

m'enfuir et tout planter là. Pour ma consolation, j'entendais autour de moi les assistans se dire à leur oreille, ou plutôt à la mienne : « Il n'y a rien là de supportable ; quelle musique enragée ! quel diable de sabat ! » Pauvre Jean-Jacques, dans ce cruel moment tu n'espérais guère qu'un jour devant le roi de France et toute sa cour tes sons exciteraient des murmures de surprise et d'applaudissement, et que dans toutes les loges autour de toi les plus aimables femmes se diraient à demi-voix : « Quels sons charmans ! quelle musique enchanteresse ! tous ces chants-là vont au cœur. » Mais ce qui mit tout le monde de bonne humeur fut le menuet. A peine eut-on joué quelques mesures, que j'entendis partir de toutes parts les éclats de rire. Chacun me félicitait sur mon joli goût de chant ; on m'assurait que ce menuet ferait parler de moi, et que je méritais d'être chanté partout. Je n'ai pas besoin de dépeindre mon angoisse, ni d'avouer que je la méritais bien. »

226. « Je voudrais savoir, dit Rousseau dans ses Mémoires, s'il passe quelquefois dans le cœur des autres hommes des puérilités pareilles à celles qui passent quelquefois dans le mien. Au milieu de mes études et d'une vie innocente autant qu'on la puisse mener, et malgré tout ce qu'on m'avait pu dire, la peur de l'enfer m'agitait encore souvent. Je me demandais : « En quel état suis-je ? Si je mourais à l'instant même, serais-je damné ? »

Toujours craintif, et flottant dans cette cruelle incertitude, j'avais recours, pour en sortir, aux expédiens les plus risibles, et pour lesquels je ferais volontiers enfermer un homme, si je lui en voyais faire autant. Un jour rêvant à ce triste sujet, je m'exerçais machinalement à lancer des pierres contre les troncs des arbres, et cela avec mon adresse ordinaire, c'est-à-dire sans presque en toucher aucun. Tout au milieu de ce bel exercice, je m'avisai de m'en faire une espèce de pronostic pour calmer mon inquiétude. Je me dis : « Je m'en vais jeter cette pierre contre l'arbre qui est vis-à-vis de moi : si je le touche, signe de salut; si je le manque, signe de damnation. » Tout en disant ainsi, je jette ma pierre d'une main tremblante et avec un horrible battement de cœur, mais si heureusement, qu'elle va frapper au beau milieu de l'arbre; ce qui véritablement n'était pas difficile, car j'avais eu soin de le choisir fort gros et fort près. Depuis lors je n'ai plus douté de mon salut. Je ne sais, en me rappelant ce trait, si je dois rire ou gémir sur moi-même. Vous autres grands hommes qui riez sûrement, félicitez-vous, mais n'insultez pas à ma misère; car je vous jure que je la sens bien. »

227. A force de temps et de génie, Rousseau devint un fort habile musicien; mais ses compositions se ressentaient de l'inégalité de son humeur. Il avait fait un opéra; il alla le montrer au célèbre Rameau, intendant de la musique du roi. Rameau

refusa de le voir, disant qu'il ne pouvait pas lire des partitions, et que cela le fatiguait trop. Un ami de Rousseau lui offrit de rassembler des musiciens pour en exécuter des morceaux en présence de M. Rameau. Rousseau ne demandait pas mieux; Rameau consentit en grommelant, et répétant sans cesse que ce devait être une belle chose que de la composition d'un homme qui avait appris la musique tout seul. Rousseau se hâta de tirer en parties cinq ou six morceaux choisis. On lui donna une dizaine de symphonistes et quelques chanteurs. Rameau commença, dès l'ouverture, à faire entendre, par ses éloges outrés, qu'elle ne pouvait être de Rousseau. Il ne laissa passer aucun morceau sans donner des signes d'impatience; mais à un air de haute-contre dont le chant était mâle et sonore, et l'accompagnement très-brillant, il ne put se contenir; il apostropha Rousseau avec une brutalité qui scandalisa tout le monde, soutenant qu'une partie de ce qu'il venait d'entendre était d'un homme consommé dans l'art, et le reste d'un ignorant, qui ne savait pas même la musique. Rousseau, en rapportant cette anecdote, convient, dans ses Mémoires, que son travail inégal et sans règle était tantôt sublime et tantôt très-plat, comme doit être celui de quiconque ne s'élève que par quelques élans de génie, et que la science ne soutient point.

228. Rousseau n'était pas plutôt connu par ses

talens pour la musique, qu'un pur hasard développa aussi en lui le germe du vaste génie que la nature lui avait donné pour l'éloquence et la philosophie. Voici l'anecdote intéressante qu'il rapporte à ce sujet dans ses Mémoires :

« L'année 1749 l'été fut d'une chaleur excessive. Mon ami Diderot était en prison à Vincennes, qui est à deux lieues de Paris. Peu en état de payer des fiacres, à deux heures après midi j'allais le voir à pied, quand j'étais seul, et j'allais vite, pour arriver plus tôt. Les arbres de la route, toujours élagués à la mode du pays, ne donnaient presque aucune ombre, et souvent rendu de chaleur et de fatigue, je m'étendais par terre, n'en pouvant plus. Je m'avisai, pour modérer mon pas, de prendre quelques livres. Je pris un jour *le Mercure de France,* et tout en marchant et le parcourant, je tombai sur cette question proposée par l'académie de Dijon pour le prix de l'année suivante : *Si le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs ?* A l'instant de cette lecture je vis un autre univers, et je devins un autre homme ; j'étais, en arrivant à Vincennes, dans une agitation qui tenait du délire. Diderot l'aperçut ; je lui en dis la cause. Il m'exhorta de donner l'essor à mes idées et de concourir au prix. Je le fis : mes sentimens se montèrent avec la plus inconcevable rapidité au ton de mes idées. Je travaillai ce discours d'une façon bien singulière, et que j'ai

presque toujours suivie dans mes autres ouvrages. Je lui consacrais les insomnies de mes nuits. Je méditais dans mon lit à yeux fermés, et je tournais et retournais mes périodes dans ma tête avec des peines incroyables ; puis quand j'étais parvenu à en être content, je les déposais dans ma mémoire jusqu'à ce que je pusse les mettre sur le papier : mais le temps de me lever et de m'habiller me faisait tout perdre, et quand je m'étais mis à mon papier, il ne me venait presque plus rien de ce que j'avais composé. Je m'avisai de prendre pour secrétaire madame Le Vasseur, qui venait tous les matins allumer mon feu et faire mon service. A son arrivée je lui dictais de mon lit mon travail de la nuit ; et cette pratique, que j'ai longtemps suivie, m'a sauvé bien des oublis.

» Quand ce discours fut fait, je le montrai à Diderot, qui en fut content et m'indiqua quelques corrections. Cependant, cet ouvrage, plein de chaleur et de force, manque absolument de logique et d'ordre ; de tous ceux qui sont sortis de ma plume c'est le plus faible de raisonnement et le plus pauvre de nombre et d'harmonie ; mais avec quelque talent qu'on puisse être né, l'art d'écrire ne s'apprend pas tout d'un coup.

» Je fis partir cette pièce sans en parler à personne, et l'année suivante, comme je n'y songeais plus, j'appris qu'elle avait remporté le prix à Dijon. Cette nouvelle réveilla toutes les idées qui me

l'avaient dictée, les anima d'une nouvelle force, et acheva de mettre en fermentation dans mon cœur ce premier levain d'héroïsme et de vertu que mon père et ma patrie et Plutarque y avaient mis dans mon enfance. Je ne trouvai plus rien de grand et de beau que d'être libre et vertueux, au-dessus de la fortune et de l'opinion, et de se suffire à soi-même.

229. » Dans l'indépendance où je voulais vivre, il fallait cependant subsister. J'en imaginai un moyen très-simple : ce fut de copier la musique à tant la page. Si quelque occupation plus solide eût rempli le même but, je l'aurais prise ; mais ce talent étant de mon goût et le seul qui, sans assujétissement personnel, pût me donner du pain au jour le jour, je m'y tins. Je me fis donc copiste de musique. Je crus avoir gagné beaucoup à ce choix, et je m'en suis si peu repenti, que je n'ai quitté ce métier que par force, pour le reprendre aussitôt que je pourrai. Le succès de mon premier discours me rendit l'exécution de cette résolution plus facile. Quand il eut remporté le prix, Diderot se chargea de le faire imprimer. Tandis que j'étais malade dans mon lit, il m'écrivit un billet pour m'en annoncer la publication et l'effet. Il prend, me marquait-il, tout par-dessus les nues, il n'y a pas d'exemple d'un succès pareil. Cette faveur du public, nullement briguée, et pour un auteur inconnu, me donna la première assurance véritable de mon talent, dont, malgré le sentiment

interne, j'avais toujours douté jusqu'alors. Je compris tout l'avantage que j'en pouvais tirer pour le parti que j'étais prêt à prendre, et je jugeai qu'un copiste de quelque célébrité dans les lettres ne manquerait vraisemblablement pas de travail. Sitôt que ma résolution fut bien prise et bien confirmée, j'écrivis un billet à M. de F. pour lui en faire part et pour lui demander sa pratique. F. ne comprenant rien à ce billet, et me croyant encore dans le transport de la fièvre, accourut chez moi; mais il trouva ma résolution si bien prise, qu'il ne put parvenir à l'ébranler. Il alla dire à tout le monde que j'étais devenu fou; je laissai dire et j'allai mon train, copiant toujours de la musique, et commençant mon métier avec assez de succès. »

230. Le nouveau copiste ne renonça pas cependant à la composition. Il fit son *Devin du village*, qui fut reçu avec applaudissement. Tous ceux qui l'entendirent à la première répétition, en étaient enchantés, au point que dès le lendemain, dans toutes les sociétés, on ne parlait d'autre chose. M. de Cury, intendant des Menus, qui avait assisté à cette répétition, demanda l'ouvrage pour être donné à la cour; Rousseau ne le céda qu'après de longs débats. « Quand tout fut prêt, dit-il dans ses Mémoires, et le jour fixé pour la représentation, l'on me proposa le voyage de Fontainebleau, où était la cour. J'y fus avec quelques-uns de mes amis. La répétition fut passable; j'en fus plus content que je ne m'y étais attendu. L'orchestre était

nombreux, composé de ceux de l'Opéra et de la musique du roi. Le lendemain, jour de la représentation, j'allai déjeûner au café. Il y avait là beaucoup de monde. On parlait de la répétition de la veille, et de la difficulté qu'il y avait d'y entrer. Un officier qui était là dit qu'il y était entré sans peine, conta au long ce qui s'y était passé, dépeignit l'auteur, rapporta ce qu'il avait fait, ce qu'il avait dit; mais ce qui m'émerveilla de ce récit assez long, fait avec autant d'assurance que de simplicité, fut qu'il ne s'y trouva pas un seul mot de vrai. Il m'était très-clair que celui qui parlait de cette répétition n'y avait point été, puisqu'il avait devant les yeux, sans le connaître, cet auteur qu'il disait avoir tant vu. Ce qu'il y eut de plus singulier dans cette scène, fut l'effet qu'elle fit sur moi. Cet homme était d'un certain âge; il n'avait point l'air et le ton fat et avantageux; sa physionomie annonçait un homme de mérite, sa croix de Saint-Louis annonçait un ancien officier. Il m'intéressait malgré son impudence et malgré moi: tandis qu'il débitait ses mensonges, je rougissais, je baissais les yeux, j'étais sur les épines; je cherchais quelquefois en moi-même s'il n'y aurait pas moyen de le croire dans l'erreur et de bonne foi. Enfin, tremblant que quelqu'un ne me reconnût, et ne lui en fît l'affront, je me hâtai d'achever mon chocolat, sans rien dire, et baissant la tête en passant devant lui, je sortis le plus tôt qu'il me fut possible, tandis que les assistans péroraient sur sa relation. Je m'a-

perçus dans la rue que j'étais en sueur, et je suis sûr que si quelqu'un m'eût reconnu et nommé avant ma sortie, on m'aurait vu la honte et l'embarras d'un coupable, par le seul sentiment de la peine que ce pauvre homme aurait à souffrir si son mensonge était reconnu.

231. » J'étais ce jour-là dans le même équipage négligé qui m'était ordinaire : grande barbe et perruque assez mal peignée. Prenant ce défaut de décence pour un acte de courage, j'entrai de cette façon dans la même salle où devaient arriver peu de temps après le roi, la reine, la famille royale et toute la cour. J'allai m'établir dans la loge où me conduisit M. de Cury, et qui était la sienne. C'était une grande loge sur le théâtre, vis-à-vis une petite loge plus élevée, où se plaçait le roi avec madame de Pompadour. Environné de dames et seul d'homme sur le devant de la loge, je ne pouvais douter qu'on ne m'eût mis là précisément pour être en vue. Quand on eut allumé, me voyant dans cet équipage au milieu de gens tous excessivement parés, je commençai d'être mal à mon aise. Cependant, soit effet de la présence du maître, soit naturelle disposition des cœurs, je n'aperçus rien que d'obligeant et d'honnête dans la curiosité dont j'étais l'objet. J'en fus touché jusqu'à recommencer d'être inquiet sur moi-même et sur le sort de ma pièce, craignant d'effacer des préjugés si favorables, qui semblaient ne chercher qu'à m'applaudir. J'étais armé contre leur raillerie ; mais

leur air caressant, auquel je ne m'étais pas attendu, me subjugua si bien, que je tremblais comme un enfant quand on commença. J'eus bientôt de quoi me rassurer. La pièce fut bien chantée et bien exécutée quant à la musique. Dès la première scène j'entendis s'élever dans les loges un murmure de surprise et d'applaudissement, jusqu'alors inoui dans ce genre de pièces. La fermentation croissante alla bientôt au point d'être sensible dans toute l'assemblée. On ne claque point devant le roi; cela fit qu'on entendit tout; la pièce et l'auteur y gagnèrent. J'entendis autour de moi un chuchotement de femmes qui me semblaient belles comme des anges, et qui s'entredisaient à demi voix : « Cela est charmant, cela est ravissant; il n'y a pas un son là qui ne parle au cœur. » Le plaisir de donner de l'émotion à tant d'aimables personnes, m'émut moi-même jusqu'aux larmes, et je ne les pus contenir au premier duo, en remarquant que je n'étais pas seul à pleurer. J'ai vu des pièces exciter de plus vifs transports d'admiration, mais jamais une ivresse aussi pleine, aussi douce, aussi touchante régner dans tout un spectacle, et surtout à la cour, un jour de première représentation.

232. » Le même soir, M. le duc d'Aumont me fit dire de me trouver au château le lendemain sur les onze heures, et qu'il me présenterait au roi. M. de Cury, qui me fit ce message, ajouta qu'on croyait qu'il s'agissait d'une pension, et que le roi

voulait me l'annoncer lui-même. Croira-t-on que la nuit qui suivit une aussi brillante journée fut une nuit d'angoisse et de perplexité pour moi ? Ma première idée, après celle de cette présentation, se porta sur un fréquent besoin de sortir qui m'avait fait beaucoup souffrir le soir même au spectacle, et qui pouvait me tourmenter le lendemain quand je serais dans la galerie ou dans les appartemens du roi, parmi tous ces grands, attendant le passage de Sa Majesté. Cette infirmité était la principale cause qui me tenait écarté des cercles, et qui m'empêchait d'aller m'enfermer chez les femmes. L'idée seule de l'état où ce besoin pouvait me mettre, était capable de me le donner au point de m'en trouver mal, à moins d'un esclandre auquel j'aurais préféré la mort. Il n'y a que les gens qui connaissent cet état qui puissent juger de l'effroi d'en courir le risque. Je me figurais ensuite devant le roi, présenté à Sa Majesté, qui daignait s'arrêter et m'adresser la parole. C'était là qu'il fallait de la justesse et de la présence d'esprit pour répondre. Ma maudite timidité, qui me trouble devant le moindre inconnu, m'aurait-elle quitté devant le roi de France, ou m'aurait-elle permis de bien choisir à l'instant ce qu'il fallait dire? Je voulais, sans quitter l'air et le ton sévère que j'avais pris, me montrer sensible à l'honneur que me faisait un si grand monarque. Il fallait envelopper quelque grande et utile vérité dans une louange belle et méritée. Pour préparer d'avance une ré-

ponse heureuse, il aurait fallu prévoir juste ce qu'il pourrait me dire, et j'étais sûr après cela de ne pas retrouver en sa présence un mot de ce que j'aurais médité. Que deviendrais-je en ce moment et sous les yeux de toute la cour, s'il allait m'échapper dans mon trouble quelqu'une de mes balourdises ordinaires? Ce danger m'alarma, m'effraya, me fit frémir au point de me déterminer, à tout risque, à ne m'y pas exposer. Je perdais, il est vrai, la pension qui m'était offerte, en quelque sorte; mais je m'exemptais aussi du joug qu'elle m'eût imposé. Je dis ma résolution à mes amis, qui n'y opposèrent rien. Aux autres j'alléguai ma santé, et je partis le matin même. Le lendemain Jelyotte m'écrivit un billet, où il me détailla les succès de ma pièce et l'engouement où le roi lui-même en était. « Toute la journée, me marquait-il, Sa Majesté ne cesse de chanter, avec la voix la plus fausse de son royaume : *J'ai perdu mon serviteur, j'ai perdu tout mon bonheur.* »

233. On a dit à Paris, et on le dit bien encore, que Rousseau n'avait pas fait la musique du Devin. Il parle de ce bruit dans ses Mémoires, et voici ce qu'il dit sur la circonstance qui semble y avoir donné lieu : « Je visitais un jour, dit-il, dans le cabinet du baron d'Holbach, sa musique; après en avoir parcouru de beaucoup d'espèces, il me dit en me montrant un recueil de pièces de clavecin : « Voilà des pièces qui ont été composées pour moi; elles sont pleines de goût, bien chantantes; per-

sonne ne les connaît ni ne les verra que moi seul. Vous en devriez choisir quelqu'une, pour l'insérer dans votre divertissement. » Ayant dans la tête des sujets d'airs et de symphonies beaucoup plus que je n'en pouvais employer, je me souciais très-peu des siens. Cependant, il me pressa tant, que par complaisance je choisis une pastorelle, que j'abrégeai et que je mis en trio. Quelques mois après, et tandis qu'on représentait le *Devin*, entrant un jour chez Grimm, je trouvai du monde autour de son clavecin, d'où il se leva brusquement à mon arrivée. En regardant machinalement sur son pupitre, j'y vis ce même recueil du baron d'Holbach, ouvert précisément à cette même pièce qu'il m'avait pressée de prendre, en m'assurant qu'elle ne sortirait jamais de ses mains. Quelque temps après je vis encore ce même recueil ouvert sur le clavecin de M. d'Epinay, un jour qu'il y avait musique chez lui. Grimm ni personne ne m'a jamais parlé de cet air ; je n'en parle ici moi-même que parce qu'il se répandit, quelque temps après, un bruit que je n'étais pas l'auteur du *Devin du village.* »

234. « Je me promenais un jour, dit Rousseau, avec madame d'Épinay, aux environs de son château près de la forêt de Montmorency, où elle avait un joli potager avec une petite loge fort délabrée, qu'on appelait l'Hermitage. Ce lieu solitaire et très-agréable m'avait frappé quand je le vis pour la première fois. Il m'était échappé de dire dans mon transport : « Ah! madame, quelle habitation dé-

licieuse ! voilà un asile tout fait pour moi. » Madame d'Épinay ne releva pas beaucoup mon discours ; mais à ce second voyage je fus tout surpris de trouver, au lieu de la vieille masure, une petite maison presque entièrement neuve, fort bien distribuée et très-logeable, pour un petit ménage de trois personnes. Madame d'Épinay avait fait faire cet ouvrage en silence. Au second voyage elle me dit, en voyant ma surprise : « Mon ours, voilà votre asile ; c'est vous qui l'avez choisi, c'est l'amitié qui vous l'offre ; j'espère qu'elle vous ôtera la cruelle idée de vous éloigner de moi. » Je ne crois pas avoir été, de mes jours, plus vivement, plus délicieusement ému ; je mouillai de pleurs la main bienfaisante de mon amie. Je résolus, je promis d'habiter l'hermitage, et en attendant que le bâtiment fût sec, elle prit soin d'en préparer les meubles ; en sorte que tout fut prêt pour y entrer le printemps suivant. C'est dans cette maison que je passai l'été de 1756 et même l'hiver suivant. »

235. Il ne fallait pas toujours des dons de cette nature pour exciter la sensibilité de J.-J. Rousseau. Il n'était guère moins touché de certaines petites attentions qui n'auraient été d'aucun prix pour tout autre que lui, ou qui même auraient été mal reçues ; témoin l'anecdote suivante, qu'il raconte dans ses Confessions. « Madame d'Épinay, dit-il, inquiète de me savoir seul en hiver au milieu des bois, dans une maison isolée, envoyait très-souvent savoir de mes nouvelles. Jamais je

n'eus de si vrais témoignages de son amitié pour moi, et jamais la mienne n'y répondit plus vivement. J'aurais tort de ne pas spécifier, parmi ces témoignages, qu'elle m'envoya son portrait et qu'elle me demanda le mien. Je ne dois pas non plus omettre une autre de ses attentions, qui paraîtra risible, mais qui fait trait à l'histoire de mon caractère par l'impression qu'elle fit sur moi. Un jour qu'il gelait très-fort, en ouvrant un paquet qu'elle m'envoyait de plusieurs commissions dont elle s'était chargée, j'y trouvai un petit jupon de dessous de flanelle d'Angleterre, qu'elle me marquait avoir porté, et dont elle voulait que je fisse un gilet. Ce soin plus qu'amical me parut si tendre, comme si elle se fût dépouillée pour me vêtir, que dans mon émotion je baisai vingt fois en pleurant le billet et le jupon. Ceux qui me voyaient me croyaient devenu fou. Il est singulier que de toutes les marques d'amitié que madame d'Epinay m'a prodiguées, aucune ne m'a touché comme celle-là, et que même depuis notre rupture je n'y ai jamais repensé sans attendrissement. »

Il y a plusieurs autres anecdotes intéressantes sur la personne de J.-J. Rousseau; mais comme les bornes prescrites à ce petit ouvrage ne nous permettent pas d'en recueillir un plus grand nombre, nous croyons devoir renvoyer nos lecteurs aux Confessions de cet homme extraordinaire.

FIN.

69705477